

100



P. Fermont.

- 14-16. C. 13



~~XXXXXX~~ 24. XXVL. 13. 15.

Li Walenn

ARISTIPPE OV DE LA COVR. PAR MONSIEVR DE BALSAC

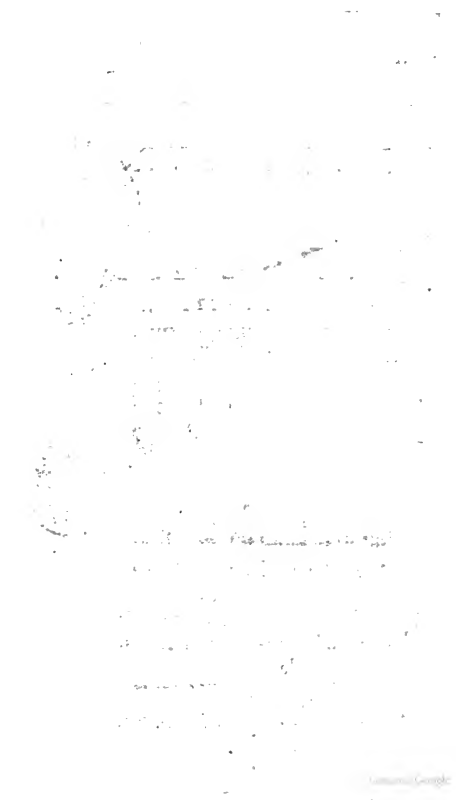
SECONDE EDITION.



*Imprimé A ROÛEN, & se vend
A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', au
Palais, en la Galerie des Merciers,
à la Palme.*

M. DC. LVIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.







LE LIBRAIRE AV LECTEUR.



POUR t'obliger à lire ce
Liure, & à l'estimer in-
finiment, il suffiroit que tu vif-
fes le Titre qu'il porte, & le
Nom de l'Escrivain qui l'a
composé; & si j'en eusse creû
quelques Personnes sensées; qui
en ont veu la Copie, je n'eusse
mis à sa teste autre Aduertisse-
ment que celui-là. Leur ayant
toutesfois oüy dire, que cet ex-
cellent Homme n'auoit jamais

rien fait de si regulier, ny de si eloquent; & le Gentilhomme son Allié, de qui je le tiens, & qui le tenoit de luy, m'assurant que de toutes les Pieces de son Cabinet, il n'en regardoit aucune avec tant d'amour, & qu'il l'appelloit son Chef-d'œuvre, je n'ay pas crû te le devoir laisser ignorer, pour nostre avantage commun. En effet, tous ses Amis & tous ses Proches sçauent, que l'ayant faite dans le plus beau feu de sa jeunesse, il estoit persuadé qu'elle devoit plus que toutes les autres, establir sa reputation; & témoignent que s'il ne l'auoit pas publiée, il y a plus de vingt ans,

c'estoit seulement afin de se donner le loisir de la porter à la plus haute perfection, dont elle seroit capable. Tu verras à sa suite une autre Piece, qui a desja paru, dans le Volume de ses Entretiens, & que Monsieur Girard y auoit mise, sans sçauoir qu'il l'eust jointe à son *ARISTIPPE*, comme traittant du mesme sujet. Mais outre qu'elle est icy en son vray lieu, tu dois encore estre bien aise qu'elle y soit, parce qu'elle y est, de la derniere reuision de son Auteur, & avec quelques coups de pinçeau, qui la rendent beaucoup meilleure.

[illegible]



ARISTIPPE OV DE LA COVR.

AVANT-PROPOS.

L'ANNE'E mille six cens dix-huit, Monsieur le Landgraue de Hesse, Ayeul de Monsieur le Landgraue d'aujourd'huy, fit vn voyage aux Eaux de Spâ, qui luy auoient esté ordonnées par les Medecins. A son retour, se trouuant sur la frontiere de France, & ayant sçeu, que Monsieur le Duc d'Espemon estoit, en son Gouvernement de Mets, il eut enuie de voir vn Homme, dont l'Histoire luy auoit tant parlé. Il auoit appris d'elle, que la vertu auoit esleue cét Homme, & que la Fortune ne l'auoit pû abaisser;

Que ses disgraces auoient esté plus glorieuses & plus éclatantes qu sa faueur ; Qu'il eut la force de résister à vn Parti, qui faillit à renuerser l'Estat ; & qu'il merita les bonnes graces d'un Roy, auquel il ne manquoit rien que d'estre né, en vn meilleur Siecle.

Monsieur le Landgraue, touché de l'admiration d'une si longue & si durable vertu, jugea cét illustre Vieillard, digne de sa curiosité, & luy fit l'honneur de le venir visiter à Mets. Par malheur, la Goute le prit le lendemain qu'il y arriua : Et quoy qu'elle eust accoustumé de le traiter assez doucement, estant plutôt vn repos forcé, qu'une veritable douleur, il falloit pourtant le recevoir en malade, & garder le lit, tant qu'elle durroit. Cette attache le retint plus qu'il ne pensoit, en vn lieu, où sans cela il ne se fust pas ennuyé. Elle nous donna aussi le moyen de le considerer de plus prés.

Comme il estoit Prince qui aimoit les Lettres, il employoit les heures

O V D E L A C O V R. 9

de son loisir , & les interualles mêmes de ses maux , ou à lire les bons Liures , ou à s'entretenir , avec les Sçauans, qui les entendoient. Alors il y en auoit vn près de son Altesse, dont elle faisoit vne estime particulière , & qui en effet n'estoit pas vn homme commun. D'ordinaire elle l'appelloit SON ARISTIPPE , & quelquefois SON SAGE SÇAVANT, pour expliquer le nom D'ARISTIPPE , qu'elle luy auoit donné.

C'estoit vn Gentilhomme de jugement exquis, & d'experience consommée ; Catholique de Religion, François de naissance , & originaire d'Allemagne ; âgé de cinquante-cinq ans ou environ. Il auoit le don de plaire , & sçauoit l'art de persuader. Il sçauoit de plus, la vieille & la nouvelle Cour ; & ayant obserué dans plusieurs voyages qu'il auoit faits, les mœurs & le naturel des Princes & de leurs Ministres, on trouuoit en luy vn Thresor des choses de nostre Temps ; outre les autres connoissances qu'il auoit puisées dans l'Anti-

quitte, & acquises par la Meditation.

Je fus si heureux que de faire d'abord amitié avecque luy. Il me presenta à Monsieur le Landgraue, & dit du bien de moy à toute sa Cour. Il fit mesme trouver bon à son Altesse, que j'assistasse aux Conuersations qu'ils auoient ensemble, à l'issue de son dîné. En partant d'Allemagne, ils auoient choisi Cornicile Tacite, pour estre le compagnon de leur voyage, & ne s'en estoient pas mal trouuez. Il les auoit diuertis à Spâ, & par les chemins; & lors qu'ils arriuerent à Mets, ils en estoient au commencement de l'Empire de Vespasien.

Aristippe estoit le Lecteur & l'Interprete : Apres auoir leû, il faisoit des reflexions sur les choses qu'il venoit de lire; quelquefois en peu de mots, & passant legerement sur les choses; quelquefois aussi en s'y arrestant, & par des discours assez estendus; selon que la matiere le desiroit, ou que Monsieur le Landgraue l'exigeoit de luy. Il y auoit plai-

OV DE LA COVR.— 11

fir à ouir vn Philosophe parler de la Cour ; & si ce Sophiste qui se rendit ridicule deuant Annibal n'eust pas plus mal parlé de la Guerre , je m'imagine qu'Annibal ne se fust pas moqué de luy

Les affaires publiques sont souvent sales & pleines d'ordure : On se gaste pour peu qu'on les touche : Mais la speculation en est plus honneste que le maniment : Elle se fait avec innocence & pureté. La Peinture des Dragons & des Crocodiles, n'ayant point de venin qui nuise à la veüe , peut auoir des couleurs qui resiouissent les yeux ; Et je vous auoüe que le monde qui me desplait tant en luy-mesme , me sembloit agreable & diuertissant, dans la conuersation d'Aristippe.

En cette conuersation , habile & sçauante, comme dans vne Tour voisine du Ciel, & bastie sur le riuage, nous regardions en seureté , l'agitation & les tempestes du Monde. Nous estions Spectateurs des Pieces qui se jouïoient par toute l'Europe :

Aristippe nous faisoit les Argumens de celles qui se deuoient jouër, & sa Prudence tant acquise que naturelle, sçachant tout le Passé, & tout le Present, nous apprenoit encore quelques nouuelles de l'Auenir. L'estois attaché à sa bouche, depuis le commencement de la Conuersation jusques à la fin, & je l'escoutois avec vne attention si peu diuertie, qu'il ne m'eschapoit pas vn seul mot de ce qu'il disoit. Mais pour faire place à ce qu'il deuoit dire le lendemain; estant retiré en ma chambre, j'escriuois le soir les Discours que j'auois ouïs l'apresdinée, & me déchargeois sur le papier, *d'un fardeau de perles & de diamans*, comme les appelloit le bon Monsieur Coeffeteau, à qui ie les communiquois tous les matins.

En ce temps-là, j'auois autant de sujet de me louer de la fidelité de ma memoire, que j'ay raison de me plaindre des supercheries, qu'elle me fait aujourd'huy. Seneque le Pere conte des miracles de la sienne, dans la

Preface de ses Controuerses. Je ne vay pas si auant que luy, & ne veux rien auancer de moy, qui sente le Charlatan. Mais il est tres-vray que, l'année mesme des Conuersations d'Aristippe, ayant esté à vn Sermon qui dura deux heures, je l'escriuis tout entier, à mon retour de l'Eglise; veritablement sans m'assujettir aux paroles aueque scrupule, mais aussi sans perdre quoy que ce soit de la substance des choses.

Il y a encore des tesmoins de ce que je dis: l'en puis nommer d'eminente qualité, qui sont pleins de vie; Et personne ne doit trouuer estrange, qu'apres vn effort de memoire, qu'on crût n'estre pas petit, je me fois souuenu de sept Discours de mediocre grandeur, qu'Aristippe fit, sept jours de suite. Vne ligne de l'Histoire de Vespasien luy seruit de Texte pour commencer, & les prieres de Monsieur le Landgraue l'obligerent à ne pas finir si-tost.

De parler du merite des Discours, je ne pense pas qu'il soit necessaire.

Je ne veux point alleguer l'approbation qu'ils ont eue, deçà & delà les Monts. Il me suffira de dire qu'ils ont esté leüs par ceux qui corrigent les Edits & les Ordonnances, & que Monsieur le Cardinal de Richelieu, les ayant porté avecque luy en Italie, me les rendit à Paris, au retour du fatal voyage de Lyon. Ce fut non seulement avec des paroles tres-ciuiles, mais aussi avec des Notes tres-obligeantes, dont il borda les marges du Manuscrit. *Voila qui me plaist. Il ne se peut rien de plus joly. Cecy se peut dire beau. Je sçay bien de qui il entend parler, &c.*

Ces sortes de marques, qu'il auoit accoustumé de faire sur les Compositions d'autrui, sont conuës de ceux qui le voyoient dans la vie secrete, & qui estoient receus en son Cabinet, aux heures de ses diuertissemens. Tant y a que son Eminence eut la bonté de ne rien prendre pour soy, de tout ce qu'elle l'eût dans les sept Discours : Elle distingua les temps & les lieux ; & me fit la grace

de confiderer, que quand Aristippe parloit à Mets , elle estoit encore Monsieur de Luçon , & que Monsieur de Luynes n'estoit pas encore Connestable.

MAIS il n'est pas temps de raconter les Auantures des Discours , puis qu'elles ne sont pas encore finies , & qu'il leur reste vn voyage à faire, aux dernieres parties du Septentrion. Leur Eloge, non plus, ne doit pas estre tiré du tesmoignage qu'on a rendu d'eux, en France & en Italie : Il faut l'attendre du jugement qu'en fera la REINE, à laquelle ie les enuoye en Suede. Estant éclairée au point qu'elle l'est , elle les connoistra mieux par leur monstre, que par le rapport d'autrui ; & presupposé qu'elle les desire , il vaut mieux contenter d'abord sa curiosité, que de lasser sa patience dans vne longue Preface.

N'apportons point tant de façon à nostre Present, & faisons paroistre Aristippe deuant elle, le plutôt que

nous pourrons. Ne nous amusons point à l'Inutile des Dialogues ; Le Plus souvent il embarrasse le Necessaire. Il se perd trop de temps aux ciuilitéz & aux complimens ; aux bons jours & aux bons soirs. J'ay crû qu'il seroit bon de retrancher toutes ces superfluitez, & d'apporter icy les choses pures & simples, comme je les conseruay avec soin, dans mes papiers, apres les auoir recueillies, avec plaisir, de la bouche d'Aristippe.

Mais auant que de passer outre, il n'y aura point de mal de faire ce que feroit Aristippe, s'il estoit au Monde, & qu'il fust luy mesme son Historien. Ayant commencé par vn NOM, qui portera bonheur à nostre Volume ; sans differer dauantage, rendons-luy les hommages qui luy sont deûs. La vertu de CHRISTINE merite quelque chose d'extraordinaire : Mais le temps present est pauvre, pour vne telle reconnoissance : Il faut luy chercher des honneurs dans la vicille Rome, & au Pais des

OV DE LA COVR. 17

Triumphes. Et pourquoy ne renou-
uellerons-nous pas en cet endroit
l'ancien vsage des Acclamations, qui
estoyent des Triumphes de tous les
jours ? Ils ne demandent point de
pompe, comme les autres, & la des-
pense s'en peut faire par la Pauvreté.

QV'ON LOÛE DONC, QV'ON
BENISSE LA FILLE DV GRAND
GVSTAVE, LA GRANDE, L'IN-
COMPARABLE CHRISTINE;
POVR LES BONS EXEMPLES
QV'ELLE DONNE A VN MAU-
VAIS SIECLE ; POVR AVOIR
ACHEVE' LA GVERRE, ET
POVR AVOIR FAIT LA PAIX,
POVR SÇAVOIR REGNER, ET
POVR N'IGNORER RIEN DE
CE QV'IMERITE D'ESTRE SÇEV.
C'EST CHRISTINE QVI S'EST
OPPOSE'E A LA BARBARIE,
QVI REVENOIT, ET QVI A RE-
TENV LES MVSES, QVI S'EN-
FVYOIENT. C'EST ELLE QVI CON-
NOIT SOVVERAINEMENT DES
SCIENCES ET DES ARTS. EN-

LE MET LE PRIX AUX OUVRA-
GES DE L'ESPRIT. COMME
ELLE REÇOIT DES APPLAV-
DISSEMENS DE TOVS LES
PEVPLES, ELLE REND DES
ORACLES EN TOUTES LES
LANGVES. ON NE PEVT POINT
APPELLER DE SES OPINIONS;
NON PAS MESME A LA POS-
TERITE'.

Si cela est, & si elle approuue
mon Liure, ou il sera assencé de l'ap-
probation publique, ou il n'en aura
pas besoin. Mais il ne faut pas faire
ce tort au Public, de croire qu'il
puisse estre d'un autre avis que
CHRISTINE. Le Monde ne vou-
droit pas desplaire à vne Personne,
qui luy fait tant d'honneur, & qui
l'embellit si fort; en contredisant la
mesme Personne, qui juge si saine-
ment, & qui opine si bien.





DISCOVERS

PREMIER.



'E S T vne opinion singuliere de certains Philosophes affirmatifs, *Que le Sage n'a besoin de personne, & que tout ce qui est separé de luy, ne luy sert de rien.* Par là ils ostent l'Amitié du nombre des choses necessaires, & luy donnent rang simplement, parmi celles qui sont agreables. Et neantmoins de plus honnestes gens qu'eux, ie-veux dire les Philosophes de la Famille de Platon, & de celle d'Aristote, ont crû que sans l'Amitié, la Felicité estoit imparfaite & defectueuse, & la Vertu foible & impuissante. Ils ont dit que les Amis estoient les plus vtils, & les plus desirables des Biens estrangers. Ils les ont confiderez, non pas comme les

joüets & les amusements d'un Sage en peinture, mais comme les aides & les appuis d'un homme du Monde.

Il n'y a que Dieu seul, qui soit pleinement content de soy-mesme, & de qui il faille parler en termes si hauts & si magnifiques : Il n'y a que luy, qui, estant riche de sa propre Essence, jouisse d'une Solitude bien-heureuse & abondante en toutes sortes de biens ; luy qui puisse operer sans instrumens, comme il agit sans travail ; luy qui tire tout du dedans de sa nature, parce que les choses en sont sorties de telle façon, qu'elles ne laissent pas d'y demeurer. Les Hommes au contraire ne peuvent, ni viure, ni bien viure ; ni estre hommes, ni estre heureux, les vns sans les autres. Ils sont attachez ensemble, par vne commune necessité de commerce. Chaque Particulier n'est pas assez de n'estre qu'un, s'il n'essaye de se multiplier en quelque sorte, par le secours de plusieurs ; & à nous considerer tous en general, il semble que nous ne soyons pas tant des Corps entiers,

que des Parties coupées que la Société reünit.

Les Offensez demandent iustice, les Foibles ont besoin de support, les affligez de consolation ; mais tous ont vniuersellement besoin de conseil. C'est le grand Element de la Vie ciuile : Il n'est gueres moins necessaire que l'eau & le feu ; & les deux moyens d'agir, que la Nature nous a fournis, se rapportent à cette fin ; LA RAISON ET LA PAROLE nous ayant esté données principalement, pour le CONSEIL. Les bestes sont emportées, par la subite impetuosité de leur naturel, & par la présence du premier objet. Les Hommes se conduisent, par la deliberation, & par le discours. Ayant le don de chercher, & de choisir, ils peuuent passer d'abord du Present à l'Anenir, & du Premier au Second, pour s'y arrester, s'ils s'y trouuent bien.

Les Pyrates se seruent de Conseil: Le Conseil est en vñage parmi les Sauvages ; A plus forte raison parmi les Peuples civils. Mais par tout,



il faut que les Sages l'empruntent d'autrui, parce que leur Sagesse leur doit estre suspecte, aux choses qui les regardent. L'homme est si proche de soy-mesme, qu'il ne peut trouuer d'entre-deux, ni d'espace libre, pour le debit du conseil qu'il se veut donner; il ne scauroit empescher que les deux Raisons, qui deliberent en luy, ne se confondent dans la communication, celle qui propose estant trop meslée avec celle qui conclut.

Il faut donc que celuy qui conseil-le, soit vne personne à part, & distincte de celuy qui est conseillé. Il faut qu'il y ait vne distance proportionnée, entre les objets, & les facultez qui en iugent; Et comme les yeux les plus aigus ne se peuuent voir eux-mesmes, aussi les iugemens les plus vifs manquent de clarté, en leurs propres interests. Quelque connoissance naturelle que nous ayons, & quelque lumiere qui nous vienne de plus haut, nous ne deuons point rejeter les moyens humains, ni mespriser ce surcroist de raison, & ce-

plus grand esclarcissement de verité,
qui se tire de la Conference.

Reconnoissons l'imperfection de
l'Homme, separé de l'Homme, &
l'auantage qu'à la Societé, sur la So-
litude. Puis que l'Amy de Dieu, &
le Conduéteur du Peuple de Dieu,
(bien qu'une Nuée miraculeuse mar-
chast le jour deuant luy; bien que
la nuit vne Colonne de feu fist la
mesme chose, & qu'elles se posassent
au lieu où il falloit camper,) ne lais-
sa pas de prendre vn Guide, pour
s'en seruir aux autres difficultez qui
pouuoient suruenir en son voyage;
Y aura-t'il quelqu'un, apres cela, qui
ne demande des guides, & qui ne
cherche des aides? Qui se fiera de
celle sorte aux auantages de sa nais-
sance; qui s'endormira si negligem-
ment sur les faueurs qu'il attend du
Ciel, que de s'imaginer que l'assistan-
ce d'autrui luy soit inutile, que de
croire que sa seule fortune, & sa
seule sagesse luy suffise, pour bien
gouuerner, & pour bien conduire?

Ceux qui se sont esleuez au delà

de la commune condition des hommes, y sont montez par quelques degrez: Ce n'est pas le Hazard qui les a jettez, au dessus des autres; Ce n'est pas aussi leur Vertu qui a tout fait, Les Services de quelqu'un se rencontrent ordinairement, parmi les Merueilles de leur vie; & il est visible par la suite de tous les temps, que les Princes qui ont le plus gagné, sont ceux qui ont esté le mieux secondez. De tant d'exemples, dont il y a foule dans les Histoires, je ne veux que celuy, sur lequel nous nous arrestâmes hier, & qui obligea son Altesse à me faire parler aujourd'huy.

VEspasien auoit vescu sous la Tyrannie; & s'estoit sauué par miracle des mains de Neron. Mais il ne se contenta pas de son propre salut, apres la mort de ce Monstre: Il prit du cœur, & entreprit d'auantage, pour le Bien Public. Voyant que d'autres Neros menaçoient le Monde, & que de nouveaux Mon-

Atres se deschaiſnoient il ſe hazarda de conſeruer le monde , en ſe ſaiſſant de l'Empire. Il embrassa la protection du Peuple Romain, dont la fleur estoit presque toute tombée, par le glaive , ou par le poison ; & le demeurant s'épuisait chaque jour, à remplir les Isles & les Cachots. Il en fust pourtant demeuré à sa bonne volonté, & à ses bonnes intentions : Il eust veû acheuer d'esteindre toutes les lumieres du Senat, & perir la republique deuant ses yeux, sans les puissantes sollicitations , & les vives poursuites de Mucien , qui luy mit , comme par force, la Couronne sur la teste, & le fit Empercur, en despit de luy.

Il esbranla premierement l'esprit de Vespasien, qui se tenoit aux choses presentes , bien qu'il ne les approuuast pas, & n'osoit estre autheur du changement qu'il desiroit. Et apres l'auoir jetté dans l'irresolution , il le pressa de tant de raisons, & le combatit de tant d'eloquence, qu'il fut à la fin contraint de faire le

reste du chemin , & de s'engager, dans la Cause Publique, par vne ouverte declaration.

Or il est besoin de sçauoir, que ce Mucien n'estoit pas homme à n'apporter dans vn Parti, que de belles paroles, & de bons desirs. D'abord il fortifia Vespasien d'hommes & d'argent; Il luy acquit des Prouinces, & luy amena des Legions. Il n'espargna point sa personne, quand il crut qu'il falloit payer de la vie, & voulut estre l'Executeur de la pluspart des choses, dont il auoit esté le Conseiller.

Les Princes à faire ne peuvent se passer de ces gens-là, & les Princes faits en ont grand besoin. Il n'y en a iamais eu de si fort, qui de sa seule force ait pû porter le faix de tout le Gouvernement; Iamais eu de si jaloux de son autorité, qui ait pû regner tout seul, & estre veritablement *Monarque*, à prendre le mot dans la rigueur de sa signification. Aussi est-ce vn jeu & vne inuention des Platoniciens, pour flater la Royauté, &
la

la mettre au dessus de la condition humaine, de dire *que Dieu donnoit deux esprits aux Roys pour bien gouverner*. Platon se joüe souuent de la sorte : Il Philosophe poëtiquement , & mesle la Fable dans la Theologie. Ce double Esprit est de sa façon ; & il vaut encore mieux l'expliquer de l'Esprit du Roy , & de celuy de son Confident , que d'auoir recours aux Miracles , qu'il ne faut employer qu'en cas de necessité , non pas mesme pour l'honneur & pour la gloire de s Roys.

Il est certain qu'ils ont vn fardeau si disproportionné à la foiblesse d'vn Seul , que s'ils ne s'appuyoient sur plusieurs, ils feroient vne cheute, dès le premier pas qu'ils voudroient faire. S'ils n'appelloient leurs Amis à leur secours, & s'ils ne diuisoient la masse du Monde , ils seroient bien tost punis de la temerité de leur ambition , & accablez de la pesanteur de leur fortune. La multitude des soins qui leur viennent de toutes parts , ne leur laisseroient pas la res-

piration libre : la foule des affaires les estoufferoit, à la premiere audience qu'ils voudroient donner.

Il y a diuers degrez de Seruiteurs, qui trouuent tous leur place, dans l'administration de l'Estat. Il y a des Esprits d'une mediocre capacité, qui defrichent, qui preparent, qui entament les affaires. Ils sont bons à commencer la besogne. Ils font les chemins, & ostent les difficultez, qui sont à l'entour des choses. Le Prince met ces Esprits à tous les jours, & se descharge sur eux, des plus grossieres fonctions de la Royauté.

Il y a d'autres esprits d'une plus haute eleuation, à qui il peut fier de plus importans emplois, & donner une plus noble part en ses desseins. Ceux-cy gouvernent sous luy, & avec luy, & ne sont pas mauvais Pilotes, dans les Saisons douces, & sur les Mers peu agitées.

Mais que le Prince est heureux & que le Ciel l'aime, s'il se rencontre, en son temps, des Esprits du premier

O V D E L A C O V R. 29

Ordre ; des Ames egales aux Intelligences, en lumiere, en force, en sublimité, des Hommes que Dieu crée expres , & qu'il enuoye extraordinairement, pour preuenir, ou pour forcer les maux de leur Siecle; pour empescher ou pour calmer les orages de leur Patrie.

Ce sont les Anges tutelaires des Royaumes, & les Esprits familiers des Roys. Ce sont les Seconds des Alexandres & des Cefars. Ils soulagent le Prince, dans ses grands trauaux : Ils partagent aueque luy les salutaires inquietudes, sans lesquelles le Monde n'auroit point de tranquillité. Si dans les États où nous viuons, nous auons de ces gens-là, benissons leurs Veilles, qui sont si necessaires au Repos public, & sous la protection desquelles nous dormons seurement, & à nostre aise. Ces excellentes Veilles ne seroient-elles point cause, Monseigneur, que les Poëtes Grecs ont donné à la Nuit le nom DE SAGE ET DE CONSEILLERE ? Le viens de me l'ima-

gner ; & les Grammairiens donnent bien quelquefois aux Poëtes des explications plus éloignées.

Les Poëtes (Vostre Altesse le sçait mieux que moy) ont esté les plus anciens Precepteurs du genre humain. Ils luy ont enseigné les premiers principes de la Politique & de la Morale. Icy donc, comme ailleurs, ils ont descouvert & marqué du doigt la Verité : Les Philosophes l'ont depuis estalée & mise en son jour. Ayant reconnu cette necessité de Societé, & ce défaut qui se trouve dans la Solitude, outre leur *Jupiter Conseiller*, & leur *Minerve Conseillere* ; outre les Dieux & les Demons, dont ils ont accompagné leurs Heros, ils leur ont encore donné des Hommes, pour les assister en leurs entreprises, ou d'autres Heros, pour entreprendre & pour agir avec eux.

A mesure qu'Hercule coupe les testes de l'Hydre, Iolas y applique le feu, afin de les empêcher de renaistre. Diomedé ne fait rien, sans

Vlyffe. Les actions d'Agamemnon naissent des conseils de Nestor : Et ce Prince, ayant à faire vn souhait, qui comprenne tous les autres, ne desire, ny de plus puissantes forces que les siennes, ny des richesses qu'il n'auoit pas, ny la destruction de l'Empire d'Asie, ny l'accroissement de celuy de Grece, mais seulement *dix hommes qui fussent semblables à Nestor*; Agamemnon nous montrant, par là, que dans la crainte qu'il auoit de perdre Nestor, veü l'extreme vieillesse où il estoit, il apprehendoit de manquer de gens, pour mettre en sa place; & Homere nous faisant voir, qu'un Nestor se peut quelques-fois trouuer en vn Siecle, mais que dix Nestor ne se peuuent que souhaiter.

Ce souhait n'a point fait de tort à la bonne renommée d'Agamemnon: La Grece ne luy a point reproché de s'estre laissé gouverner à Nestor: Pour cela, le Roy des Roys n'a pas esté estimé moins sage, ny moins digne de la souueraine Authorité. Au contraire, c'est vn Axiome dans la

Politique, qui passe pour vne proportion d'eternelle verité, & qui est aussi vieux que la Politique mesme, QV'VN PRINCE MAL-HABILE NE SÇAVROIT ESTRE, NI BIEN CONSEILLE', NI BIEN SERVI.

Que si recevoir conseil, presupp-
pose quelque auantage, du costé de
celuy qui le donne, l'inferiorité de
la part de celuy qui le reçoit, ne lais-
se pas d'auoir son merite. Il est à
son tour le Superieur: Il reprend la
premiere place, quand il met la main
à l'œuvre, & que, par l'exécution
des choses deliberées, il change les
regles en exemples, & les belles pa-
roles en bon effets. Car quoy qu'on
ait dit autrefois à Rome, *Que La-
lius estoit le Poëte, & que Scipion estoit
l'Acteur*, & qu'il soit vray que celuy
qui cōpose les Vers agit plus noble-
ment que celuy qui les recite; il n'est
pas pourtant vray que la Personne,
qui execute les entreprises glorieu-
ses, produise vne operation moins
releuée que celles, qui seulement les

O V D E L A C O V R. 33

conseille. Le Conseiller ne conserve son avantage, que dans les commencemens des Choses, mais il le perd dans l'euenement : Et dans les commencemens mesmes, il ne l'a pas tout entier, celuy qui est conseillé, ne demeurant pas inutile & sans mouuement, tandis que dure l'action de celuy qui le conseille.

La Nature semble nous monstrec que nous disons, & en a formé je ne sçay quel crayon dans l'ame de l'Homme, où l'Intellect, qu'on nomme patient, & qui est le siege de la doctrine, quoy qu'il soit éclairé, par la lumiere de l'intellect qui agit, ne souffre pas neantmoins de telle sorte, que de son chef aussi il n'agisse. Il juge de la connoissance qu'il a receuë : Il tourne, il remuë, il desplie, il estale en luy mesme cette connoissance. Apres l'auoir comparée aux autres, il en recueille des consequences & des conclusions. Et ainsi on peut dire, qu'il traueille en compagnie : Et s'il pâtit, c'est de la plus belle espece de passion, qui ne gaste

& ne corrompt pas, comme celle d'une playe, ou d'une brulure, mais qui acheue & qui perfectionne, comme celle de l'illumination en l'Air, & de la reception des images dans les yeux.

Parlons moins subtilement, & d'une maniere plus populaire. Concluons qu'il est necessaire d'auoir des mains, pour s'aider vtilement des outils ; & d'auoir de la prudence, pour vser comme il faut de celle d'autrui. La Sageſſe elle-mesme est irresoluë & peu asſeurée, quand elle manque d'approbation, & qu'elle est reduitte à son propre tesmoignage. Le raisonnement concerté ne nuit point à la premiere apprehension que nous auons de la verité des choses, & nostre Aristote dit là dessus, *que le sel ne fait point de mal au poisson de mer, & que l'huile assaisonne les olives.* Le Courtisan estordi & interessé, met toutes les affaires en desordre, ruïne au lieu d'edifier : Mais le Ministre sage & fidelc, qui diuise également son affection, entre le Roy

OV DE LA COVR. 35

& l'Estat, rend de tres-grands serui-
ces à l'un & à l'autre, & se peut di-
re, à mon auis, aueque raison, LE
TEMPERAMENT DE LA PUIS-
SANCE D'VN SEVL, ET LE BIEN
COMMUN DE LA REPUBLI-
QUE.

Mais mon oppinion particuliere
feroit peu de chose, & n'auroit pas
assez de force, pour former & con-
clure de Discours, si je ne la con-
firmois par la reconnoissance publi-
que, enuers des personnes si vtilles
au bien general du Monde, & par
les preuues eclatantes d'affection &
d'estime, que les Princes ont ren-
duës eux mesmes, à la sagesse, & à
la fidelité de leurs Ministres.

Je laisse la Grece, où ils ont regné
aueque les Roys ; Je laisse la Perse,
où les Roys ont regné par eux, &
où ils estoient nommez *les yeux du*
Roy, c'est à dire, comme l'explique vn
excellent homme, les yeux du Roy,
tôûjours ouuers & tôûjours veillans,
pour le salut du Royaume ; qui re-
gardent en mesme temps, deuant,

derriere, à droit, & à gauche.

Je m'arreste à Rome, où les Em-pereurs voulant corriger l'amertume qui se trouue dans les mots de seruitude & de sujétion, ont honoré pareils Seruiteurs du titre d'*Amis*. Il les ont appellez *leurs Compagnons*; quelquesfois *les Compagnons de leurs peines*, *les Compagnons de leurs guerres*, & de leurs victoires, & ont mesme trouué bon que le Peuple les appel-last ainsi.

Ils leur ont fait eriger des Statuës, vis à vis des leurs. Ils les ont fait de-positaires de leur Espée, avec per-mission de s'en seruir contre eux-mesmes, si le bien de l'Estat le re-querroit, & s'ils se rendoient indi-gnes de leur puissance. Ils ont fait battre de la monnoye, où estoit l'I-mage d'un General de leurs Armées, & ces paroles à l'entour, BELI-ZAIRE LA GLOIRE DES RO-MAINS : Et on voit encore aujour-d'huy vne Medaille d'argent, d'un costé de laquelle est representée la figure de Valentinien, & de l'autre

O V D E L A C O V R. 37

costé celle d'un de ses Sujets, assis dans la Chaire Consulaire, tenant des papiers en la main droite, & en la gauche un baston, avec un Aigle perché dessus. On peut voir aussi dans l'Histoire, Auguste, ce superbe Monument, consacré à la memoire d'un grand Ministre, *A MISITHE'E LE PERE DES PRINCES, ET LE TUTEUR DE LA REPUBLIQUE.*

L'inscription est singuliere, & la qualité de *Pere du Prince*, n'est pas comme, pour ce temps-là, le siege ni l'Empire n'ayant pas encore esté transferé de Rome à Constantinople; car apres que cela fut, cette qualité fut comme erigée en titre d'office, & on appelloit vulgairement ceux qui auoient la principale direction des affaires, *LES PERES DE L'EMPIRE, ET DE L'EMPEREUR.*

L'Histoire escrite, depuis Constantin, ne parle d'autre chose que de cette Dignité du *Patriciat*. La Poësie mesme ne s'en est pastëue; & il y a encore des Vers moqueurs,

membres de l'Eglise, d'Elstrangers & de Persecuteurs qu'ils estoient auparavant, j'ay pensé qu'ils pouuoient auoir emprunté ce terme des Lettres Saintes, & du Discours du Patriarche Ioseph.

Ce grand Ministre se glorifie, dans la Genese, QUE DIEU L'A DONNE' POVR PERE A PHARAON, (quoy que peut-estre il fust plus jeune que luy) QV'IL A ESTE' ESTABLI PRINCE DE TOVTE LA MAISON ROYALE, ET SEIGNEVR DE TOVT LE PAÏS D'EGYPTE : Et les mesmes Lettres Saintes nous apprennent, vn peu deuant, que Pharaon tira sa bague de son doigt, & la mit en celuy de Ioseph ; qu'il le fit monter sur vn Chariot de triomphe ; qu'il fit faire commandement par vn cri, public que tout le monde se prosternast deuant luy ; qu'il luy dit en pleine & generale assemblée, TV ES, NE PLUS NE MOINS QUE PHARAON, ET IE N'AY RIEN QUE MON NOM, ET MON THROSNE PLUS QUE TOY.

Il ne se peut rien adjouster à vn si illustre tesmoignage du ressentiment d'un Prince bien conseillé : Et je vous prie, qu'y a-t'il à dire & à s'imaginer, apres cela ? Vous voyez que la plus haute idée, que j'auois pû conceuoir de la dignité du Ministère, est autorisée par le plus ancien de tous les exemples de cette nature. Il n'y a pas moyen d'aller plus loin, dans l'Histoire ; & je vous auoüe, Monseigneur, que je sens quelque tentation de vaine gloire, de ce qu'un grand Prophete m'explique par la bouche d'un grand Roy.





DISCOVRS

DEVXIESME.



ETTE Verité establie ;
 que les Roys ne sçau-
 roient regner sans Mi-
 nistres ; il est presque
 aussi vray, qu'ils ne sçauroient vi-
 ure, sans Fauoris. Le Bien ne s'ar-
 reste pas au lieu de sa source : Il veut
 couler & s'espandre ; Et ce n'est
 qu'un Bien commencé, s'il ne croist
 par la communication, & s'il ne s'a-
 cheue, en se dilatant. Mais adjou-
 tons quelque chose de plus estran-
 ge & d'aussi certain. On nous a as-
 suré il y a long-temps, de la part de
 la Raison, *que si un Homme estoit tout
 seul dans le Ciel, & qu'il ne fust pas
 en sapuissance d'en faire part à un au-
 tre, il s'ennuyeroit de sa propre félicité,*

& voudroit descendre du Ciel en Terre.

Je dis donc sur ce fondement, que les plus sages Princes qui soient au Monde; que les Augustes & les Antonins, s'ils y reuenoient; que les Constantins & les Theodoses, peuvent auoir de legitimes affections, & aimer raisonnablement celuy-cy plus que celuy-là.

QUE CE SOIT VOSTRE PEUPLE, QUI SOIT VOSTRE FAVORI: Cét auis fut donné autres-fois à vn Grand Prince, mais par vn Philosophe vn peu trop seuer. De deffendre aux Roys le plus doux vlsage de la volonté, & de les despoüiller de la plus humaine des passions, ce seroit estre Tyran des Roys, & ne leur permettre pas qu'ils fussent hommes: ce seroit les lier à la grandeur de leur condition, & les cloüer sur le Throsne. Quelle rigueur, de vouloir qu'ils n'apparoissent jamais, sous vne forme semblable à la nostre? qu'ils ne puissent jamais se desfaire d'une grauité qui les incommode? Est-ce vn crime d'auoir vn Confident

dans la Compagnie duquel on vient chercher du repos apres le travail , & des diuertissemens apres les affaires ?

La vertu n'a garde d'estre austere & farouche à ce point là : Elle ne destruit pas la Nature ; Elle en corrige seulement l'imperfection ; Elle sçait rendre justice ; mais elle sçait aussi faire grace : Elle donne rang dans la Charité à qui que ce soit ; l'Estranger y est receu cōme l'Hoste, & le Barbare comme le Grec ; Mais elle reserue l'Amitié pour le petit nombre : Elle n'espouse pas tout ce qu'elle embrasse.

Dans le Ciel, où se trouue les Idées & les premieres formes des choses. n'y a-t'il pas des regards bien-faisans, & des inclinations fauorables, plutôt pour ceux-cy, que pour ceux-là, d'où naissent sur la Terre les Predestinez & les Eleus ? N'y a-t'il pas eu vne Nation choisie, qui a esté preferée à toutes les autres Nations ? Elle a esté nommée *la part & l'heritage du Seigneur* : Le Seigneur luy a dit,

IE SERAY TON DIEU, ET TU
SERAS MON PEUPLE. Dans la
Maison des Patriarches, cette prefe-
rance est toujours tombée d'un costé,
à l'exclusion de tout le reste. Les
Cadets ont emporté le droit d'Aîs-
nesse, & les avantages de la Nature
ont fait place aux Ordres de Dieu.

Et quand le Fils de Dieu luy-mes-
me est venu au Monde; outre les soi-
xante & douze Disciples qui estoient
de sa suite, & qui s'auoioient
à luy, il a appelé douze Apostres,
pour luy rendre vne plus parti-
culiere sujction, & estre plus pro-
ches de sa Personne. Entre ceux-là
même, il y en a eu trois, à qui il s'est
ouuert plus familièrement qu'aux
autres : Il leur a montré des mar-
ques de sa Divinité, qu'il auoit ca-
chées à leurs Compagnons : Il leur
communiqua beaucoup de secrets de
l'Aduenir, dans l'agitation de sa pro-
chaine mort, & parmi les inquietu-
des de ses dernières pensées.

Encore a-t'il tesmoigné plus de
tendresse pour l'un des trois, que

pour les deux autres. Saint Iean ne fait point de difficulté de se nommer le Cher & le Fauori de son Maistre. Il se glorifie par tout de cette faueur; & il me semble qu'il en vfa avec assez de liberté, lors qu'il s'endormit, dans le sein d'un Maistre si grand & si redoutable. Considérez-le dans le Tableau de la sainte Cene, & voyez comme il repose sa teste negligemment, sur un lieu, où les Seraphins portent leurs regards, avec reuerence.

Puis, donc, que l'Autheur & le consommateur de la Vertu aussi bien que de la Foy, a eu ses inclinations & ses amitez, & n'a pas touïjours voulu commander à la Nature; le Prince ne doit point craindre d'aimer, apres un Exemple de telle autorité, qui luy en donne toute permission; & par les principes d'une plus sage Philosophie, que n'est celle de Zenon & de Chrysippe, il peut estre sensible, sans qu'on le puisse dire Intemperant.

Il faut seulement que les mouuemens de son ame soient justes &

bien reglez. Qu'il fasse du bien ; mais qu'il garde de la proportion & de la mesure, en la distribution du bien qu'il fait ; Qu'il ne pousse pas incontinent, dans le Conseil, ceux qui luy auroient esté agreables, dans la conuersation. Il doit faire difference, entre les personnes qui plaisent, & celles qui sont vtilles ; entre les recreations de son Esprit, & des necessitez de son Estat ; Et s'il n'apporte vne grande attention, dans l'examen des differens sujets qu'il employe, il fera des Equiuoques, dont son Siecle pâtira, & qui luy seront reprochez, par les Siecles à-venir.

Les Courtisans sont la matiere, & le Prince est l'Artisan, qui peut bien rendre cette matiere plus belle, mais non pas meilleure qu'elle n'est : Il peut y adjoûter des couleurs & de la façon, par le dessus ; mais non pas luy donner aucune bonté interieure. Il en peut faire vne Idole, & vn faux Dieu ; mais il n'en peut pas faire vn Esprit ; ni vn habile homme.

Il se voit de ces Idoles, en pais

nefme de Chrestienté. Il y a touîjours
 eu d'indignes Heureux; touîjours des
 Guenuches carefées dans le Cabinet
 des Roys, & veftuës de toile d'or.
 Il y a eu en Egypte des beftes fur les
 Autels : Il y a eu par tout des defauts
 & des vices adorez. Ce que je m'en
 vais dire à vofre Alteffe, je l'ay ap-
 pris d'elle, & je le trouue digne de
 l'efprit de Marc-Antoine le Philofo-
 phe. *Il y a une Authorité aveugle &
 muete, qui ne connoift, ni n'entend; qui
 paroift feulement & qui ebloît; qui eft
 toute pure authorité; fans aucun meflan-
 ge de Vertu, ni de Raifon. Il y a des
 Grands qui ne font remarquables, que
 par leur Grandeur, & leur Grandeur eft
 toute au dehors, & toute feparée de leur
 perfonne.*

Ces Grands, Monfeigneur, me
 font fouuenir de certaines Monta-
 gnes infructueufes, que j'ay veuës
 autrefois, allant par le Monde. El-
 les ne produifent, ni herbe, ni plante:
 Elles touchent le Ciel, & ne feruent
 de rien à la Terre: Leur fterilité fait
 maudire leur eleuation. Ceux-cy,

de mesme, ne sont pas moins inutiles, qu'ils sont grands ; Et je les regarde, comme de vaines monstres du pouuoir & de la magnificence des Roys ; comme des Colosses qu'ils ont eleuez, & des Pyramides qu'ils ont basties. Ce sont des fardeaux, & des empeschemens de leurs Royaumes, qui pesent à toutes les parties de l'Estat. Ce sont des superfluitez, qui occupent plus de place que toutes les choses necessaires. Cela s'entend à les considerer, dans vne foiblesse encore innocente, & auant qu'ils ayent adjousté l'injustice de leurs actions, à l'indignité de leur personne.

Voilà les beaux ouurages de la Fortune ; Voilà les mespris & les extrauagances de cette Deesse, sans yeux & sans jugement, à qui Rome a donné tant de Noms, & a dedié tant d'Autels. Vous avez bien oüy parler de quelques Reines hypocondriaques, qui ont eu de l'amour, pour vn Nain, & pour vn Maure, voire pour vn Taureau, & pour vn

heual : La Fortune est à peu pres
 e l'humeur de ces Princesses mal-
 ges ; Elle choisit d'ordinaire le plus
 aid & le plus mal-fait : En la deman-
 le de la Preture, elle prefere les es-
 trouëlles de Vatinius à la Vertu de
 Caton : Pour ne rien dire de pis, elle
 fait des profusions , & ne paye pas
 ses debtes.

Mais nous parlons d'un Fantosme,
 lors que nous parlons de la Fortune:
 La force des Astres , & la necessité
 du Destin, sont encore d'autres Fan-
 tosmes, que l'opinion des Hommes
 se forme, & apres lesquels je ne suis
 pas d'avis de courir. Cherchons quel-
 que cause plus apparente de cette
 faueur, qui semble n'auoir point de
 cause, & voyons à peu pres quell'est la
 naissâce de cette mauuaise Authorité.

Ce que nous cherchons seroit-ce
 point un transport de passion, qui
 sort sans raisonnement, de la partie
 animale, & s'arreste au premier ob-
 jet qui plaist, & à la premiere satis-
 faction de la volonté ?

Seroit-ce point un jeu, & vne

fantaisie de la Puissance ; vn exercice, & vne occupation de la Royauté, qui prend plaisir à faire des choses estranges ; à estonner le Monde par des Prodiges ; à changer le destin des Petits & des Miserables ; à peindre & à dorer de la boüe ?

N'est-ce point, au contraire, vne erreur serieuse & deliberée, vne tromperie de bonne foy, faite à soy-mesme par soy-mesme ; aidée par l'imposture de l'apparence, qui disguise quelquefois les hommes de telle sorte, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à Dieu ? Il est certain que le plus souuent ils portent des marques si douteuses, & ce qui paroist d'eux est si faux, qu'il n'y a que Celuy qui les a faits, qui sçache leur veritable prix.

Mais l'Effet que nous auons tant de peine à tirer de l'obscurité des Causes, ne seroit-ce point vn present de l'Occasion ? Car d'ordinaire elle offre aux Princes des Seruiteurs ; Elle les oblige à prendre ce qu'ils trouuent à leur main, & ce qui leur passe
deuant

OV DE LA COVR. 51

deuant les yeux. Leur impatience ne pouuant souffrir de retardement, & leur mollesse estant ennemie de toute sorte de peine ; pour s'espargner les longueurs de la recherche, & les difficultez du choix, ils mettent en œuvre les instrumens les plus proches, & gardent, par coustume, ceux qu'ils n'auoient pris que, par rencontre.

Pour conclusion, cette Fauueur qui s'eleue si haut, sans auoir de fondement, ne seroit-ce point plutôt vn effet de l'amour propre, & vne complaisance, que personne ne refuse à ses opinions ? Ne seroit-ce point nostre honneur, que nous croyons engagé dans la perfection de nostre Ouurage ? Ne seroit-ce point vn leuain de cet orgueil naturel, caché dans l'esprit des hommes, & qui enfle particulièrement le cœur des Roys, quand il est question de maintenir vne faute qu'ils ont faite, & de ne pas auouer qu'ils peuvent faillir.

Quoy que puisse estre cette Fa-
C

ueur, ce n'est point vne creature de la Vertu ; non pas même de la Vertu du Sang : Le mérite n'y a point de part ; non pas même le mérite de la Race, Les Affranchis de Claudius, les Valets des Enfans de Constantin, les Gouverneurs des Enfans de Theodose, les Eusebes & les Eutropes ne sont point de legitimes Favoris, & beaucoup moins de legitimes Ministres. Et certes, j'ay pitié de l'Empire, & j'ay honte pour l'Empereur, quand je voy l'Empire & l'Empereur, dans ces mains serviles & mercenaires.

Je voy, avec horreur, ces vilains spectacles des Regnes infortunez, ces productions monstrueuses des mauvais Temps. Temps aveugles, & pleins de tenebres ; Malheureux en Princes, & steriles d'Hommes. Et, à vostre aise, y a-t'il eu de Solitaire si éloigné de la Cour, & prenant si peu de part aux choses du Monde, qui ait pû regarder, sans despit, les choses tellement hors de leur place, & le Monde renuersé de

cette sorte ? Y a-t'il eu de si tranquille Contemplatif, qui ait pû voir sans émotion, des gens de neant s'emparer de la conduite des grands Estats, & s'asseoir au Timon ; bien qu'ils ne deussent estre qu'à la Rame ? Cela s'est veü neantmoins, & assez souvent. Le Consulat a esté ptofané plus d'une fois, par des personnes infames : Et tel, qui sous vn autre Regne eust esté caché, parmi le Bagage, a eu le commandement de l'Armée.

Mais outre les Eusebes, & les Eutropes, l'Histoire de l'Empire d'Orient ne manque pas de ces Exemples honteux. Elle nous montre de misérables Eunûques, qui n'auoient appris qu'à peigner des femmes, & à filer, erigez tout d'un coup en Chefs du Conseil, & en Capitaines Generaux. Et d'autres Histoires plus recentes nous produisent des Barbiers, des Tailleurs, des Valets de chambre, changez du soir au matin en Chambellans, en Ambassadeurs, &c. employez aux plus importantes

negotiations & aux plus illustres Charges de leur País. Ainsi, quoy que puisse dire nostre Homme, qui admire tant la Cour, & l'Art de la Cour, l'Ignorance audacieuse a souuent presidé à la conduite des choses humaines: Quoy qu'il jure qu'il a veü des rayons sur le visage de Monsieur le Duc de ***, cette fausse lumiere est vne beueüe de ses yeux, & vne illusion de son esprit. Les Sots ont souuent tenu la place des Sages, & vn temps a esté, où ceux qui deuoient dicter les Loix, & prononcer les Oracles, ne sçauoient, ni lire, ni escrire.

Ce n'est pas que leur sens commun fust plus net, pour n'estre enueloppé d'aucune cōnoissance estrangere. Ils n'auoient, ni les biens naturels, ni les biens acquis: Ils auoient seulemēt ce qui suit d'ordinaire les biens naturels & les biens acquis; je veux dire la bonne opinion de soy-mesme, accompagnée du mépris d'autrui. Quoy que ce ne soit pas la coustume de sçauoir les affaires, par reuelation,

& qu'il faille les apprendre, par experience, ou deuancer l'experience, par la force du raisonnement; ils se persuadoient que l'Authorité suppleoit à tout cela, & qu'immediatement apres leur Promotion, Dieu estoit obligé de leur enuoyer de l'esprit, pour bien gouverner, & de faire valoir l'election du Prince, par la subite illumination de ses Ministres.

Il n'en va pas tontefois ainsi : C'est tout ce que Dieu a voulu faire, pour les Ministres de son Fils vnique, desquels nous auons dit quelque chose, au commencement de ce Discours. Par là il s'est moqué de la superbe Philosophie. Il a confondu la Prudence humaine; prenant ces Ames neuues & grossieres, pour estre les confidentes de ses secrets; les remplissant beaucoup, comme dit vn Ancien Chrestien, parce qu'il y trouua beaucoup de vuide. Il a tiré des cabanes & des boutiques, ceux qu'il vouloit faire Roys & Docteurs des Nations. Il ne faut pas que les autres Ignorans pretendent d'estre

esclairez de la sorte ; ni qu'au lieu de l'esprit de Prophetie , de l'explication des Escritures, & du don des Langues, ils attendent du Ciel, la connoissance des choses passées, la penetration dans celles de l'auenir, la lumiere qui debrouille les intrigues de la Cour, la sciéce de faire la Guerre, & la dexterité de traiter la Paix.

Aussi d'ordinaire ils reüssissent tres-mal , en vne profession qu'ils n'ont point apprise , & dans l'exercice de laquelle ils se sont jettez indiscrettement, sans y apporter aucune preparation de discipline ; sans faire aucun fonds d'experience ; sans connoistre les premiers elemens de la Sagesse ciuile. Il faut de l'adresse & de la methode, pour conduire vn Batteau, & pour mener vn Chariot. Il faut auoir appris les chemins, pour pouuoir seruir de Guide. I'ay veü des regles & des preceptes, pour se bien acquitter de la charge de Portier, & de celle de Concierge , quoy que ce soient deux mestiers, qui ne sont pas extremement difficiles. Il faut donc

apprendre tous les Mestiers, & estudier tous les Arts, jusques aux moindres, & aux plus aisez; Et celuy, de conduire le genre humain, n'aura point besoin d'instruction? On gouvernera le Monde, au hazard & à l'avanture? On jouera à trois dez, le salut des Peuples & des Royaumes?

C'est bien tenir indignement la place de Dieu: C'est bien faire le Phaëton en ce Monde, & dispenser inegalement la lumiere & la chaleur, sur la face de la Terre: C'est courir fortune d'en brûler vne partie, & de laisser geler l'autre. Les Fauoris ignorans courent chaque iour cette fortune, & sont en ce perpetuel danger; ie dis de se perdre, & de perdre leur País, lors mesme qu'ils ont raffiné leur ignorance, par l'vsage de la Cour, & que deux ou trois bons succez, qui viennent de la pure liberalité de Dieu, leur donnent bonne opinion d'eux mesmes, & leur font accroire, qu'ils ont fait le bien qu'ils ont receu.

Toutes leurs actions sont alors des Contre-temps; sont de fausses

mesures d'une fausse regle. Au lieu de se sçavoir arrester à ce Point de l'Occasion, si recherché par les Sages, & si necessaire pour la perfection des affaires, ils vont toujours devant ou apres : Ou ils le passent, ou ils n'y arriuent pas. Aujourd'huy ils déclarent la Guerre, par colere ; demain ils demandent la Paix, par lascheté. ils flattent les Ennemis naturels de la Patrie, & offensent les anciens Alliez de la Couronne. En Espagne ils voudroient donner liberté de conscience ; en France ils voudroient introduire l'Inquisition. La Frontiere est nuë & desarmée, & ils fortifient le cœur de l'Estat : Il leur prend enuie de raser la Citadelle d'Amiens, & d'en bastir vne à Orleans.

Mais les Elections qu'ils font des autres, sont bien dignes de celle qui a esté faite d'eux. Pour l'Ambassade de Rome, ils proposent au Prince vn bon Capitaine de cheuaux legers, & qui s'est signalé en plusieurs combats. A leur recommandation, on met dans les Finances vn vieux Pro-

digue , qui en sa jeunesse a fait cef-
 fion de biens, mais qui parle admira-
 blement de l'œconomie. Ils deman-
 dent la premiere Charge de la Iusti-
 ce , pour vn homme veritablement
 de robbe longue , mais celebre , par
 le peu de connoissance qu'il a des
 Lettres ; mais de la Classe de celuy
 que nos Peres virent à Paris , quand
 les Ambassadeurs de Pologne y ar-
 ruerent. Ils firent à cét Homme
 leur compliment en Latin , & il les
 pria de l'excuser, s'il ne leur respon-
 doit pas , *parce qu'il n'auoit iamais eu*
la curiosité d'apprendre le Polonnois.

Vous souffriez , Monseigneur , &
 vous-vous estonnez de la grande Lit-
 terature de cét homme de robbe lon-
 gue. Il faisoit bien d'autres equiuo-
 ques , & on en conte quelques-vns,
 qui ne me semblent pas mal-plaisans.
 Ce fut lui qui crût que Seneque estoit
 vn Docteur de Droit Canon, & que,
 dans ses Liures des Benefices, il auoit
 traitté, à plein fonds , des Matieres
 Beneficiales. Vn *** de ce temps-là
 luy fit accroire, que la Morée estoit

le País des Mores ; & il n'est rien de si vray, qu'il chercha, dans la Carte vn jour tout entier la Democratie, & l'Aristocratie, pensant les y trouuer, comme la Dalmatie, & la Croatie.

Il fait bon estre sçauant, sous ces Regnes-là, & les Muses ont beaucoup à esperer de la protection de pareils Ministres. Mais passons outre, & ne considerons point l'intérest des Muses, dont le destin est d'estre pauvres & mal-traittées, sous toutes sortes de Regnes, & par toutes sortes de Ministres.

Ceux-cy se connoissent en hommes & en affaires, comme vous voyez. Apres auoir dissipé le reuenu de l'Estat, en des despeses mauuaises, ou ridicules ; afin de paroistre bons Menagers, ils laissent perdre vne occasion importante, fau e de cinquante escus, qu'ils ne veulent pas qu'on baille, pour faire partir vn Courier expres. Ils attendent le jour de l'Ordinaire, & s'imaginent, que l'Occasion l'attendra, aussi bien qu'eux. Vn Docteur Politique, qui

les a sifflez, & qui leur a mis, dans la teste , cinq ou six mots , de nostre Tacite, pour les alleguer cent fois le jour , sur toutes choses , leur a recommandé le Secret, & la Diffimulation. Cette leçon faite , ils font mystere de tout ; ils ne s'expliquent que par des clins d'œil , & par des mouuemens de teste. Au moins ils ne parlent plus qu'à l'oreille , non pas mesme quand ils louent leur Maistre, & qu'ils disent, que c'est le plus grand Prince de la Terre.

Cette religion du Silence est passée dans leur esprit, jusqu'à vne telle superstition , qu'ils font scrupule de donner les ordres necessaires, à ceux qui les doiuent executer ; tant ils ont peur de descouvrir ce qui a esté resolu au Conseil. Ils escoutent attentiuement vn Alchimiste , qui leur promet des montagnes d'or : Ils recoiuent à bras ouuerts vn Banni, qui leur fait aisée la conqueste de son Pais : Et, se reposant sur la foy de l'vn & de l'autre , ils s'embarquent, dans vne grande Entreprise, & com-

mencement vne grosse Guerre, dont ils sont las, dès le second jour. Ils font mille autres choses semblables. Et si ces exemples ne sont de ce Siecle, ils sont des Siecles passez : S'il n'y a pas eu en France, & en Allemagne de ces Ignorans presomptueux, de ces ridicules Tout-puissans, il y en a eu en Espagne, & en Italie.

La misere du Temps (il vaut mieux accuser le Temps que le Prince) Cette misere publique, qui a fait faire de la monnoye de fer & de cuir ; qui a donné du prix aux plus viles choses, a mis aussi en vſage ces gens-là, & les a introduits dans le Cabinet des Rois, où ils ont traîné avec eux, toutes les ordures de leur naissance, & toutes les habitudes vicieuses, dont les ames serviles sont capables. Car c'est icy vn chapitre de leur Histoire, que nous ne deuons pas oublier ; & il est certain que leur innocence n'a gueres plus duré à la Cour, que celle du premier Homme dans le Paradis terrestre.

D'abord, quoy que peut-estre ils

ne fussent pas nez meschans , ils ont crû qu'il falloit le deuenir, & se sont défaits de leur conscience , pour trauailler , avec moins d'empeschement, aux affaires de l'Estat. Ils ont pensé d'ailleurs , que l'orgueil estoit bien-seant à la dignité , que s'ils paroissent les mesmes qu'auparauant, leur condition ne seroit pas tout à fait changée, & que la courtoisie les remettroit dans l'égalité , de laquelle ils s'estoient tirez , avec tant de peine. Ainsi ils n'ont point appréhendé de tomber , dans la haine , pour euiter le mespris. Ils se sont fait craindre , ne pouuant se faire respecter. Ils ont estimé , qu'il n'y auoit point de moyen d'effacer la memoire de leur ancienne bassesse , que par , l'objet present de leur tyrannie ; ni d'empescher le Peuple de rire de leurs infirmités , qu'en l'occupant à pleurer ses propres maux , & à se plaindre de leur cruauté.

Avec ces belles Maximes , & cette Antipolitique , que ie vous ay vn peu esbauchée, ils ont gouverné le

Monde; mais ils l'ont gouverné d'une estrange sorte. Ils ont renuersé ce qu'ils vouloient soustenir; Ils ont rompu ce qu'ils auoient dessein de nouer; Ils ont fait autant de ruines, qu'ils desiroient faire d'establissements; Ils ont gasté autant de choses, qu'ils en ont maniées. Les cheutes des Princes, & les pertes des Estats ont esté le succez de leur Administration. S'estans saisis de la Puissance souueraine, (ie les considere derechef, dans leur innocente infirmité) il en ont vsé, comme les enfans se seruent de leurs couteaux, qui s'en blessent le plus souuent, & en offensent leurs Meres, & leurs Nourrices.

Que si la temerité de ces gens-là n'a pas tousiours esté malheureuse: S'ils sont arriuez au port, tenant vne route, qui apparemment les en eloignoit; (car il est certain qu'il se voit de ces miracles, & i'en connois quelques-vns qui se sont saueuz, par des actions qui les de-

uoient perdre.) Il ne faut pas se fier pourtant à cette Felicité aueugle , qui les à guidez : Il faut les regarder, comme des Personnes transportées d'une violente imagination, qui passent les riuieres en dormant , sans sçauoir nager, & courent par les precipices, sans faire vn faux pas. Il faut les admirer , COMME DES BESTES DIVINES , & ne les pas imiter COMME DES PERSONNES RAISONNABLES. Je tiens ce mot du bon-homme Alexandre Piccolomini, lors que ie le fus voir, passant à Siene , & que ie le trouuay sur le lit verd , dont parle Monsieur de Thou.

Si vous estes iamais Fauoris (avec la permission de son Altesse , j'adresseray ma parole à ces deux ieunes Gentils-hommes qui m'escoutent) ne vous proposez point de pareils exemples : Ils sont tres dangereux , quoy qu'ils soient tres éclatans. Ce sont des Flambeaux allumez sur les Escueils : Ils font faire naufrage aux nouueaux Pilotes. Ce sont des Adres-

ses , qui meinent à la mort ceux qui les suivent ; qui ne servent qu'à piper la Posterité ; qu'à apprendre aux hommes à faillir ; qu'à donner du credit &c de la reputation à l'imprudence.





DISCOVRS

TROISIEME.



OMME ceux que nous
laissâmes hier, manquent
de la capacité requise, &
ont l'intelligence fort
courte, & fort l'imitée; il s'en trou-
ue d'autres, qui l'ont trop vague, &
trop estenduë, & qui raisonnent avec
excez. Je parle de ces Speculatifs,
qui visent d'ordinaire au delà du but;
qui quittent les chemins, pour pren-
dre les routes; qui s'égarent, pour
arriuer plutôt où ils vont.

Appellons-les, s'il vous plaist, des
tireurs d'essences. Ils mettent leurs
auiis à l'alambic, & les reduisent à
neant, à force de les subtiliser: Ils
euaporent en fumée les plus solides

affaires. Disons que ce sont des Hé-
 rétiques d'Etat; qui veulent faire
 dans la Politique, ce qu'Origene a
 fait dans la Religion. Ils suivent les
 ombres, & les images des choses, au
 lieu de s'attacher à leur corps, &
 à leur réalité. Ils embrassent la Vray-
 semblance, parce qu'ils l'ont peinte
 & embellie à leur mode; mais ils
 rejettent la Vérité, à cause qu'elle
 n'est pas de leur invention, & qu'elle
 a son fondement en elle-même.

Ces Messieurs se figurent que, par
 tout il y a du dessein & de la fi-
 nesse, & que toutes les actions des
 hommes sont méditées. Rien ne leur
 passe devant les yeux, dont ils ne
 cherchent le sens mystique, & l'al-
 legorique. Ils ne s'arrêtent jamais à
 la lettre, ces subtils Interpretes des
 pensées d'autrui. Et quand deux
 Princes s'attaquent de toute leur for-
 ce, & de toute la puissance de leurs
 Estats, ils croient qu'ils s'entendent
 ensemble, pour tromper les autres
 Princes. Ils font des jugemens pres-
 que aussi plaisans que ceux, qui di-

soient à Athenes , *qu'on ne se fust pas à la mort du Roy Philippe , & qu'il s'estoit fait iurer tout expres , pour attraper les Atheniens.*

On voit par ce mauvais mot jusqu'où peut aller la mauuaise subtilité, & quel est l'esprit de la Grece, & de ces Speculatifs. Mais il y a eu des Speculatifs en tout País. Il y a toujours eu des Alchimistes , & des Souffleurs, qui ont distillé les choses humaines ; qui ont donné plus de liberté qu'ils ne deuoient , à leurs conjectures , & à leurs soupçons. Parce que Iunius Brutus contrefit le Sot , ils ont eu de la desfiance de tous les Sots : ils se sont figurez, que tous les Niais imitoient Brutus ; que la simplicité apparente estoit vn artifice caché ; que ceux qui ne sçauoient rien , dissimuloient leur science , que le silence de ceux qui ne disoient mot , couuroit de dangereuses pensées .

C'estoit l'opinion qu'auoit vn Prince Romain d'un certain imbécille de son temps, que les Pages

siffoient, & que personne n'estimoit que luy. L'Histoire rapporte, *qu'il en apprehendoit les vertus secrettes*; & que le mespris vniuersel de la Cour, & vingt-cinq ans d'impertinences, ou faites, ou dites, à la face du grand Monde, ne l'auoient pû assurer de cét homme-là.

Du mesme Principe, de fausse subtilité; sont nées ces Visions, que nostre homme trouue si ingenieuses, & qui me semblent si ridicules; que les Docteurs admirent, & que ie ne puis souffrir. En cét endroit Aristippe adressant sa parole aux deux Gentilshommes, qui l'escoutoient? Pensez-vous, leur dit-il; comme ces Docteurs subtils, qu'Annibal ne voulut pas prendre Rome, de peur de n'estre plus utile à Carthage, & de se voir obligé, par là, à finir la guerre, qu'il auoit dessein de perpetuer? A vostre auis, Auguste choisit-il Tibere pour son Successeur, afin de se faire regretter, & rechercher de la gloire apres sa mort, par la comparaison d'une Vie, qui deuoit estre si

differente de la sienne ? Vous imaginez-vous que le conseil qu'on trouua dans ses Memoires, de mettre des bornes à l'Empire, fut vn effet de son enuie , contre sa Posterité ? Auoit-il peur , qu'un iour vn autre Homme fust plus grand Seigneur que luy , & commandast à plus de Sujets ? Est-il croyable que le mesme Auguste ne faisoit l'amour, que par maxime d'Etat , & ne voyoit les Dames de Rome , que pour apprendre le secret de leurs Maris ? Y a t'il de l'apparence, que son ame ne se remüast que par reigle , & par compas ; que toutes ses actions fussent si guindées, & tous ses vices si estudiez ?

A mon auis , c'est faire le Monde plus fin qu'il n'est. C'est interpreter les Princes, comme quelques Grammairiens expliquent Homere : Ils y trouuent ce qui n'y est pas, & l'accusent d'estre Philosophe & Medecin, en des endroits , où il n'est que Faiseur de contes & de chansons. Contentons nous quelquefois du sens litteral. Ne cherchons pas vn Sa-

crement sous chaque syllabe, & sous chaque point. Ne soyons pas si indulgens à nostre esprit, ni si curieux, dans celuy d'autrui. Il ne faut pas aller querir si loin la verité, ni prendre les choses de si haut. Il ne faut pas rappotter à des causes reculées, & aux Conseils du Siècle passé; des succez, où arriuez fortuitement, ou à qui vne legere occasion aura donné lieu.

Les Stoïques, qui n'ont pas voulu, *qu'une feuille d'arbre se remuast, sans ordre particulier de la Providence; ni que le Sage levast le doigt, sans congé de la Philosophie*; ne jugeoient pas plus avantageusement de Dieu, & de la personne plus proche de Dieu, que ces Rafineurs presument d'un homme, qui est souvent moins que mediocre; qui n'a que le quart, ou la moitié de la partie raisonnable; qui de sa vie ne songea à estre Sage, ni à s'approcher de Dieu. Il n'y a point de moyen, qu'ils ajustent leurs opinions à nostre commune capacité: Ils ne peuvent des-

cendre iufques à nous. Dans le jugement qu'ils font des hommes, ils ne peuvent prefuppofer vne infirmité humaine, c'eft à dire, vn principe d'erreurs & de fautes : vne maladie de la naiffance, de laquelle Alexandre & Cefar ne font pas exemps ; vn défaut qui traifne apres soy tant d'autres défauts, en la Perfonne des plus Parfaits ; en la conduite des plus Sages ; & en celle de Salomon mefme, fi vous le voulez.

Les Grands euenemens ne font pas toujours produits, par les grandes caufes. Les ressorts font cachez, & les machines paroiffent : Et quand on vient à defcouvrir ces ressorts, on s'eftonne de les voir fi foibles & fi petits. On a honte de la haute opinion qu'on en auoit eüe. Vne jaloufie d'amour, entre des perfonnes particulieres, a efté la matiere d'vne guerre generale. Des Noms baillez ou pris par hazard ; les Verds & les Rouges des Jeux du Cirque, ont formé les Partis & les factions, qui ont dechiré l'Empire. Le mot ou le corps

d'une Deuise ; la façon d'une Liurée ; le rapport d'un Domestique ; un contre fait au Couché du Roy , ne sont rien en apparence , & par ce Rien commencent les Tragedies, dans lesquelles on versera tant de sang , & on verra sauter tant de testes. Ce n'est qu'un nuage qui passe , & une tache qui passe , en un coin de l'air, qui s'y perd plustost qu'elle ne s'y arreste. Et neantmoins , c'est cette legere vapeur , c'est cette nuée presque imperceptible , qui excitera les fatales tempestes que les Estats sentiront , & qui ébranlera le Monde , iusqu'aux fondemens. On s'est imaginé autrefois , que c'estoit les interets des Maistres , qui mettoient en feu toute la Terre , & c'estoient les passions des Valets.

— Je ne doute point que le Roy de Perse ne prist des pretextes tres-specieux, pour justifier ses armes, quand il vint en Grece , & que ses Manifestes ne dissent merueilles de ses intentions. Il ne manqua pas de Pretensions ni de Droits. Il n'oublia pas ,
que

que le grand Roy ne venoit que pour chastier les Tyrans ; & qu'il apportoit aux Peuples vne riche & abondante liberté, au lieu de leur maigre & sterile seruitude. Il falsifia son dessein , en plusieurs autres façons , & jura , peut-estre , que ce dessein luy auoit esté inspiré immédiatement des Dieux immortels , & que le Soleil en estoit le premier authœur. Cependant quelques Manifestes qu'il fist voler , & quelque couleur de Iustice & de Religion qu'il donnast à son Entreprise , voicy la verité de la chose.

Vn Medecin Grec , domestique de la Reine , ayant ennie de reuoir le Port de Pyrée , & de manger des figues d'Athenes , mit cette fantaisie de guerre , dans la teste de sa Maistresse , & la porta à y faire resoudre son Mary. Si bien que le Roy des Rois , le puissant & redoutable Xerxes ne leua vne armée de trois cens mille Combattans , ne coupa les Montaignes , ne tarit les Riuieres , ne combla la Mer , que pour con-

duire vn Charlatan en son Païs. Il me semble que ce galant-homme pouuoit bien faire son voyage à moins de frais , & en plus petite compagnie.

Mais il me vient de souuenir, Monseigneur, d'une autre chose qui merite d'estre sçeuë, & que vous ne trouuerez pas mal plaisante. Elle arriua au Royaume de Macedoine, plus de quatre-vingts ans, deuant la naissance du Roy Philippe ; au temps de cette fameuse Conjuratiõ, qui d'un Estat en fit deux , & qui partagea la Cour, les Villes & les Familles.

Ce fut la Femme de Meleagre, Gouverneur d'une place frontiere , & General de la Cauallerie , qui jeta son Mari dans la reuolte , & certes pour vn fort digne sujet. Sur le rapport qui fut fait au Roy de l'esprit & de la galanterie de cette Femme , il luy prit enuie de la voir vn iour en particulier : Il ne luy fut pas difficile d'obtenir d'elle, vne faueur qu'elle accordoit aisément à de moins grands Seigneurs, & de moins

honnestes gens que luy. Elle n'auoit pas acoustumé de laisser la constance de ses Amans , ni de faire mourir personne de desespoir. Le Roy s'estant donc rendu à l'assignation qu'elle luy donna, & par malheur, ne l'ayant pas trouuée telle qu'il se l'estoit figurée, il luy tesmoigna d'abord son degoust, & se separa d'elle, presque aussi-tost, avec peu de satisfaction. Cét affront fut senti si viuement par celle qui le receut, & qui n'auoit pas mauuaise opinion de son merite, qu'elle protesta à l'heure mesme de s'en venger. Et ne le pouuant mieux faire qu'en corrompant la fidelité de son mari, & le desbauchant du seruice de son Maistre, elle vsa pour cela de tous les charmes de son esprit, & de son visage. Elle employa, sur vne ame credule, les plus subtiles inuentions, dont est capable vne ame artificieuse. Et ne doutez point que dans la chaleur de sa vengeance, elle n'eust voulu auoir vne infinité de Maris, pour faire vne infinité d'Ennemis au Roy, & pour

rirer raison , avec plus d'espées , de l'offence qu'elle croyoit en auoir reçue.

Ainsi Meleagre quitta le seruice du Roy , & s'embarqua dans le party du Tyran, sans sçauoir par quel mouuement il y estoit poussé , ni quelle passion il vengeoit. Il jouïoit vn personnage qu'il n'entendoit point : Il estoit le Soldat de sa Femme , & pensoit estre vn des principaux Chefs de la Ligue. Par là on peut voir , qu'il est aisé de se tromper, dans le jugement qu'on fait des actions des hommes, puis que les hommes mesmes, qui les font, y sont les premiers trompez; puis qu'ils n'en sçauent pas touïours la vraye cause. Ils sont souuent instrumens auengles, & sans connoissance, de l'interest, ou de la passion d'autrui.

Les Specularifs de Macedoine ne manquerent pas de publier de plausibles, & de specieuses raisons, de la reuolte de Meleagre. Les vns dirent, qu'un reproche , que le Roy luy auoit fait, en presence des Am-

bassadeurs de Thessalie, luy entra si
 auant dans le cœur, & y fit vne si
 profonde playe, qu'il ne pût jamais
 en guerir, que les caresses & les fa-
 ueurs, qu'il receut, depuis ce temps-
 là, furent d'inutiles appareils, sur ce
 cœur blessé, & que la memoire d'vne
 injure luy osta le sentiment de mille
 bienfaits. D'autres alleguerent le re-
 fus d'vne Charge, qu'il auoit deman-
 dée, pour son Fils, & que veritable-
 ment on ne donna pas à vn autre,
 mais qui fut supprimée, afin qu'elle
 n'entraist pas en sa Maison. Il y en
 eut qui excuserent son changement,
 sur l'amour de la Patrie, & sur le ze-
 le de l'ancienne Religion, de laquel-
 le le Tyran prenoit le pretexte, pour
 faire la guerre au Roy.

Tous les Historiens exercerent là
 dessus leur subtilité, & tous furent
 subtils, & ingenieux à faux. Ils cher-
 cherent la source du Mal, qui d'vn
 costé, qui d'vn autre, & pas vn ne la
 trouua : Pas vn ne parla du despit de
 la Femme de Meleagre, qui fut la

seule cause de la defection de son Mari , & qu'on ne descouurit qu'en vn autre Siecle, & long-temps apres la mort du Roy , du Tyran , & de Meleagre.

CEs deux courtes que nous auons faites, en Grece , & en Macedoine, estoient sur nostre chemin, & je veux croire qu'elles n'auront pas esté desagreables à Vostre Altesse. Mais je croy de plus qu'elle juge aussi bien que moy, qu'il vaut encore mieux debiter des visions, dans l'Histoire que dans le Conseil, & que la mauuaise subtilité est moins dangereuse, quand on raconte des choses faites, que quand on delibere des choses à faire. Icy, pour ne rien dire de pis, elle est cause que les choses ne se font point.

Les gens d'Athenes sont trop habiles, pour tromper les gens de Thebes : Ceux-là tendent leurs filets si haut, & ceux-cy volent si bas, qu'il faudroit qu'ils fissent vn effort, pour y estre pris. Je dis dauantage. Les

Atheniens employent quelquefois leur finesse, à s'en faire accroire, & à se tromper eux-mêmes. De leurs faux principes, ils ne peuvent tirer que de fausses conclusions, & n'ont garde de negocier heureusement, ni d'amener jamais leurs Aduersaires de leur costé; se tenant toujourns en des termes si éloignez d'eux, & s'en approchant si peu, que bien loin de se pouuoir joindre, ils ne se peuvent pas reconnoistre.

Il est mal-aisé d'ouïr de plus beaux Parleurs, & de voir mieux débattre des Opinions. Mais aussi n'en demandez pas dauantage: Ils mettent en cela tout leur soin, & toute leur industrie. Ils y apportent autant d'estude, que si le discours estoit la principale fin de la deliberation, & quelque chose de plus que l'action mesme. ils aimeroient mieux faire paroistre leur eloquence, en perdant l'Estat, que de le conseruer, sans dire mot. Ils estiment que c'est bien dauantage, d'emporter le dessus au Conseil, sur leurs Compagnons, que

de battre à la Campagne les Ennemis. Si bien qu'ils content, quasi pour rien, les disgraces de la Guerre, esperant toujours d'en auoir leur revanche au premier Traitté. Et là neantmoins ils rencontreront quelque Esprit de fer, incapable de persuasion, qui couppera ce qu'il ne pourra desfaire; &, par vne ferme & constante negatiue, brisera tous leurs filets, & toutes leurs ruses, sans prendre la peine de les demesler.

Témoin ce Gouverneur de Figeac, qui se trouua à vne Conferéce, qu'eut la Reine Catherine avec les Deputez du Roy de Nauarre, & du Parti Huguenot. C'estoit pour leur faire quitter, deuant le temps accordé, les Places de seureté, qui leur auoient esté mises, entre les mains. Elle auoit amené de Paris, vn homme tout-puissant en paroles, & à la Rhetorique duquel rien n'auoit esté impossible, jusques alors. D'abord il se fit admirer à l'Assemblée: Il excita en suite de plus douces passions, dans le cœur des Deputez:

Après auoir vaincu leur esprit, il gaigna leur volonté. Et desia les plus deslians auoient oublié le Massacre, & ne vouloient plus de Places de seureté. On se contentoit de la parole du Roy, & le Traitté s'alloit conclurre, à la satisfaction de la Reine, quand en vn moment tout son trauail fut gasté, & toute l'eloquence de son Orateur renuersée, par la brusque responce que luy fit le Gouverneur de Figeac.

Cette Princesse s'estant adressée à luy, avec vne mine de triomphante, & luy ayant demandé, (plûtoist pour couronner vne chose faite, & auoir des applaudissemens, que pensant auoir besoin de son opinion) ce qui luy sembloit de la Harangue qu'il auoit ouïe : M A D A M E, luy respondit-il, avec vne parole si forte, qu'elle cassa les articles du Traitté à demi-conclu, IL ME SEMBLE QUE MONSIEVR QUE VOILA A BIEN ESTVDIE¹, MAIS MES COMPAGNONS NI MOY NE SOMMES PAS D'AVIS DE PAYER
D V

SES ESTVDES, DE NOSTESTES.

Ce Monsieur neantmoins, dont je vous parleray vne autre fois, estoit vn tres-habile Negotiateur : Il auoit reüssi ailleurs tres-heureusement ; Et quoy qu'il regnast en l'Art de bien dire , il n'estoit pas pourtant de nos gens, qui ne sçauent que parler : Il faisoit seruir cette science à vne meilleure , & ne preferoit pas , comme eux, la gloire de son esprit , au bien du seruice de son Maistre.

Nos gens en effet sont plutôt Declamateurs que Ministres , plutôt Sophistes que Conseillers. Ils ne sont point si faschez du mauuais succez des affaires , qu'ils sont aises de l'honneur qui leur reuient, d'auoir bien harangué, sur chaque proposition debatüe , & de s'estre fait admirer aux Deputez , & à l'assemblée. Leur vanité les console aisément de leur malheur. Ce leur est assez , de traitter le Genre Deliberatif, selon les preceptes de Quintilien, & de sçauoir manier les choses, par tous les endroits que monstre Ari-

stote. Voilà la borne de leur ambition. Ils sont satisfaits, s'ils n'ont point peché contre les regles de l'Art; Et je les trouue, en cela, semblables à vn Medecin de Milan, que j'ay connu à Padoüe. Cet homme content de la possession de sa Science, & comme il parloit, *de la iouissance de la Verité*, ne cherchoit point particulièrement, dans la Medecine, la guerison des Malades: Il se glorifioit mesme vne fois, d'en auoir tué vn, avec la plus belle methode du monde: *è morto*, disoit-il, *canonicamente, è con tutti gli ordini.*

Dans les affaires aisées, ils sement des espines, pour les cucillir. Dans la moindre occurrence qui se presente, ils font naistre mille difficultez; Ils trouuent autant d'expediens, & ne forment, le plus souuent, aucune resolution. Le grand nombre des choses qu'ils voyent, en chaque sujet, leur ostant la liberté du choix, & l'abondance les rendant pauvres, ils s'embarrassent, dans la multitude de leurs raisons, & s'arrestent d'ordi-

naire à la plus mauuaife , & voicy pourquoy : C'est parce que la plus mauuaife est le dernier effort de leur imagination desia lassée, & que l'ayant esté chercher, hors du sens commun, qui est desia espuisé, il semble qu'elle soit plus à eux que les autres, qui sont tirées de cette source publique, ou qu'ils ont prises de l'experience.

A ce conte-là, la bonne chose que c'est que cette *Sobriété de sçauoir & de connoistre*, si estimée par les Lettres Saintes ? Auoüons-le, à la honte de la Raison humaine, & de la subtilité des Sophistes : Vn grand Esprit, tout seul, est vn grand istrument à faire des fautes ; Et si le jugement necessaire ne l'appesantit, & ne l'emousse, pour l'assujettir à l'usage, & l'accommoder à l'exemple & à la pratique, sans doute cette viuacité penetrante sera beaucoup plus propre à agiter des questions de Metaphysique, qu'à donner de bons conseils, qu'à bien entreprendre, & qu'à bien agir. En effet, les actions humaines veulent estre maniées hu-

mainement , c'est à dire par des moyens possibles & familiers, d'une façon, qui tiennent du corps, comme de l'esprit ; avec des raisons , qui tombent quelquesfois, sous les sens, & ne demeurent pas toujours , dans la haute region de l'ame.

Les Raffineurs, qui agissent autrement , sont bons à troubler les Negotiations , & ne valent rien à conclurre les Affaires. Ce sont d'excellens Brouillons , pour remuer un Estat, & de mauvais Ministres, pour le gouverner. Ils réussissent dans le desordre ; & comme les Demons de l'Air , ils se meslent parmi le Tonnerre : Mais ils n'ont plus de force, si-tost que le calme est venu ; & cette pointe qui nous ébloüit , n'estant qu'une lumiere d'Eclairs , il est tres-dangereux de prendre une pareille adresse, dans la varieté des accidens, & dans les diuers destours de la Vie civile.

Mais quand ce seroit une veritable & continuelle lumiere, de laquelle ils seroient guidez ; quand ce

seroit le Soleil luy-mesme, qui les conduiroit, ce n'est pas à dire, qu'ils trouuassent toûjours la fin qu'ils cherchent, & qu'ils arriuaissent, où ils vont. Et de cela, Monseigneur, j'aurois encore quelque chose à dire, si le bruit d'un carosse & de plusieurs voix que je viens d'ouïr, ne m'auertissoit, que voicy l'heure de l'Audience, que Monsieur le Duc d'Espernon a enuoyé demander à vostre Altesse.





DISCOVRS

QVATRIESME.

MONSIEVR le Landgraue ne manqua pas de se faire porter, le lendemain, à l'heure ordinaire, dans la Chambre de la Conuersation. Apres auoir tesmoigné à Aristippe, la satisfaction qu'il auoit eüe du dernier Discours, il le pria de ne passer point à vne nouvelle matiere, sans acheuer celle qu'il auoit laissée imparfaite. Aristippe luy obeït, & parla à peu pres en cette sorte.

ON ne sçauroit croire, combien la Raison s'egare; le parle de la plus droite, & de la mieux éclairée; & combien les Hommes se trompent; le dis les plus habiles, &

les plus intelligens. Qu'il y a loin des paroles à la chose , & que ce n'est pas tout vn, de produire que de concevoir ; d'exécuter que de discourir !

Dans la conception , & dans le discours , il semble que tout rit , & que tout veut plaire : Il n'y a que de la joye , & du chatoüillement , pour l'esprit , qui fait vn exercice agreable, en cherchant ce qu'il desire , & croyant auoir trouué ce qu'il cherche. En cét estat là, il reçoit comme les premiers plaisirs de l'amour : Il gouste les douceurs, qui naissent des nouuelles Opinions, & de la decouuerte de la Verité, ou de quelque chose qui luy ressemble. Tant que l'esprit pense , & tant qu'il raisonne, personne ne le trouble, en la possession de son objet : Il est maistre des desseins, & des entreprises : Il court apres de belles idées , qui se laissent prendre, comme il veut ; & ne rencontrant , ni de contradiction ni de resistance , il jouit de la pureté du bien intellectuel, qui ne s'est point encore alteré, par l'action.

Mais ce n'est pas tout que cela ; Il faut enfin quitter ces lieux enchantez, & sortir de ces espaces vagues, pour entrer dans le veritable Monde. Il faut mettre la main à l'œuvre, & agir, apres auoir medité. Et c'est alors que les choses prennent vne nouvelle face, & qu'elles ne sont plus si belles, ni si aisées. C'est alors, que l'ame est dans le trauail, & dans les tranchées de l'enfantement; C'est en ce temps-là que les penibles effets succedent aux raisonnemens voluptueux, & que ce qui paroissoit ami & fauorable, dans la pensée, se reuolte, & devient contraire, dans l'operation. Ce n'est plus le Marchand au Port, qui trafique sur la Carte, & se propose des gains sans danger, & vne nauigation sans orage : C'est vn Faiseur de vœux, au milieu de la tempeste ; qui se repent d'estre parti du logis; qui jette sa marchandise, en la Mer ; qui cherche vne planche, pour sauuer sa vie.

Les Vents ne se leuent point, contre les paroles, & les deliberations

ne vont point donner , contre les Escueils. Le Cabinet est vn lieu de paix & de repos, où l'on trace, & où l'on figure tout ce qu'on veut : Mais d'ordinaire, on y trace, & on y figure des choses, qui sont absentes, & des objets, qui sont éloignez. D'ailleurs, la peinture a beau représenter la chose, ce n'est pas elle pourtant : Il y a toujours de la difference: Et il ne faut qu'un commencement de passion, qu'un foible boüillon de colere, qu'une legere teinture de honte, qu'une petite grimace, pour gaster toute la ressemblance, & pour faire vne autre chose, voire vne chose contraire, de celle qu'on estimoit la mesme, ou pour le moins la semblable.

Je laisse, Monseigneur, à vostre pensée, la seconde partie de cette comparaisn; & conclus que les affaires ont des jours, des biais & des postures, qui ne se voyent, & ne se remarquent que dans les Affaires; qui brouillent tous les traits, & toutes les notions, qu'on s'en estoit

formées, hors de là. Ce sont certains mouuemens, & certains temps, qui nous rendent mesconnoissable nostre propre connoissance : L'estude ne sçauroit les preuenir ; Le discours ne les peut separer de l'action : Ils y tiennent & s'y attachent si fort, qu'il n'y a point de moyen de les en desprendre ; & d'autre part, ils passent si viste, & si imperceptiblement, qu'il est impossible de les copier.

Les Romains ont voulu le dire, quand ils ont dit, *qu'on deuoit deliberer avec l'Occasion, & en la presence des Affaires ; qu'on se deuoit conseiller avec l'Ennemy, & se resoudre sur sa mine, & sur sa contenance ; que le Gladiateur prenoit conseil, dans l'Amphitheatre ; que quelquefois il falloit rauir le conseil, plutôt que le prendre.*

Cela s'entend principalement à la Guerre, & des actions militaires : Mais il y a de la guerre, qui le croira? mesme dans les actions paisibles & desarmées : Il faut combattre, par tout, de façon ou d'autre ; Et la

doute, l'Objection, la Raison contraire ne nous attaquent pas toujours de front; ni à descouvert; Elles sont-souuent aux aguets, & aux embusches.

Les difficultez qui s'estoient cachées à nostre esprit, se presentent subtilement à nos yeux. Le temps fait naistre ses empeschemens; les Hommes les leurs. Vne seule circonstance change toute la nature de l'Occasion. Apres auoir conclu, il arriuera cecy ou cela; ni cecy ni cela n'arriue; mais vn troisieme euenement, qui met la Preuoyance en desordre, & les Conjectures en confusion.

Le deffaut est dans l'estoffe, & non pas dans l'Entrepreneur: L'Art sera bien entendu, & le dessein bien conduit: Mais les instrumens seront mauuais; mais le marbre & le bronze seront gastez. D'ailleurs, mille accidens, je ne sçay quels, peuuent sortir de, je ne sçay où. Il peut venir des malheurs du Ciel, & de dessous Terre: Vn eclat de foudre peut

ruïner les materiaux : Vn vent renfermé peut faire sauter le trauail en l'air. Et s'il en faut croire vn ancien Poëte , *les Dieux se veulent quelque-fois ebattre : Ils prennent leur plaisir & leur passe-temps, à se ioïer des pensées des hommes.*

LA bonne , & la mauuaïse Politique sont également sujettes à ces derniers inconueniens , & rien ne se peut asseurer, contre le Ciel. Mais sans que le Ciel s'en mesle, la Politique, de laquelle nous parlons, ne laisse pas d'estre malheureuse. Elle voit les cheutes, & les ruïnes de ses Ourages, en les bastissant ; ou plutôt elle n'en voit que les plans & les projets, parce qu'elle desseigne plutôt qu'elle ne bastit. Elle se figure des Affaires & des Entreprises, comme on s'est figuré autresfois des Républiques, & des Princes ; qui n'estoient qu'en esprit, & ne pouuoient estre que par miracle. Que sont-ce en effet, ces Affaires, & ces Entreprises, que de hardis, & de

magnifiques songes , qui flattent la Partie imaginative , & amusent inutilement la Raison? Que sont-ce que des contes admirables , & des Histoires impossibles.

Les Speculatifs composent ainsi des Romans , dans les Conseils , & font des Propositions à peu près semblables à celle de cet Artisan ; si fameux dans l'Histoire d'Alexandre. Comme vous sçauvez , il trouua les Colosses petits , & les Pyramides basses. Il voulut tailler vne Statuë , qui dans vne de ses mains porteroit vne Ville , & verseroit vne Riuiera de l'autre.

Ceux-cy resvent aussi magnifiquement , & leurs pensées ne sont pas moins vastes , ni moins desreglées. Il n'y a point de proportion de la grandeur de ce qu'ils conçoient , à la mediocrité de ce qui est faisable. Les matieres ne sont point capables de leurs formes , & leurs pieces ne se peuvent jouer , par ce qu'elles ne se peuvent accommoder au Theatre. Il y faut trop d'engins , & trop de

machines. Pour de telles pieces, il n'y a point d'Acteurs, en toute l'Europe : La representation en seroit difficile au Roy de Perse, & ils prennent, pour cela, le Prince de la Mirande.

Ne vous imaginez pas, Monseigneur, que je veuille rire. Au premier voyage que je fis en Italie, je vis vn de ces beaux Esprits, qui proposa la conqueste de la Grece, à vn Prince, qui n'estoit gueres plus puissant que celuy, que je viens de vous nommer. Mais vostre Altesse remarquera, s'il luy plaist, en passant, que le Pere de ce bel Esprit estoit de Naples, & sa Mere de Florence, & qu'ils auoient eu soin, de le faire nourrir à la Cour de Rome. N'est-il pas vray qu'il choisissoit vn moyen bien proportionné à sa fin ; & qu'il suscitoit vn grand Ennemy au grand Turc ? Ne falloit-il pas qu'il fust asseuré de beaucoup de Miracles, pour penser faire quelque chose de si peu de force ?

Il faut pourtant auoüer la verité, à

son avantage ; Je ne vis jamais d'imagination si fertile , ni si chaude , que la sienne. Il ne se pouuoit voir de raisonnement plus vifte , ni qui courut plus de pais , ni qui reuint plus difficilement au logis. Mais cette fertilité , & cette estendue ne faisoient que fournir matiere à l'extravagance , & donner plus d'espace à des pensées folles. Plus sa raison alloit loin , plus elle s'eloignoit de son but.

Après vne longue Conference , que j'eus avecque luy , je reconnus que ce grand dessein , qu'il appelloit *l'Interest de Dieu , & l'Affaire de la Vierge Marie* ; & qu'il alloit solliciter à la Cour des Princes , n'auoit , pour fondement , que le desir d'une intelligence avec les Cosaques , l'esperance de quelque reuoke en quelque lieu , la parole d'un Hermite Grec , & la vision d'un Melancholique. C'estoit neantmoins , comme je vous ay dit d'abord , vn fort bel Esprit. Il y auoit grand plaisir à l'escouter ; & hors de Constantinople ,
& de

& de la Grece, autout de laquelle tournoit son extrauagance, il ne laissoit pas d'estre Sage, sur d'autres matieres. Ie luy ay ouï rendre des Oracles, & dire des choses qui me sembloient reuelées; tant ie le trouuois au dessus de la portée ordinaite de l'esprit humain.

Il pechoit seulement en subtilité: Il auoit trop de ce qui cleue, & qui affermit; Son repos mesmes estoit agité: Il dictoit les depeschés, en disnant: Il dormoit les yeux ouuerts: Et ie vous feray dire, Monseigneur, par vn de ses Domestiques, qui vit encore, & qui couchoit d'ordinaire dans sa chambre, que de ses yeux ouuerts, il sortoit des rayons si affreux, que souuent il en eut peur, & qu'il ne s'y accoustuma jamais bien.

A vn Homme fait de cette sorte, on pourroit donner; pour bien gouverner, le mesme auis qu'on donna à cet autre, pour se bien porter. Il faudroit luy dire, s'il vouloit laisser parler le monde, Espaissez-vous vn peu le Sang. Temperez vostre

„ feu , par vostre flegme. N'vſez pas
 „ de toute vostre Raifon : Ne foyez
 „ pas tout intelligence , & tout lu-
 „ miere. Faites vous beſte quelque-
 „ fois , ou pour le moins ſemblable à
 „ la beſte : c'eſt à dire, arreſtez-vous
 „ au plus proche objet , & jouiſſez,
 „ d'aujourd'huy, ſans vous tourmen-
 „ ter tant de, demain. Ne vous laiſſez
 „ point accabler l'eſprit à cette Pre-
 „ uoyance infinie , qui va chercher
 „ les maux , juſqu'au bout du Mon-
 „ de , & juſques dans la derniere
 „ Poſterité, qui ſe jette ſi auant dans
 „ l'Auenir , qu'elle en quitte le Pre-
 „ ſent , & abandonne les choſes qui
 „ ſont, pour celles qui peuuent eſtre.

N'avez-vous point oüi parler de
 l'ame de ce Philoſophe , laquelle
 d'ordinaire ſortoit de ſon corps,
 pour aller faire des courſes , & des
 voyages ? Un iour que cette ame va-
 gabonde voulut retourner , comme
 de couſtume, elle ne trouua plus de
 corps, qui fut en eſtat de la recevoir,
 parce que le ſien auoit eſté aſſaſſiné,
 dans l'interualle qu'elle s'eſtoit cloi-

OV DE LA COVR. 107
gnée de luy. Si la Grece n'est pas menteuse, ce pauvre Philosophe medita plus long-temps qu'il ne fa-
loit, & sa meditation luy cousta la
vie.

Mais voicy le sens moral de la Fa-
ble: Elle veut dire, que si nous vou-
lons viure, il ne faut pas nous destar-
cher tout à fait du corps, ni nous
separer de la matiere. Il ne faut pas
que nostre raison s'eloigne de nostre
interest present, & de l'affaire dont
il s'agit: Il ne faut pas qu'elle pense
courir à tout, & emporter tout; ni
qu'elle s'imagine de battre le Turc,
avec des paroles, & de conquerir le
Monde, par subtilité.

En certaines occasions, prenons
vne ame du Septentrion, où il entre
plus de terre que de feu, & quittons
cét esprit d'Orient, dont le feu est si
subtil, qu'il semble plutôt estre il-
lusion que verité. Désions-nous de
l'eloquence d'Athenes, & de la sa-
gesse de Florence: Celle-cy n'a de
rien serui à ceux qui l'ont pratiquée,
& ses Docteurs sont deuenus esclaves.

ues, en l'enseignant. Je vay bien plus auant; Ce qui s'appelle, delà les Monts, *la Furie Francoise*, a plus d'une fois reüssi tres-vtilement, delà les Monts? Je ne dis pas à la Campagne, & à la Guerre: Je dis à Rome, Je dis dans le Conclaue; qui est la grande Affaire de Rome; qui est le Champ de la Politique; qui est le Theatre de la Prudence.

Mais voicy de quoy bien estonner la subtilité perpetuelle, & le raisonnement sans fin de nos Distillateurs des Maximes de Tacite: Voicy quatre paroles, sans plus, pour opposer à tout le babil de cette insolente Politique, qui en despit du Destin, & à l'exclusion de Iupiter, voudroit présidier au Gouuernement des choses humaines.

C'est la Prudence elle-mesme, qui nous conseille de ne prendre pas toujours ses conseils. Elle nous avertit qu'elle ne se mesle point de regler les Extremitez, ni de conduire le desespoir; Elle nous dispense, en quelques rencontres, de ce qu'elle nous

auoit ordonné, en d'autres : Sans l'offencer nous pouuons aller à trauiers champ, quand il y a du peril, à droit & à gauche ; & essayer si vn excez nous guerira, quand les remedes ont mal operé ; & nous jetter, entre les bras de son Ennemie, quand elle n'est pas assez forte, pour nous defendre.

Ainsi, comme vous voyez, on peut estre imprudent, du consentement de la Prudence. Et à ce propos, il n'y aura point de mal que je die à vostre Altesse, ce qui m'arriua vn jour traitant avec vn Seigneur François, qui jusques alors auoit esté extrêmement heureux, & qui neantmoins auoit de la peine à prendre parti, dans vne occasion, où il faloit vn peu hazarder. Estant pressé de conclure, & de se resoudre, Oüy, dit-il, *mais si ie le fais, ie donneray beaucoup à la Fortune.* Je ne pûs pas m'empescher de luy respondre ; *Vous deuez tant à la Fortune, Monsieur, vous avez tant receu d'elle : Ce ne sera donc pas luy donner beaucoup,*

ce ne sera que luy rendre quelque chose.

Et de fait, comme la Fortune va d'ordinaire, où elle a accoustumé d'aller, & ne veut pas perdre ses premiers bienfaits, elle veut aussi que ceux qu'elle fauorise se fient en elle; Elle veut qu'ils fassent quelques auances, & qu'ils ne luy demandent pas raison de toutes les choses qu'elle fait. Il ne faut pas estre toujours si regulier, & si methodique: Il faut estre hardi, pour estre heureux. Mais ce ne sont pas proprement ceux, dont nous parlons aujourd'huy, qui manquent de courage, & de hardiesse. Nous verrons ces Sages timides, dans nostre premiere Conference, où j'essayeray de faire leur portrait, de memoire. Vostre Altesse me l'a ainsi ordonné: Elle veut absolument que je me souuienne de tout ce que je voulois oublier.



DISCOVRS

CINQVIESME.

LA Cour a esté gouvernée, par vne autre sorte de gens, & il y a encore aujourd'huy de ces gens-là. Le peuple les appelle Sages : Et en effet, ils n'ont pas faute de bon sens, & d'experience : Ils connoissent la nature des Affaires, & la possibilité de chaque chose : Mais d'ordinaire leur connoissance demeure cachée, dans leur esprit ; & n'y produit qu'une vaine & oisive contemplation : Elle n'est fertile qu'en pensées steriles : C'est une vertu qui finit en elle-mesme ; c'est une puissance, qui ne se reduit jamais en acte ; Soit qu'ils ne se sentent pas assez forts, pour entreprendre le bien qu'ils voyent, & qu'ils aient les yeux

meilleurs que le cœur ; Soit que leur avantage estant plus certain , dans le Present , ils le preferent à vn bien, qui n'est pas encore venu.

Quoy qu'il en soit , ils se conseillent eux-mesmes, au lieu de conseiller leur Maistre : Ils respondent à leurs sentimens, & non pas à ses demandes ; Et s'ils craignent la rigueur du temps, & l'incommodité des chemins, ils n'ont garde de luy proposer vn voyage, au mois de Ianvier, ni de luy persuader de passer les Alpes, s'ils ont des affaires à Paris. Leurs auis sortent tous de la partie inferieure ; sont tous terrestres & materiels. L'Interest l'emporte toujours , sur l'Honneur, & sur la Raison. Ne sentant point en leur ame de plus noble tentation que celle du gain , ils opinent avec la mesme bassesse , & les mesmes considerations, que feroit vn Fermier, ou vn Receneur , s'il estoit assis en la mesme place.

Que le Vaisseau, qui les porte, perisse s'il veut, & que le Public y courre fortune , ils se consolent aisément

du naufrage de l'Estat, pourueû qu'il y ait vn Esquif, dans lequel ils puissent gagner le bord, & mettre leur Famille en seureté. Nous nous tromperions bien, si nous les prenions pour ces zelez violens, *qui veulent estre Anathemes, pour leurs Freres, & qui demandent avec instance, qu'on les efface du Livre de Vie, & qu'on pardonne à la Nation.*

Toutesfois il ne se peut pas dire absolument, qu'ils ayent de mauuais desseins, contre l'Estat, & qu'ils en desirer la ruine. Ils se reseruent seulement leurs premieres, & leurs plus tendres affections : Hors de leur interest, je pense que celuy de leur Maistre leur seroit fort cher. Mais le malheur est, qu'ils ne sont jamais absens de leur interest, non plus que d'eux-mesmes. Ils se trouuent, en quelque lieu qu'ils jettent la veuë : Leur vtilité particuliere se presente par tout à eux, comme, à cet ancien Malade, sa propre figure, qu'il voyoit perpetuellement deuant luy. Ils ne se peuent separer des Affaires, pour

les regarder avec quelque liberté de jugement. Ils ne peuvent tirer de leur ame , leur raison toute simple, & toute pure , sans la mesler , dans leurs passions : De sorte qu'encore qu'ils descouurent vne Conjuraton qui se forme, ils ne s'y opposent pas neantmoins , de peur d'offencer les Conjurez , & de laisser de puissans Ennemis à leurs Enfans. Ils n'ont pas le courage de proferer vne verité hardie, si elle est tant soit peu dangereuse, à l'establissement de leur fortune , quoy qu'elle soit tres-importante, au service de leur Maistre.

Infirmes & miserable Prudence ! Ils ne considerent pas qu'un Espion, qui donne des auis , ne nuit pas davantage qu'une Sentinelle qui ne dit mot ; & qu'ils sont aussi bien cause de la perte du Prince , par leur silence, que les autres , par leur trahison : Ils ne considerent pas que le laissant dans le peril , d'où ils le pourroient tirer, ils ne contribuent pas moins à sa ruine , que ceux qui le poussent, & le precipitent : Ils ne voyent pas

que l'infidelité ne fait point de mal,
que la Foiblesse ne soit capable de
faire.

Cela estant, Monseigneur, ne
seroit-ce point d'eux, que l'Esprit
de Dieu voudroit parler, au vingt-
deuxième Chapitre de l'Apocalipse,
quand il met les *Timides* au nombre
des Empoisonneurs, des Assassins, &
des autres hommes execrables ?
quand il les condamne tous à la se-
conde Mort, à cette Mort si terri-
ble, & si estrange, à ce *Lac ardent de
feu, & de souffre*.

Je ne sçay point la vraye inten-
tion du Saint Esprit, & ne veux pas
asseurer qu'ils soient compris, dans
vne si rigoureuse Sentence. Mais je
voy bien pourtant que ce sont les
derniers, & les pires de tous les las-
ches, & qu'il n'est point si honteux
de fuir dans le combat, que de don-
ner vn conseil timide. Car pour le
moins, si on tombe, dans ce mal-
heur, à la guerre, on peut s'excuser,
ou sur le désauantage du lieu, ou sur
le nombre des Ennemis, ou sur la

faute des Siens. Et comme le plus souvent la poussière, le vent, & le Soleil méritent la gloire du Victorieux, aussi sont-ils coupables de la perte du Vaincu. Au pis aller, on se justifie, en accusant la Fortune, qui de tout temps a esté estimée Maîtresse des Evénemens, & Arbitre souveraine des Batailles.

Il n'en est pas ainsi des Assemblées Politiques, où cette Puissance aveugle n'a point d'entrée ; où l'Esprit agit librement, & sans contrainte ; où la Prudence exerce ses opérations en repos, & ne trouve aucun de ces obstacles, & de ces empêchemens, qui s'opposent aux effets de la Valeur. C'est pourquoy toutes les excuses des Soldats, & des Capitaines, n'ont point de lieu, pour les Conseillers, & pour les Ministres : Un homme sage ne peut pas garantir les Succès ; mais il doit répondre de ses Intentions, & de ses Avis.

Il n'est donc point de pareille lâcheté à celle qui commence dès le Logis, & qui ne s'ameut pas, simple-

O V D E L A C O V R. 111

ment, par les approches, & par la
 presence du Peril, mais qui n'en
 peut souffrir la seule imagination;
 mais qui fremit au moindre recit,
 qui luy en est fait. Et sans mentir, il
 faut bien qu'elle procede de l'entier
 aneantissement de la liberté, qui naist
 avec l'homme, & d'une derniere
 corruption de ce Principe de gene-
 rosité, & de ce sentiment d'honneur,
 que nous auons tous, puis qu'elle
 est cause qu'on refuse mesme son ad-
 ueu, & son consentement à la Veri-
 té, puis qu'en cet estat là on n'est pas
 seulement capable de la proposition
 du Bien difficile. Il n'y a pas seule-
 ment moyen d'obtenir d'eux, qu'ils
 fassent bonne mine, en vn lieu de
 seureté, qu'ils se declarent, sans dan-
 ger, pour la Patrie; qu'ils disputent
 ses droits, dans vne chaire, & la ser-
 uent de la langue. Chose estrange!
 Ils aiment mieux accepter la Serui-
 tude, sous le tiltre de la Paix, que de
 conclure à vne defense, qui se doit
 faire avec les bras, & le sang d'au-
 ruy.

Encore voyons-nous des Gens, qui attendent pour s'estonner, que la mauuaife fortune soit venuë : Ils ont l'esprit hardi, quoy qu'ils ayent l'ame timide. Ces gens-là parlent hautement, quand il y a du temps, & de la Terre, entre le Danger & eux. Ciceron estoit courageux de cette sorte de courage : Il ne luy échappa jamais vn mot, qui ne fust digne de la grandeur de la Republique ; Il estoit vaillant pour le moins dans le Senat ; & il proteste, ce me semble, en quelqu'une de ses Lettres, *que si on l'eust conuie au Festin des Ides de Mars, il n'y fut rien demeuré de reste.*

Vn semblable Citoyen n'est pas propre à se battre en düel : Il n'iront pas volontiers en pourpoint aux harquebusades. Il a plus de soin que les autres, de la conseruation de sa Vie, parce qu'il croit qu'elle vaut plus que la leur, & qu'il n'est pas mesfisant, de craindre la perte d'une chose precieuse. Il redoute la Mort ; Ou pour mieux parler, la Nature la redoute en luy : Mais il ne redoute

point l'Enuie , ni la Haine ; mais il
 meſpriſe également les menaces des
 Grands , & le murmure du Peuple.
 Si ſes forces ne ſont pas ſuffiſantes,
 pour abbatre la Tyrannie, il employe
 ſa voix, & ſon haleine, pour exciter
 les autres au recouurement de la li-
 berté. Il crie pour le moins *aux ar-*
mes, le plus fort qu'il peut , & con-
 tredit au Mal, s'il ne peut y reſiſter.
 Toutes ſes opinions vont à la gran-
 deur , & à la gloire de ſon Maïſtre.
 Il fait profeſſion d'inimitié , avec
 tous les Ennemis de l'Eſtat. La dé-
 faueur , & la Pauvreté ne luy ſont
 point facheuſes, quand il les ſouffre,
 pour la bonne Cauſe : Et la Mort
 meſmes ne le ſurprenant pas , & luy
 donnant loisir de la bien conſiderer,
 il ſe reſout enfin à la recevoir en
 homme de bien , & fait vaillance de
 neceſſité. Par vne longue & ſerieu-
 ſe meditation, il ſe forme vn coura-
 ge acquis, qui n'eſt pas moins ferme
 que le naturel.

Nos Prudens ne viennent point
 juſques là. Outre la Mort , ils ad-

mettent tant d'autres sortes d'extrémités, qu'il s'en rencontre toujours quelqu'une, qui les atteste, dès le premier pas qu'ils font, vers le Bien. Ils désespèrent, avant qu'il faille seulement craindre. Ils ont toujours de très-grands motifs, de très-fortes considérations, de très-importantes causes (ce sont les termes dont ils se servent) pour ne se pas acquiter de leur deuoir. Et parce qu'il n'y a point de Maxime, dans la Politique, qui ne soit combattuë par vne autre Maxime, aussi certaine, & aussi probable qu'elle; & que l'auenir a autant de formes, & de vilages, que nostre imagination luy en veut donner, ils ne le tournent, pour le regarder, que du costé qui peut faire peur, & se déffendent, pour la Raison, contre la Raison.

Ils considerent toujours que les actions des hommes sont exposées à beaucoup d'inconueniens, & ne considerent jamais, que tout le mal qui peut arriver n'arrive pas. Soit que Dieu le destourne, par sa grace; soit

que nous l'esquiuions par nostre adresse ; soit que l'imprudence du Parti contraire en rompe le coup ; estant tres-vray que nos fautes nous jettent souuent, en des perils, d'où celles de nos Ennemis nous tirent. Mais eux prenant les choses au pis, & presupposant, pour certains, tous les accidens qui sont douteux , ils reglent leurs deliberations, comme s'ils deuoient tous auenir, & d'ordinaire n'agissent point, pour vouloir agir trop seurement.

Au moins n'enfoncent-ils gueres les affaires, & ne les conduisent que rarement à leur dernier point. Ils se contentent d'une legere mediocrité de succez, & du commencement de leur bonheur : Ils n'osent s'en promettre la continuation, jusqu'à la fin de la moindre chose. Tellement qu'avec leur froide, & leur pesante sagesse, ils peuvent differer la cheute, mais ils ne l'eurent pas : Ils appuyent les ruïnes, qu'ils ne sont pas capables de releuer : Ils gagnent pour le plus quelques jours, ou quelques semai-

nes, & tiennent les Affaires en estat, en attendât que de plus hardis qu'eux y viennent trauailler efficacement.

C'est vne remarque d'Aristote, que comme la viuacité de l'esprit d'Alcibiade deuint extrauagance, en la personne de ses Enfans, la solidité de l'esprit de Phocion, se changea en pesanteur, quand elle descendit de luy à sa Race. Mais disons plus qu'Aristote : Disons que la sagesse de ces Ministres n'attend pas si long-temps à degenerer, en foiblesse, en langueur, en lascheté : Avant que de passer ainsi corrompuë à leurs Enfans, & à leur posterité, elle se gaste dès la sortie de leur ame, & sans en venir à l'action ; Elle paroist foible en leurs propositions, & en leurs conseils, qu'on ne peut appeller, ni prudens, ni sages, sans parler improprement, sans faire tort à de si beaux noms, sans offenser la veritable Sagesse.

Quelle erreur ! de s'imaginer que la Sagesse ne puisse jamais estre courageuse ; qu'elle doieue toujours

craindre, & toujourns trembler. Ces nouveaux Sages connoissent les Sages de l'Antiquité: Ils ont leû Aristote aussi bien que nous, & n'ont pas fait neantmoins leur profit de ce vieux Oracle, rapporté par Aristote, QV'IL FAVT APPELLER LE PERIL AV SECOVRS DV PERIL, ET SORTIR D'VN MAL, PAR VN AVTRE MAL.

Quelque deplorable que soit la condition presente des choses, ils ne peuvent se resoudre à la nouveauté, & au changement; ils aiment mieux souffrir le changement, que le faire, & l'attendre, què le preuenir. Au lieu d'obeir à l'Oracle, & de tenter le second peril, ils s'accoustument, & se familiarisent avec le premier. Au lieu de faire vn effort, pour se tirer du mauuais pas, où ils sont tombez, ils y cherchent vne posture supportable, pour y sejourner. Ils se trouuent bien dans le Mal, pouruë que le Mal ne les presse pas, & qu'ils en reculent la derniere extremite. Ce leur est assez que la Mort soit remise

à vne autre fois, & que cependant, on les laisse jouir de quelque intervalle de mauuaise Vie. Sans doute ils seroient de l'opinion du Poëte Espagnol, qui disoit, *que la Fieure quartee estoit vne bonne chose ; parce qu'avec elle on estoit assuré de vivre un an ; pour le moins de vivre six mois ; pour le moins de ne mourir pas de mort subite.*

Ce n'est donc pas regner, ce n'est pas vaincre ; ce n'est pas triompher de ce qu'ils font : C'est seulement vivre, & encore vivre d'une estrange sorte. C'est passer du matin à l'aprèsdînée ; c'est se trainer jusqu'au lendemain. Leur gouvernement n'est ni paix, ni guerre, ni trefve : C'est vn repos de paresse : c'est vn somme d'assoupissement, qu'ils procurent au Peuple par artifice, & qui n'est, ni bon, ni naturel.

Ils ne sçauent point guerir ; ils sçauent seulement farder les Malades, & leur faire le visage bon. Ils veulent apprivoiser la Rebellion, en la caressant : Ils la faoultent de bienfaits, & de gratifications ; Mais par là ils

la rendent plus puissante, & non pas meilleure; Ils augmentent sa force, & ne diminuent point sa malice. Quelques fois ils luy ostent quelques hommes; qui sont à vendre, & des avantages qui ne luy seruent de rien; & ne voyent pas que c'est cultiver le desordre, que de toucher ainsi légèrement à ses branches, & à ses rejettons; & ne mettre point le fer à son tronc, & à sa racine.

Toute leur experience n'est qu'une Histoire de malheurs, arrivez à ceux qui osent, & qui entreprennent. Tout ce qui n'est pas aisé, ils le nomment impossible; Et la Peur leur grossissant les objets, & leur multipliant, presque à l'infini, chaque individu; quand trois Malcontens se retirent de la Cour, auctque leur train, ils se figurent une armée d'Ennemis, à la Campagne, qui entraîne les Villes, & les Communautéz après elle, sans trouver de résistance. Après quoy, ils ne se mettent point en devoir de les chastier, mais ils taschent de les adoucir; & au lieu de les aller

visiter avec des canons , & des soldats , ils leur enuoyent des gens de robe longue , chargés d'offres , & de conditions , & leur promettent beaucoup plus , qu'ils ne pourroient esperer de la Victoire.

Ainsi ils obligent le Prince à descendre de son Throsne, pour traiter avecque ses Sujets. D'un Souuerain, ils font vne Personne priuée, & d'un Legislatteur, vn Aduocat. Par cette breche, ils rompent l'Entre-deux qui le separe du Peuple, & changent la Puissance en Egalité. Les Coupables montent sur le Tribunal , & deliberent de leur propre fait , avecque leur Iuge. Ils nomment le lieu de la Conference , & on l'accepte : Ils choisissent pour conferer, les Personnes en qui ils ont plus de confiance, & on les leur donne. Et là il ne se parle, ni de pardon , ni de Grace : Ce seroient des termes trop rudes, & qui leur feroient mal aux oreilles ; Mais le Maistre offensé declare solennellement , que tout a esté fait , pour le bien de son seruice , & sçait

bon gré, à ses Seruiteurs infideles, des injures qu'il a receuës d'eux.

Enfin le dessein de nos Gens n'estant que de congedier la Compagnie, & de separer les Alliez ; ils leurs accordent plus qu'ils ne demandent. Ils sont prodigues de la Foy publique : Ils ne menagent point le nom du Roy ; Et de cette sorte, ils le mettent sur le bord de deux extremitez également dangereuses : Car soit qu'ils veüille tenir sa parole, en ruinant ses Affaires, soit qu'il restablisse ses affaires en violent sa parole, il est toujours reduit à vne deplorable election ; ou de hazarder son Estat, pour estre fidele ; ou de manquer à son honneur, pour demeurer Roy.

Mais si, auant tout cela, & les choses estant encore entieres, il desire prendre vne resolution genereuse, & digne de luy : s'il ne veut plus, que sa bonté soit vne rente, & vn reuenu certain aux Rebelles ; s'il se lasse d'espuiser ses coffres, pour souldoyer les Armées de ses Ennemis, & de payer tous les jours vne chose qu'il n'acquiert jamais : Alors ces habiles

Conseillers luy viennent représenter, avec beaucoup de mines & de grimaces, qu'il ne faut pas aigrir les Affaires; que les Sages cedent à la violence du Temps, comme les Dieux à la nécessité du Destin; que les Princes, qui ont regné deuant luy, n'ont osé remüer cette pierre; qu'il y auroit de la presumption, à vouloir mieux faire que ses Peres; que la Guerre est vn mauuais moyen, de reformer les Estats; que de mettre vn Corps en pieces, pour le rajeunir, c'est vn remede de Magicien; que de brusler sa Maison pour la netoyer, c'est vn conseil d'Ennemi, c'est vne resolution de Furieux.

Ce n'est pas tout que cela. Ils estalent en suite de grands Lieux communs, sur les louanges de la Paix & du Repos. Ils employent tout l'art des Reticriens, à luy exagerer les miseres de la Guerre. Ils n'oublient pas la profanation des Temples; les Loix diuines & humaines violées; afin de faire couler leur propre lascheté, dans son esprit, sous ces termes

termes specieux, & de luy persuader qu'ils ont raison, ne voulant pas luy auoïer qu'ils ont peur. Ils vivent ainsi aupres du Prince, & se maintiennent, entre Luy, & les Rebelles, par le commun besoin qu'on a de leur entremise, à conduire ce sale trafic, & à conseruer deux Partis en vn Estat, sans que l'un puisse destruire tout à fait l'autre.

Ils sont aussi le plus souuent bons Amis des Estrangers. Que sert-il de le dissimuler? Ils apprehendent beaucoup plus de desplaire au Roy leur Voisin, que de deffeuir le Roy leur Maistre. De sorte qu'il ne faut point parler sous leur Ministere, de proteger les Foibles, contre l'oppression des plus Forts, de resveiller les Pretensions qui dorment; d'entreprendre rien hors du Royaume; quelque Justice, quelque Bien-seance, quelque Facilité, qui semble persuader telles Entreprises. Ils condamnent la memoire de Charles VIII. & maudissent les voyages d'Italie: Ils se moquent mesmes de ceux de la

Terre Sainte, jusqu'à offencer la piété des Siecles passez; Ne craignant point de redire apres vn Impie de celuy-cy, *que c'estoient des fieures du Temps, & des maladies Populaires; que c'estoient des jeunesses de nos Princes, & des chaleurs de foye de leurs Conseillers.* Vn de ces gens-là m'a soustenu qu'Alexandre n'auoit jamais esté; que son Histoire estoit vn Roman; que celuy d'Amadis n'estoit pas plus fabuleux, ni plus éloigné de la Vray-semblance.

Que si la mollesse de leurs Conseils ne preuaut pas roûjours à la vigueur & aux bonnes inclinations de leur Maistre: Si quelque injure sensible, & qui ne se peut dissimuler, oblige l'Estat à vn ressentiment public; Alors ne pouuant pas blasmer la chose, dans son principe, ils la descrient tant qu'ils peuuent, dans les suites, & par les effets. Et comme si la Victoire ne valoit pas les fraits de la Guerre, quand vne Ville a esté prise sur l'Ennemy, *C'est perdre,* disent-ils, *que de gagner de la force.*

*Tant de gens de bien sacrifiez à la vanité d'un seul (ce seul sera peut-estre un Prince du Sang, ou un Fils de France;)
Tant de Millions sortis du Royaume, pour l'acquisition d'une Bicoque ! La seule despenſe de l'Artilerie acheueroit de nous ruiner, ſi nous faiſions une ſeconde Conqueſte.*

Pareils Miniſtres ne pouuoient ſe conſoler à Cartage des Victoires d'Annibal en Italie : Ils crioient dans le Conſeil, quand on apportoit de bonnes nouuelles, & qu'on verſoit à pleins boiſſeaux les bagues des Cheualiers Romains, qui auoient eſté tuez à la Guerre; *Qu'il garde ſes Anneaux de fer, & ſes Trophées de papier, & qu'il nous rende nos Hommes, & noſtre Argent. Iamais les affaires de la Republique ne furent ni plus fleurifſantes, ni plus ruinées : Elle n'eut iamais, ni plus de reputation au dehors, ni plus de miſere dans ſes entrailles.*

Pareils Miniſtres ont eſté cauſe de la fin des deux Empires, & ont perdu Rome & Conſtantinople, par la fatale molleſſe de leurs conſeils. Ils

ont ouuert la porte à tous les Barbares: Ils ont honteusement acheté la Paix soit des Goths, soit des Vandales, soit des autres Peuples de l'Aquilon, d'où tout le Mal deuoit venir, dans le Monde. Ils ont conté pour rien ce des-honneur de l'Empire, & cette infamie du Nom Romain, pourueu que par la douceur du Mot, ils pussent corriger l'amertume de la Chose, & que quand ils payoient Tribut à leurs Ennemis, il leur fust permis de dire qu'ils donnoient Pension à leurs Alliez. Ils ne se sont point souciez de la fortune de l'Auenir, & de ce que deviendroit la Posterité, pourueu qu'ils pussent autant viure, que l'Estat qu'ils gouvernoient pourroit durer.

Faisons-leur grace neantmoins encore vne fois, & ne les accusons point de trahison. Je croy qu'ils ne voudroient pas vendre, & liurer leur Maistre; Mais ils ne sont pas fachez que le Monde sçache qu'ils le peuuent faire: Ils ne font point de difficulté de le mettre à prix, en cer-

taines occasions : Ils souffrent qu'on le marchande ; Ils baillent mesmes des eschantillons aux Marchands , quoy qu'ils ne se veüillent pas dessaisir de la piece entiere. C'est vne de leurs maximes **QV'ON PEVT TROMPER QVELQVEFOIS LE PRINCE, POVR SON PROPRE BIEN :** Et quand ils s'entendent avec les Ministres des autres Princes , ils appellent cela, *travailler au bien general de la Chrestienté, & maintenir la paix entre les Couronnes.*

N'a-t'on pas bien crû du temps de nos Peres , que Barberouffe , & André Dorie, n'estoient pas en mauuaise intelligence ? On ne pouuoit pas dire pourtant , que l'un ne fust bon Seruiteur de Soliman , & l'autre de Charles : Mais ils auoient besoin l'un d'un de l'autre , pour faire valoir leurs seruices, aupres de leurs Maistres , & pour bien garder la place qu'ils y tenoient. Le Turc loüoit le Chrestien , & en parloit comme du seul homme , qui luy donnoit de la peine : Le Chrestien rendoit la pa-

reille au Turc, par des paroles aussi obligantes, & aussi avantageuses. Et vn Esclaue d'Alger dit, sur ce sujet, assez plaisamment au Vice-Roy de Sicile, *que iamais vn Corbeau ne creue les yeux à vn autre Oyseau de son espece; & que si Dorie estoit ruiné, Barberouffe auroit peu de credit à la Porte du Grand Seigneur, comme aussi Dorie descendroit de plus d'un degré, à la Cour de l'Empereur, par la ruine de Barberouffe.*

Ils s'aidoient donc, & se fauorisoient reciproquement, dans la continuation de la Guerre, qui estoit leur Mestier, & leur Affaire. Et puis que des Hommes ambitieux, par consequent qui aimoient l'honneur, ont esté capables d'un pareil trafic, je vous laisse à penser, si des Hommes qui n'aiment que leur interest, & qui ne connoissent point d'autre Honneste que l'Vtile, ne seront pas bien aises de conseruer leur authorité, par vn semblable commerce. Ne voudront-ils pas, à vostre auis, se rendre necessaires pour

durer ? Ne feront-ils pas pour la Paix, qui leur doit estre vne moisson d'or, & vne moisson qui ne manque point, ce que les autres faisoient pour la Guerre, dont la recolte est si incertaine, & les fruits sont si aigres & si amers ?

TEl est le procedé de nos Sages dans l'administration de l'Estat, & dans la haute Region du Ministere. Mais quand ils descendent plus bas, & que leurs devoirs sont plus aisez ; pour cela ils ne s'acquittent pas mieux de ce qu'ils doiuent. Les affaires des particuliers, qui dependent d'eux, prennent mesme train que les publiques. En des occasions seures & faciles, où ils pourroient monstrier de la force à bon marché, ils ne peuuent s'empêcher de faire voir leur naturelle foiblesse. Ils ne voudroient pas perdre l'amitié de ceux, dont ils rauissent le bien ; & en mesme temps, ils craignent & offensent les mesmes personnes. Ils s'entretiennent avec tout le monde,

par des reponses generales, & qui n'obligent point precisement. On ne part jamais mal satisfait d'aupres d'eux. Ils ne brauent, ni ne rebutent jamais personne. Ils ne donnent que de belles paroles, & de bonnes esperances.

A celuy qui leur demande iustice, ils font des ciuilitez, & des complimens: Ils presentent des roses & des violettes à qui a besoin de pain. Apres vous auoir tenu vn an en longueur, vous promettant de jour à autre, de vous donner contentement; à la fin quand vous les pressez de la conciasion, ils vous prient de leur dire ce que c'est, & vous font voir que toutes les fois que vous auez parlé a eux, ils n'ont jamais eu dessein de vous escouter.

Vn Pretendant en Cour de Rome, y ayant esté traité de cette sorte, & s'en retournant chez soy, comme il en estoit venu, trouua vn gibet à la sortie de Bologne (la Cour de Rome y estoit alors) & s'estant arresté quelque temps deuant ce gibet, à regar-

OV DE LA COVR. 131

der vn Pendu qu'on venoit d'y mettre, on dit. qu'il s'escria, tout d'un coup, à haute voix, QUE IE T'ESTIME HEUREUX, MON AMI, DE N'AVOIR POINT AFFAIRE AV LIEV D'OV IE VIENS? Vous voyez à qui ils sont cause que les gens d'affaires portent enuie, & en quel lieu ils obligent d'aller chercher la felicité. Et en effet, Mort pour mort, & Bourreau pour Bourreau, il vaudroit encore mieux vne prompte Mort, & vn Bourreau diligent.

Ils sçauent ainsi lasser la patience des Solliciteurs; Ainsi ils se vengent de l'importunité des Supplians, & ne se mettent point en colere, pour les mettre au desespoir. En quoy, à dire le vray, leur procedé est ie ne sçay quoy de bien rare, & bien digne de nostre consideration. Rien ne se peut imaginer de plus doux, ni de plus tranquille que leur malice. Il entre dans leur poison, autant de sucre que d'arsenic; & l'egalité de leur humeur est semblable au calme

de cette Riuere, où les corps les plus legers vont à fonds, sans qu'il paroisse vne nuée, en l'air, ni qu'il y ait vne haleine de vent, qui la pousse.

Vn homme de cette sorte, est vn sçauant Artisan de Calomnies: Il ne manque jamais de plastre, ni de couleurs: Il sçait preparer & polir admirablement les mauuais offices. Il blasme avec des Eloges, & non pas avec des Inuectiues. En apparence, il rend tesmoignage au grand Merite, & en effet, il donne des soupçons de la grande Reputacion. Vous diriez qu'il plaint ceux qu'il accuse, & qu'il a pitié de ceux qu'il veut ruiner. La Rhetorique apprend à mesdire grossierement; Il a trouué vne façon bien plus delicate de faire la mesme chose. Cela s'appelle frapper sans leuer le bras: C'est blesser, sans qu'il coule de sang de la playe, ni qu'il paroisse de coup. Il se disguise en Ami, pour haïr, avec plus de seureté. Et afin qu'il soit crû charitable, dans le moment mesme qu'il assassine, il ne tue personne, dont

premierement il ne fasse l'Oraison funebre.

„ Tous les yeux , dit-il, au Prince,
 „ font tournez sur luy. Les Soldats
 „ l'appellent leur Pere , & le Peuple
 „ pense que c'est son Intercesseur,
 „ enuers vostre Majesté. Il ne tient
 „ qu'à luy, qu'il ne se preuale de
 „ cette faueur vniuerselle , & que de
 „ la possession de tant de Cœurs, il
 „ ne forme vn Parti qui porte son
 „ nom. Je croy neantmoins qu'il ne
 „ voudroit pas manquer à son de-
 „ uoir, & qu'il n'a que de bonnes in-
 „ tentions. Les Astrologues & les
 „ Poëtes luy promettent bien vn
 „ Royaume : Mais outre que ce sont
 „ gens, qui ne tiennent pas ce qu'ils
 „ promettent, c'est peut-estre vn
 „ Royaume d'outre-mer; Il doit peut-
 „ estre l'aller conquerir aux dernie-
 „ res extremitez de la Terre. Cepen-
 „ dant il y a de l'apparence qu'il se
 „ contentera de la place , que vostre
 „ Majesté luy donne, apres elle. Son
 „ ambition sera plus sage & plus mo-
 „ deste, que celle des autres Ambi-

», tieux. Il se peut, Sire, que ses des-
 », seins respecteront la Couronne de
 », son Maistre, & les Loix de sa Pa-
 », trie.

La jalousie du Prince s'allumant,
 par ces excuses magnifiques, & par
 cette douceur apparente, meslée de
 cette raillerie amere; la desfiance
 entre en son ame, avecque l'estime.
 Mais il reste encore quelque chose à
 faire. Le travail est heureusement
 commencé; mais il n'en doit pas de-
 meurer là; & le Courtisan dissimulé
 », passe plus avant. Il adjoute, que
 », quoy qu'on puisse dire, & quel-
 », que crime qu'on allegue, il ne
 », sçauroit conclurre à la condamna-
 », tion d'un Homme, qui autresfois
 », a si bien feruy; Qu'il faut que
 », Philippe ou Alexandre se conseil-
 », le, en cecy, avec soy mesme, &
 », avec les Dieux Immortels; qu'il
 », considere s'il y a plus de dommage,
 », à se desfaire d'un Seruiteur de ce
 », merite, qu'il n'y a de peril, à ne
 », s'en desfaire pas. Vous ne pouuez
 », le perdre, sans un notable interest

de vostre Estat; Vous ne le pou-
 uez conseruer, sans vn danger cui-
 dent de vostre Personne: Regar-
 dez, Sire, lequel des deux vous
 est le plus proche, ou vostre Estat,
 ou vostre Personne. Voyez s'il
 vaut mieux vous desfier touiours
 de cét Homme là, ou vous en as-
 surer par le seul moyen que vous
 en auez. Vn Souuerain peut-il
 estre en seureté, tant qu'il y aura
 vn particulier qui peut corrom-
 pre le Senat, desbaucher des Le-
 gions, & faire reuolter les Peu-
 ples?

De cette sorte, sans faire de hau-
 tes exclamations, ni employer les
 figures violentes, il persuade vne
 Ametimide, & pousse la Crainte,
 dans la cruauté. Ainsi la Cruauté fait
 la douce, & paroist officieuse, &
 bien-faisante. Par des louanges em-
 poisonnées, & pires mille fois que
 la maldifance toute sèche, il opine à
 la mort, en disant qu'il ne veut pas
 opiner. Il se descharge de l'envie du
 meurtre, par le biais dont il se sert,

pour en faire la proposition. Il defere son Ennemy, en euitant le nom odieux d'Accusateur. Acheuant de le destruire, luy donnant le dernier coup, il dissimule encore sa haine; il fait encore le bon, & le pitoyable.

Mais avec tout cela, il a si grand' peur qu'il ne meure pas, & que la Ligue soit la plus forte, qu'apres auoir jetté, ou Philippe, ou Alexandre, dans des resolutions extremes, il fait joüer vn autre jeu de l'autre costé. Il auertit celuy qu'il a entrepris de ruiner, qu'il n'y a plus de moyen de le seruir au Palais, contre vne infinité d'Ennemis secrets, qui luy rendent de mauuais offices: Que pour luy il ne connoist plus le Present, & ne sçait que penser de l'Auenir, voyant le Prince dans des humeurs si estranges, & si éloignées de la premiere douceur de son Naturel; Qu'il estime heureux ceux qui sont retirez en leur Maison, & qui ont quitté vne Cour, où les Gens de bien ont perdu leur place, n'y pouuant plus

estre que tesmoins de la violence
des Mefchans. Qu'il est sur le
point de demander son congé, afin
qu'il ne semble pas approuuer, par
sa presence, le Mal qu'il ne sçau-
roit empescher, par ses conseils; &
que, ni ses yeux mesmes, ni ses
oreilles, n'ayent aucune part aux
choses qui se preparent.

VOilà vne petite Monstre de ce
grand Commerce de Piperie,
que l'on exerce à la Cour. Et c'est à
peu pres ce que vouloit dire, apres
nostre Tacite, l'Histoire manuscrite
que nous auons veüe, par son, *PES-*
SIMVM INIMICORVM GENVS
LAVDANTES. C'est l'explication,
ou la paraphrase du passage d'Am-
mian Marcellin, quand il parle de la
Cour de l'Empereur Constance; Et
ce sera encore, si vous le voulez, le
commentaire de ces deux Vers de la
diuine Ierusalem, que le feu Roy
Henri le Grand trouuoit si beaux, &
si dignes de Monsieur le ****.
Gran Fabbro di calunnie, adorne in modi,

Noniche sont accusez, & paion lodi.

C'est particulièrement au País de ces deux Vers, où il se trouue de ces excellens Trompeurs; & il me souuient d'un des principaux Ministres de la premiere Cour de la Chrestienté, qui estoit passé Maistre en cette belle science. De si loin qu'il voyoit vn homme, à qui il venoit de rendre vn mauvais office, il luy crioit à haute voix, L'HOMME SERVIRA SINGNON. Et avec ces maximes de Pimperie, il a gouverné fort long-temps le Monde: Il est paruenü à vne extreme vieillesse, en ne refusant, ni n'accordant rien; en ne disant; ni ouy, ni non; en receuant les deux Parties, avec la mesme serenité de visage. Qu'il meure donc, quand il luy plaira, ce Romain si peu digne de la vieille Rome; si éloigné de la candeur, & de la sincerité de l'ancien Fabrice, on pourra mettre, sur son Tombeau, avec verité, QU'IL A MENTI SOIXANTE ET DIX ANS, & que la Comedie, qu'il a jouée, a duré toute sa vie.

Il en vray que nous apprenons de quelques exemples, qu'on a vescu autrésfois assez heureusement, sous ces molles & languissantes Dominations, & qu'elles n'ont pas toujourns esté funestes à la Patrie. Mais il faut prendre garde dans l'Histoire, si l'Administration que nous louons, n'est point la suite d'un meilleur Regne, si ce n'est point la chaleur qui reste d'un feu qui n'est plus, & le mouvement du branle qui a cessé. Il faut remarquer si ce ne sont point les vertus des Peres, qui soustiennent l'infirmité des Enfans, & leur espargne qui fournit à leurs desbauches. Car en effet, apres un long ordre, les Affaires vont presque d'elles-mesmes, & la Police ne peut pas si tost recevoir d'alteration, se ressentant encore de la bonne impression que quelque grand Prince y aura laissée. D'ailleurs, c'est le naturel des choses du Monde, de demander du temps, & d'auoir de la peine à passer d'un estat à l'autre. De sorte que s'il est arriué, que la Republique soit demeurée

ferme, sous telles puissances, foibles, debiles, mal asseurées, elle estoit peut-estre obligée de son repos, aux bons & folides fondemens, qui auoient esté poséz de longue-main, quoy qu'on ne mist au dessus, que du chaume, ou de la terre. Ce n'estoit pas tant vn fruit du Gouuernement present, que les restes de l'heureuse Conduite du passé.





DISCOVRS

SIXIESME.

A CETTE scrupuleuse & défiant Sageſſe, il ſe peut oppoſer vne certaine Vertu brutale, ſ'il m'eſt permis de la nommer de la ſorte. Mais pour la faire mieux reconnoiſtre, & pour la définir en la deſcriuant, ne la nommerions nous point vne Probité paſſionnée, indocile, impetueuſe; qui ſuit plütoſt la fougue de la Nature, que la diſcipline de la Raiſon, quia plus de courage que d'adreſſe.

Au commencement il ſemble que ce ſoit vigueur, & ce n'eſt que dureté; On la prendroit pour force, & ce n'eſt que violence; dans laquelle l'eſprit ſe fixe, penſant ſe roidir, &

deuient immobile, pour vouloir estre trop ferme. Or est-il qu'il importe de sçauoir tourner & plier l'esprit, selon l'exigence des occasions, & la varieté des sujets qui se presentent. Si on ne le rend souple & maniable ; s'il n'est capable de diuerses formes, dans vn Monde si changeant que celuy-cy, son Usage qui doit estre vniuersel, & n'auoir point d'objet defini, trouue des bornes, dès l'entrée de la carrière ; s'arreste à quelques rencontres, qu'il luy faut choisir ; ne s'estend qu'à vn tres-petit nombre de choses. Et ces choses arriuant assez rarement ; les Ministres au contraire deuant agir chaque jour, il ne se peut pas que d'une seule drogue, ils fassent toutes sortes d'operations, & que du mesme feu qu'ils eschauffent, ils puissent encore rafraischir.

• I'auoüe bien qu'ils ont beaucoup de cœur, & que leurs intentions peuvent estre bonnes ; Mais il n'y a point d'art ni de methode, pour conduire ces auantages de la naissance. Ils

sont faits tout d'une piece : Et s'il est
 question de passer par quelque ou-
 uerture difficile ; au lieu qu'ils doi-
 vent baisser la teste , il leur faudroit
 hausser la muraille : Il faudroit con-
 traindre le Temps , les Hommes &
 les Affaires, de leur obeïr , & de les
 suyure. Ainsi ne voulant jamais en-
 trer, dans le sens d'autrui ; ne pou-
 vant jamais changer de place, ne
 connoissant point d'autre Raison
 que la leur, ils ne sont pas fort pro-
 pres à gouverner les Estats , où il est
 besoin de prendre de nouveaux auis,
 sur la nouveauté des accidens qui ar-
 rivent , & où quelquesfois le Pilote
 peut apprendre quelque chose des
 Passagers.

Quelle malheureuse regularité,
 pour vouloir aller tout droit, de ne
 se destourner pas d'un Abyfme , qui
 est au milieu du chemin ; de donner
 à trauers les Escueils, pour auoir
 l'honneur de ne point gauchir ; de
 rejeter la bonne resolution, parce
 qu'un autre l'a proposée : Cepen-
 dant les Genereux imprudens tom-

bent à toute heure dans ces Abyfmes, & heurtent fans cefle contre ces Efcueils : Ne pouuant paruenir à la premiere gloire de la Vettu, qui feroit de ne point faillir ; ils negligent la feconde, qui eft de fçauoir r'habiller fes fautes : Ne pouuant eftre parfaits, ils ne veulent point eftre penitens.

Quelque caufe, bonne ou mauuaife, qu'ils ayent embraffée d'abord, ils apportent vne obftination auetigle à la fouftenir, & difputent auffi violemment pour le moindre de leurs fentimens, que pour la Religion de leurs Peres. Volontiers ils feroient Martyrs de leurs Opinions. Ils continüent touïours le Mal-commencé, pour monftrer qu'ils entreprennent, avec iugement, ce qu'ils font, avec perfeuerance.

Si vne propofition qu'ils ont mife en auant, par maniere de discours, & qu'ils ne croyent point veritable, vient à eftre conteftée, déslà ils s'interreflent à la deffendre : Apres, ils fe la perfuadent à demi : Dans le pro-

grés du raisonnement, ils la tiennent tout à fait assurée; & ne la quittent point, que de Question problematique qu'elle estoit, pour le plus, au commencement de la conference, ils n'en ayent fait vn point de Foy, en la conclusion.

Si on les prie de considerer que les Ennemis sont puissans, & en grand nombre; ils respondent qu'il y a beaucoup de gens, & peu de Soldats, que ce ne sont point de vrais Ennemis, que c'est de la canaille mutinée. Si on leur remonstre que le passage de l'Armée ne se peut faire, par l'endroit qu'ils se sont imaginez; ils s'agitent, & se trourentent là dessus de telle façon, qu'il semble qu'ils pretendent de l'y faire passer, par la seule force de leurs paroles.

Je ne me figure point icy des choses qui ne sont point. Je ne fais point des Hommes artificiels; j'en connois, Monseigneur, & je vous les pourrois nommer, qui agissent de cette sorte, dans les Conseils; qui ne se rendent, ni à la Raison euidente, ni à la Cou-

flume establie, ni à l'Vſage receu. Ils opposent la singularité de leur Opinion au consentement des Peuples, & à la foule des Exemples. Les Brefs, & les Bulles des Papes: les Edits & les Declarations des Roys sont pour les autres, & non pas pour eux. Ils cassent tous les Actes publics, quand ils ne s'accordent pas avec leur sens particulier.

N'auons-nous pas veû en Flandre, premierement, & depuis en Italic, vn Ministre Espagnol, qui estoit de cette humeur? Il ne pût jamais se résoudre à reconnoistre pour Roy de France le feu Roy Henry le Grand: Il ne le pût jamais appeller que *le Bearnois*, ou *le Prince de Bearn*, lors qu'il vouloit luy faire faueur. La Ligue estoit morte, & sans esperance de ressusciter. La Paix de Veruins auoit esté publiée, & tous ses Articles executez. La Reconciliation du Roy s'estoit faite solemnellement avec le Saint Siege. Le Roy d'Espagne luy enuoyoit des Ambassadeurs, & en receuoit de luy. Tout
cela

tela neantmoins ne flechissoit point l'esprit du Ministre. Il vouloit estre plus contraire à la France, que l'Espagne, & plus Catholique, que l'Eglise. Son opiniastrété excommunioit celuy, que le Pape auoit absous. Et il en estoit encore en ces termes, l'année mil six cens dix, à la veille que le Bearnois s'aillot rendre Maistre d'une bonne partie de l'Europe. Et que sçait-on s'il n'eust pas commencé par la Duché de Milan, dont ce Ministre estoit Gouverneur, afin de luy faire changer de stile.

L Es Sages, dont nous fîmes hier l'examen, n'assurent quoy que ce soit ; n'oseroient jurer, qu'il soit jour en plein midy ; ne sont point certains, si les choses qu'ils voyent, sont ou Objets ou Illusions, Quand on leur demande leur sentiment, ils disent toujours, I E P E N S E, & jamais, I E S Ç A Y ; & dans les affaires les plus claires, on ne peut tirer d'eux que, P E U T - E S T R E, I L S E P E U T F A I R E, E T I L F A Y D R A V O I R.

Ce qui procede , selon l'avis d'Aristote , d'une opinion generalement mauuaise , qu'ils ont conceuë du Monde, & des apparences. De sorte qu'ils se peuuent tromper quelquesfois ; mais on ne les trompe que rarement. S'ils perdent , ce n'est que pour vouloir trop bien jouër : C'est d'eux-mesmes , & de leur malheur, qu'ils se doiuent plaindre , & non pas de l'auantage, & de la pipe-rie de leur Ennemy. Aussi cherchent-ils premierement la seureté, & en suite le profit. Ils se gouernent, par le discours de la Raison ; qui conclud à l'Vtile & au Certain , & ne vivent pas, selon l'Institution Morale , qui se propose l'Honneste, & le Hazardeux.

Imaginez vous tout le contraire des autres, dont il s'agit, qui ne s'expriment qu'en termes affirmatifs; qui decident les matieres les plus douteuses, & les plus embrouillées , par vn, CELA EST, IL NE PEVT ESTRE AUTREMENT, IL FAVT DE NECESSITE' ABSOLÛE QV'IL

ARRIVE AINSI. D'ordinaire, ils quittent le plus grand de leurs interets, pour la moindre de leurs passions. Ils preferent les loüanges aux presens, & les remerciemens aux recompenses. Ils se promettent merveilles de l'Auenir, & de la Fortune. Ils font valoir leurs doutes, leurs soupçons, leurs esperances, jusqu'à l'infini.

Auoüons pourtant la verité, à l'auantage des Gens d'aujourd'huy : Ils valent mieux que les Gens d'hier. Au jugement d'Aristote, les Timides sont defectueux, en ce qu'ils n'aspirent pas aux choses, dont est digne le Magnanime, & en ce qu'ils n'aspirent pas mesmes à celles, dont ils sont dignes. Mais les Audacieux ne sont excessifs, qu'en ce qu'ils aspirent aux choses, dont est digne le Magnanime, & non pas eux ; je parle de la Magnanimité, comme vous voyez, dans la rigueur des Philosophes, & non pas dans la licence des Poëtes ; qui appelleroient bien Magnanimes nos Gens d'aujourd'huy, puis qu'ils ap-

pellent ainsi leurs Geans , leur Phaëton, & leur Capanée.

Il est certain que cette Audace & cette Fierté ne desplaisent pas toujours au Monde : En quelques rencontres elles ont eu de l'approbation, & des louanges : Elles ont esté estimées, & ont reüssi en la personne de ce Romain , qui semble si honnestes homme à Monsieur le Duc d'Espernon , & à Monsieur le Marechal Desdiguieres. Vostre Altesse veut bien que je la fasse souuenir du stile, dont il escriuoit à l'Empereur.

La fidelité de ce Romain estoit sans reproche : Et neantmoins il fut accusé, en son absence , & trouua vn Delateur à la Cour. Il commandoit vne Armée en Allemagne , & auoit beaucoup de creance & d'autorité, dans sa Prouince , & parmi les Gens de guerre. Estant auerti de ce qui se passoit à Rome , & des mauuais offices qu'on luy rendoit au Palais, il escriuit à l'Empereur vne Lettre hardie & superbe, dont voicy à peu pres les derniers mots. Ma fidelité

„ a esté pure & entiere, jusques icy,
 „ & je ne changeray point, si on ne
 „ m'y force. Mais quiconque vien-
 „ dra pour succeder à ma Charge, je
 „ suis resolu de le receuoir, comme
 „ ayant entrepris sur ma vie. Ac-
 „ CORDONS NOVS, S'IL VOVS
 „ PLAIST, CESAR. AVOVS TOVT
 „ L'EMPIRE, ET A MOY MON
 „ GOVERNEMENT.

Ces Gens-là difficilement s'en-
 tendent, avec l'Ennemy, mais ils se
 cabrent aisément, contre leur Mai-
 stre. Ils ne sont jamais rebelles, de
 dessein formé, & par inclination au
 mal; mais ils le peuuent estre, par
 despit, & par ressentiment. Ils ne
 manquent point de fidelité, pour-
 ueû qu'on se fie en eux. Ils ne desser-
 uent point, mais ils veulent seruir à
 leur mode. Ils veulent estre Arbitres
 de leur deuoir, & de leur obeïssance.

Vn de ces Gens-là (vous le con-
 noissez, Monseigneur,) me voulut
 prouuer il n'y a pas long-temps, qu'il
 seruoit son Maistre, en luy desobeïf-
 sant. Ce fut dans vn entretien, de

près de quatre heures, que j'eus auec
que luy, lors que je le fus visiter, en
son Gouuernement, de la part de
vostre Altesse. Par vne plaisante di-
stinction qu'il faisoit du Roy, & de
l'Estat, il me dit que de fraische datte,
& dans vne occasion, qui n'estoit
pas encore passée, *il auoit esté tout droit
au bien de l'Estat, sans auoir escoulé
plusieurs différentes voix, qui le vouloient
arrester par les chemins, en luy alleguant
le nom du Roy.* A quoy il ajouste, se
fondant sur vn principe, qu'il pre-
noit vn peu de haut ; *que le Roy son
premier Maistre, Pere du Roy d'à pre-
sent, luy auoit commandé auant sa mort,
que s'il venoit vn tel temps, & qu'il ar-
riuaist vn tel accident, il ne manquast
pas à faire vne telle chose, quelque ordre
contraire qu'on luy apportast de la Cour.
pour l'en empescher. Qu'il auoit crû
estre obligé, en conscience, de suiure les
intentions du plus grand, & du plus sage
Prince du Monde, qu'il n'auoit pas ap-
prehendé de pouuoir faillir, se confor-
mant aux sentimens de Celuy, qui ne
faisoit point de fautes.*

Mais allez, je vous prie, verifiez ce commandement fecret, qui n'est venu à la connoissance de personne ; non pas même de la Reine vefve du feu Roy. Pour ſçauoir au vray ce qui en eſt, il faudroit employer les charmes de la Magie: Il faudroit euoquer l'Âme du plus grand, & du plus ſage Prince du Monde ; de celuy qui ne faiſoit point de fautes, & luy demander, ſi le Miniſtre qui l'allegue, ne l'allegue point à faux. C'eſt vne raillerie, de penſer eſtre encore à Philippe, ſous le Regne d'Alexandre; de vouloir perſuader à ſon Maïſtre, qu'on a raiſon de deſobeïr ; que l'opiniâſtreté a du merite ; qu'il ſuffit de bien ſeruir, quoy que ce ſoit, contre le gré de Celuy qu'on ſert.

Que ces Gens-là, qui ſeruent ainſi à leur mode, ſoient toujourns, ſ'il y a moyen, à deux cent lieuës de la Cour ; Qu'on les employe, ſ'il eſt poſſible, en des lieux obſcurs, où les mauuais exemples, n'eſtant pas ſi regardez, ne ſont pas ſi dangereux. Mais il ſeroit mal de les appeller,

auprès de la personne du Prince , où le respect n'est pas moins nécessaire, que le service, & où ils voudroient estre ses Tuteurs, plutôt que ses Conseillers.

Ce sont d'excellens Hommes , je ne le nie pas ; mais cette excellence n'est pas bien en sa place , sous la puissance d'un autre. Ils aiment l'Estat & la Patrie ; mais ils haïssent la Dependance , & la Sujétion. Leur fin est droite ; mais leurs moyens sont obliques , & semblent contraires à leur fin. Car ayant , pour objet, le bien de la Monarchie, ils usent de toute la licence , qui pourroit auoir lieu, dans le Gouvernement Populaire : Encore plus que cela : Voulant servir, ils veulent servir, en Souverains. Ils m'ont dit eux-mêmes, dans nostre entretien , de près de quatre heures , *qu'ils estoient trop Vieux , pour se remettre aux premiers élémens de leur deuoir ;* Et moy en souffrant, à ce qu'ils disoient, je leur ay dit de plus , *qu'ils estoient trop Grands , pour apprendre cette leçon.*

qu'un Docteur de Cour donne à son Fils,
dans l'Histoire Grecque, MON EN-
 FANT FAIS TOY PETIT. Bons
 Gouverneurs de Prouince, bons
 Gardiens de la Frontiere, bons Por-
 tiers du Royaume, tant qu'il vous
 plaira; Mais bons Ministres d'Estat,
 & bons Courtisans, je ne l'accorde
 pas, de la mesme sorte.

Il y a des Affaires, dans lesquelles
 il se peut prendre diuers Partis: &
 de plusieurs biais qui s'offrent, on
 doit choisir le plus propre, pour les
 bien manier. En telles Affaires, ils
 apportent la mesme passion, & se
 laissent aller aux mesmes emporte-
 mens, que nous auons desja remar-
 qué sur le sujet des Nouuelles. On
 ne sçauroit les voir que dans l'une,
 ou dans l'autre extremité. Ils ai-
 ment mieux tomber, que descendre.
 Ils desirent auoir Tout, ou Rien. Ils
 demandent, ou la Mort, ou la Victoi-
 re; Quoy que neantmoins il me sem-
 ble que ce soit beaucoup d'empor-
 ter les trois quarts, quand on ne peut
 obtenir le Tout; & qu'entre la Mort

& la victoire, il y ait la Paix, qui est vn bien de valeur inestimable, & qui doit estre recherché des Vaincus, & desiré des Victorieux.

Mais ce qui nous semble, ne les persuade pas, & ils n'ont point d'oreilles, pour nos remonstrances. Il n'y a pas moyen de diuertir leur imagination de son objet, & de luy faire changer de visée. Ils sont ennemis de tout accommodement, & si attachez aux regles qu'ils se prescriuent, & à la rigueur de l'exacte Justice, dont ils se picquent, qu'il est impossible de les rendre capables de l'Equité. Il n'est pas possible de leur faire prendre recompense d'une chose, quand elle est perdue: Ils veulent le mesme, & non le semblable: Ils combattent le sens de la Loy, par les termes de la Loy, & se font injurer, en se faisant droit: Ils me font souuenir de ces Freres si Celebres dans l'Histoire, qui ayans à partager également vne succession, casserent vn verre, pour le diuiser, & couperent vn habillement en deux, afin

que chacun en eust la moitié.

Si ceux-cy ne vont pas jusques-là, & si c'est en dire trop ; disons à tout le moins, que dans les Affaires, ils ne connoissent point ces tempéremens de si grand-vfage, & qu'on employe si vrilement, pour la perfection des Affaires, pour joindre les choses esloignées, pour faciliter les difficiles. Ils ne connoissent point ces Relaschemens, ces Ajustemens, comme on parle aujourd huy en Italie ; ce nécessaire Milieu, qui semble souvent venir du Ciel, & dont on a besoin, pour conclurre les marchez, avec les Particuliers ; à plus forte raison les Traitez de Paix, entre les Princes, les Lignes offensives & defensives, les Negociations, où il y va du salut des Peuples, & de la fortune des Royaumes.

Nos Farouches vertueux ne veulent point de ces Temperamens, & de ce Milieu : Dans vn Estat qui meurt de vieillesse, ils voudroient faire la mesme chose, que s'ils gouvernoient, dans vne Republique

nouvellement establie; qui seroit encore, dans la pureté de son institution, & dans la vigueur de ses premiers ordres. Ils ne parlent que du Pouvoir absolu, que de l'Autorité du Senat, que de la Force des Loix; bien que ce soient choses qui vieillissent, comme les autres choses, & qui s'affoiblissent, en vieillissant.

„ Escoutez Caton, qui opine dans
„ la Cause de Cesar. Il faut, dit-il,
„ le charger de chaînes (il ne dit
„ point, il faut s'en saisir première-
„ ment.) Il faut l'enuoyer, en cet
„ estat là, à nos Alliez qu'il a offen-
„ sez; afin qu'ils se fassent raison eux
„ mesmes, & qu'il soit puni de ses
„ Victoires injustes. Ces, IL FAUT
„ sont assez difficiles à executer, si la
„ Faveur l'emporte sur la Raison. Il
„ faut, continue-il, qu'il vienne plai-
„ der sa Cause en personne, & qu'il
„ nous rende conte de ses Neuf an-
„ nées de Commandement. Il faut
„ que tout se passe, selon les Loix;
„ c'est à dire, selon mon interpreta-
„ tion, il faut hazarder toutes les

Loix, pour obseruer les Formalez.

Vostre Altesse blasme, je m'assure, cét austere Republicain, quoy que jamais homme ne fut plus loué que luy. Cicéron n'estoit pas seulement son Amy particulier, il estoit son Admirateur public. Apres sa mort, il fit quelque chose de plus que son Oraison funebre, & ce qu'il fit donna occasion aux deux Anticatons de Cesar. Cicéron neantmoins parlant confidemment à Pomponius Atticus, auoüe que la Vertu de cét homme, qu'il admiroit tant, estoit inutile à la Patrie. Il confesse que cét homme diuin, car ainsi le nommoit-il, estoit hors d'usage, & ne scauoit pas s'accommoder à la portée de son Siecle, que quand il opinoit au Conseil, *il pensoit estre, dans la Republique de Platon, & non pas, dans la lie du Peuple de Romulus.*

Ce mot de Cicéron, explique vn Vers de Virgile, auquel les gens de l'Escole ne prennent pas garde, & qui merite la reflexion des gens de

la Cour. Dans la description du Bouclier de son Heros, où diuerſes figures ſont grâuées, ayant voulu reſenter cette partie des Enfers, qui eſt habitée, par les Ames Saintes, il y fait preſider Caton, avec ſouueraine authorité, & luy donne juridiſtion, ſur ce Peuple de Juſtes, & de Bien-heureux ;

*Secretoſque Pios, hiſ dantem iura
Catonem ;*

Et comme l'a traduit vn Poëte de nos Amis ,

*Aux Juſtes aſſemblez Caton donne
des Loix*

A prendre la choſe à la lettre ; la Maïſon des Ceſars eſtoit offenſée, par ces paroles, & leur Ennemy ne pouuoit eſtre beatifié, que leur Cauſe ne fuſt condamnée. Mais, à mon auis, Virgile ſ'entendoit en cecy avec les Ceſars. Sans doute il auoit decouuert à Auguſte le ſecret de la Fiction, qui loue en apparence, & qui ſe moque en effet, qui fait voir que la Verru de Caton eſtoit de l'autre Monde, & non pas de celui-cy.

Virgile vouloit dire finement, & d'une maniere figurée, qu'il falloit chercher à Caton des Citoyens tous bons, & tous vertueux ; qu'il falloit luy faire vn Peuple tout exprés, pour estre digne de luy ; que Caton ne pouuoit trouuer sa place, que dans vne Societé, qui ne se trouue point, sur la Terre.

Voilà en effet, où il faut que les Catons aillent pratiquer leurs Paradoxes, & debiter leurs Maximes genereuses. Icy nous ne viuons pas en ce Pais-là. Nous ne sommes pas au Pais des Idées, & de la Perfection; où les Ames sont deschargées de leurs Corps, sont gueries des Passions, sont purgées des autres infirmités humaines. Qui vit jamais de Republique composée de Philosophes, beaucoup moins de Philosophes Stoïques ?

Le Monde a perdu son innocence, il y a long-temps. Nous sommes dans la corruption des Siecles, & dans la caducité de la Nature. Tout est foible, tout est malade, dans les Af-

semblées des Hommes. Si vous voulez donc gouverner heureusement ; si vous voulez travailler au bien de l'Estat , avec succez , accommodez-vous au deffaut , & à l'imperfection de vostre matiere. Desfaites-vous de cette vertu incommode, dont vostre Siecle n'est pas capable. Supportez ce que vous ne sçauriez reformer. Dissimulez les fautes qui ne peuvent estre corrigées. Ne touchez point à des Maux qui descouriront l'impuissance des Remedes ; qui descricront la Medecine , qui rendront ridicules les Medecins. Respectez ces fatales Maladies , qui sont enuoyées d'en-haut, & où il se remarque quelque chose d'estranger, & d'inconnu, *Quand le doigt de Dieu paroist , il faut qu'il fasse peur à la main des Hommes.*

A la bonne heure , contentez, s'il se peut , l'honneur & la dignité de la Couronne. Mais ne perdez pas la Couronne, pour en vouloir conserver l'honneur & la dignité. Ne vous attachez pas de telle sorte à cet *Honneur*, sauuage , rigoureux, & philo:

ſophique ; que vous ne le quitiez, & la neceſſité l'exige de vous, pour vn autre *Honneſte*, plus humain, plus doux, & plus populaire. Souuenez-vous que la Raiſon eſt beaucoup moins preſſée, dans la Politique, que dans la Morale ; qu'elle a ſon eſtenduë plus large & plus libre, ſans comparaifon, quand il s'agit de rendre les Peuples heureux, que quand il ne s'agit que de rendre gens de bien les Particuliers. Il y a des Maximes, qui ne ſont pas juſtes de leur nature, mais que leur vſage juſtifie. Il y a des Remedes ſales ; Ce ſont pourtant des remedes : Dans ces ſalutaires compositions, il entre du ſang humain ; il entre de l'ordure, & d'autres vilaines choſes : Mais la Santé eſt encore plus belle, que toutes ces choſes ne ſont vilaines. Le venin guerit en quelque rencontre, & en ce cas là, le venin n'eſt pas mauuais.

Mefſieurs les Catons, ne ſoyez pas trop honneſtes, ni trop juſtes. Ne decernez point de priſe de corps,

contre ce Coupable, qui a vne armée; pour se deffendre de vos Sergens; D'un Mutin, n'en faites point vn desesperé. Au nom de Dieu ne forcez point ce nouveau Cesar, à passer le Rubicon; à se rendre Maistre de sa Patrie, à dire ces paroles remarquables, en regardant les Morts d'une bataille, qu'il aura gagnée, ILS ONT VOULU LEVR PROPRE MALHEUR; Apres auoir fait de si grandes choses, on m'eust donné des Commissaires, si je ne me fusse serui de mes Soldats: L'eusse esté condamné, si mon innocence n'eust esté armée: On me menaçoit de chaines, & de prison. On m'eust liuré aux Barbates, si ma cause n'eust esté aussi forte, qu'elle estoit bonne.

C'est vn Monstre, je vous l'auoüe; c'est vn Prodige moral, que de voir vn Citoyen, qui impose des Loix à sa Ville; que de voir vn Sujet, qui traite aueque son Prince. Mais souvent pareils Prédiges ne peuent estre expiez que par la dissimulation, & par l'indulgence. Quand on ne

peut domter ces sortes de Monstres,
 il faut essayer de les apriuoiser. S'il
 ne tient qu'à donner à vn Victorieux
 qui est armé, vn Aueu des choses
 passées, pour luy faire poser les ar-
 mes; ne vous opiniaستrez point, à
 luy faire prendre vne abolition: Ne
 pointillez point sur les Formes, &
 sur les paroles. Enuoyez luy son
 Aueu, aussi ample, & aussi auanta-
 geux qu'il le pourra desirer; Que ce
 soit luy qui le dicte, & que ce soit
 vous qui l'escriuiez; qu'il soit escrit
 en papier doré; qu'il soit tout peint.
 & tout parfumé de ses loüanges.

J'ay leû autresfois, avec quelque
 sorte d'indignation, vne Lettre de
 Iean Mathieu Giberti, Euesque de
 Veronne, & Dataire du Pape Cle-
 ment septiesme. Elle est adressée au
 Nonce de son Maistre, auprès du
 Roy de Hongrie, & par cette Lettre,
 il luy tesmoigne, que le Pape desire
 extremement la reconciliation du
 Royaume de Bohême, avec le
 Saint Siege; Mais que luy, Datai-
 re, preuoit vn tres-grand empes-

„ chement, qui peut combattre l'ex-
„ treme desir de sa Sainteté ; C'est
„ qu'il n'est pas de la grandeur & de
„ la dignité de l'Eglise, de recher-
„ cher, ni les Roys, ni les Royaumes;
„ & que dans vne Affaire de si gran-
„ de reputation, l'ordre ne doit pas
„ estre renuersé, ni la bien-seance
„ violée ; Que pour cet effet, il seroit
„ à propos de trouuer quelque
„ moyen, qui obligeast les Bohêmes
„ à commencer les premiers cette
„ pratique, & à faire les auances :
„ Que se presentant au Cardial
„ Campege (qui estoit Legat en Al-
„ lemagne) ils seront reccus à bras
„ ouuerts, mais que ne se presentant
„ pas, le Legat ne peut point aller au
„ deuant d'eux, ni le luge solliciter
„ les Parties ; Qu'il faut leur accor-
„ der ce qu'ils demandent, mais qu'il
„ ne faut pas leur offrir ce qu'il ne
„ demandent pas. N'est il pas vray
que voilà vn grand Menager du point
d'honneur ? Cette espargne ridicule
me desplaist, dans le procedé de Iean
Mathieu Giberti, qui estoit d'ailleurs

vn excellent Homme.

Il me fâche encore , & j'ay despit , que nostre Demosthene ait esté de ces gens là. Je voudrois de bon cœur que ce fut vn autre que luy , qui eust dit , dans le Conseil d'Athenes , sur le sujet d'une petite Isle, voisine de Samothrace, qui estoit contestée entre les Atheniens , & le Roy Philippe ; Si le Roy vous veut
 „ rendre l'Isle, & que le mot de *ren-*
 „ *dre* soit porté par le Traité, ie vous
 „ conseille de la recevoir; mais non
 „ pas s'il pretend de la vous donner,
 „ & s'il appelle Bien-fait la restitu-
 „ tion de ce qui a esté vsurpé sur
 „ vous.

Vous voyez, par là, que les grands Personnages se sont amusez à des vetilles , & que celuy-ci faisoit plus de cas de la vanité du Mot, que de la solidité de la Chose. Si l'Empereur Charles eust voulu faire vn present de la Duché de Milan , à nos derniers Rois, & que Demosthene eust esté de leur conseil, il leur eust conseillé de refuser le present, de peur de

faire tort aux Droits, qu'ils auoient sur la Duché. Il eust mieux aimé garder de justes pretensions, & se consoler par l'esperance de l'Auenir, que de jôir de l'auantage des choses presentes, & d'accepter la possession d'une seconde Couronne, avec des termes, qu'il n'eust pas crû estre de la dignité de la premiere.

En ce mauuais Monde, où nous viuons, quand on nous fait justice, imaginons-nous qu'on nous fait grace. Ne soyons point auares des termes, & des apparences, pourueû que l'essentiel nous demeure. Qu'on emporte quelques Tableaux, & quelques Giroüettes, pourueu qu'on nous laisse les Murailles & le Toit. Qu'on dic que c'est Present, que c'est Grace, que c'est Aumosne, si on le veut: Quand la Piece sera nostre, il nous sera aisé de luy donner vn plus beau Nom, & qui nous plaira dauantage. Ayons avec honneur les Isles, qui nous appartiennent; mais ayons-lés, à quelque prix que ce soit. Loüons-nous d'un petit tort qu'on nous fait,

plûtost que de nous plaindre à la posterité, d'une grande injustice qu'on nous a faite.

Il vaut mieux n'avoir pas la veüe si bonne & si penetrante, dans la discussion de ses Droits, de peur d'y descouvrir trop de justice. Il vaut mieux n'estre pas si habile, dans son propre fait, de peur d'en estre trop persuadé. Ce sentiment si subtil, & si delicat, des injures qu'on a reçues, n'est pas vne chose bien commode, quand il s'agit de la reparation, qu'on en veut avoir. Vne si haute opinion du merite de sa Cause, se soumet difficilement au jugement, & à la decision d'autrui. Tout cela ne sert qu'à rendre impossible ce qu'on a dessein de faire, qu'à s'amuser dans des lieux, d'où il faut sortir, le plus promptement qu'il est possible. Ce ne sont pas des moyens d'agir ; ce sont des empeschemens de l'action, ce ne sont pas des outils, pour aplanner les difficultez de la Carriere ; ce sont des pierres au deuant du But. Ce sont en effet des qualitez releuées,

qui accompagnent d'ordinaire la Noblesse de cœur, & la generosité : Mais d'ordinaire elles nuisent plus qu'elles ne profitent, pour le moins on ne les doit pas mettre à tous les jours, & les Foibles ne s'en peuvent pas seruir.vtilement, contre les plus Forts.

Je ne sçay pas comme ils l'entendent. Mais il me semble qu'un Traité ne sçauroit se conclurre plus malheureusement, & auoir vn plus triste succez, pour vne des deux parties, que quand apres vne longue Negotiation ; apres vne infinité de paroles jettées au vent, & d'Escrits qu'il faut mettre dans le feu, elle est obligée *d'en appeller à vn autre Siecle*, & qu'elle rapporte au logis toute sa raison, & tout son honneur. On feroit bien mieux de quitter quelque chose de cette raison, & de cet honneur. Pourquoi non consentir à vn accommodement, qui sera raisonnable, par la consideration de l'Vtile, & qui ne sera pas deshonneste, dans la necessité du Temps, à laquelle la generosité.

rosité meſme, & la nobleſſe de cœur ſe doiuent accommoder.

NE vous laiſſons dont point ébloüir à la reputation de la Sageſſe des Grecs. Que les Orateurs d'Athenes ne nous perſuadent pas plus les vns que les autres. Le País, l'Antiquité, le Merite de ceux qui ont failli, au lieu de juſtifier les fautes, les rend ſeulement plus viſibles, & plus remarquables. Vne fois en noſtre vie, ſervons nous de la liberté de noſtre Jugement, qui ne doit pas toujours eſtre ſubalterne, de celui des Grecs, & des Romains. C'eſt vn ſujet de conſolation, pour noſtre pauvre Humanité, de voir qu'il y a eu de l'homme, dans les Heros.

Que cela me fait de bien, me diſoit autrefois vn excellent Homme, de voir que les Heros ont ſuy; que les Sages ont fui des ſotiſes; que ce grand Orateur s'eſt ſervi d'un mauvais Met; que ce grand Politique a eſté d'une mauuaiſe Opinion. Ces Exemples de Foibleſſe & d'Infirmité, eſtoient les

H

Spectacles, & les Passe-temps, qui diuertissoient quelquefois cét excellent Homme. Il se mocquoit de Demosthene, & de son ridicule Point d'honneur : Mais il se mocquoit encore plus de Cleon, & de son extravagante probité.

Celuy-cy ayant esté appelé au Gouuernement de la Republique, voulut signaler l'entrée de sa Charge, par je ne sçay quoy de bien nouveau, & de bien estrange. Le lendemain de sa promotion, il enuoya prier ses Amis de venir chez luy, où estant tous arriuez, & chacun avec esperance d'auoir bonne part à sa fortune, il leur tint vn discours, auquel pas vn d'eux ne s'attendoit, & qui faillit à les faire tomber de leur haut. Il leur dit, *Qu'il les auoit assemblez en sa maison pour les en chasser, & pour leur declarer que veritablement estant personne priuée, il auoit esté leur Ami ; mais qu'estant deuenu Magistrat, il croyoit estre obligé de renoncer à leur amitié.* Il s'imagina que cette declaration estoit vn original de ver-

tu ; vn acte de probité heroïque , la plus belle chose qui se fust faite à Athenes , depuis la fondation de la Ville ; depuis Thesée jusques à Cleon. Il crut qu'il falloit qu'un homme d'Estat fust vn Ennemy public ; que pour la premiere espreuve de sa vigueur , il se défist de toutes ses inclinations , & de toutes ses amitez ; qu'il rompist tous les liens de la Nature , & de la Societé.

J'ay veû de ces faux Justes , deçà & delà les Monts. J'en ay veû , qui pour faire admirer leur integrité , & pour obliger le Monde de dire , que la Fauteur ne peut rien sur eux , prenoient l'interest d'un Estranger , contre celui d'un Parent , ou d'un Ami , encor que la Raison fust du costé du Parent , ou de l'Ami. Ils estoient ravis de faire perdre la Cause qui leur auoit esté recommandée , par leur Neveu , ou par leur Cousin germain , & le plus mauuais office qui se pouuoit rendre à vne bonne affaire , estoit vne semblable recômandation. Lors que plusieurs Competiteurs preten-

doient à vne mesme Charge, ils la demandoient, pour celuy qu'ils ne connoissoient point, & non pas, pour celuy qu'ils en jugeoient digne.

Je proteste icy derechef, que je n'amplifie point les choses. Je ne suis point exagerateur, comme celuy qui ne racontoit que des prodiges à vostre Altesse, & n'auoit rien veü de ce qu'il luy racontoit. Je vous rends raison, Monseigneur, de ma propre experience, & je pourrois nommer ceux de qui je parle. I'en ay veü qui auoient si grand peur de fauoriser quelqu'un, qu'ils desapprouuoient, qu'ils blasmoient, qu'ils condannoient tout le monde, & le plus souuent, sans sçauoir pourquoi. C'estoit, en eux, plutôt, bizarrerie que cruauté, plutôt intemperance de langue, & bile qui s'exhaloit; que malice meditée, & dessein de nuire, conçu dans l'esprit, & digeré par le Temps, & par le Discours. Ils eussent appelé Iules Cesar, YVROGNE, vne heure apres auoir dit de luy, QV'VN SOBRE ESTOIT VENV

Vostre Altesse a ouï parler de ce
 Conseiller, qui opinoit ordinaire-
 ment à la mort, & qui s'endormoit
 quelquefois aussi sur les Fleurs-de-
 Lis. Vn jour le President de sa Cham-
 bre, recueillant les voix de la Com-
 pagnie, & luy ayant demandé la sien-
 ne, il luy respondit en sursaut, &
 n'estant pas encore bien resveillé,
*qu'il estoit d'avis, qu'on fist couper le cou
 à cet Homme là. Mais c'est un Pré dont
 est question,* dit le President : *Qu'il soit
 donc fauché,* repliqua le Conseiller.

Encore vne fois, ce n'est ni mali-
 ce, ni cruauté; c'est fantaisie, c'est
 chagrin, c'est bile, qui domine dans
 le temperament de ces Conseillers,
 & qui noircit de sa fumée, leurs pre-
 miers mouuemens, & leurs premie-
 res paroles. Cette humeur aduste
 imprime, sur leur front, vne Nega-
 tiue perpetüelle, avec laquelle ils
 vont estouffer les prieres, jusques
 dans le cœur des Supplians. Ils re-
 fusent les choses, qu'on ne leur a pas
 demandées, & qu'on n'a pas mesme

desssein de leur demander.

Ces Conseillers ne sont pas ceux qui doivent estre appelez au Conseil des Roys. Quand ils seroient le contraire de ce qu'ils paroissent , ils ne seroient pas pourtant à louer, d'avoir si peu de soin du dehors de la Vertu, & de l'apparence du Bien. Quand ils auroient l'ame bien-faisante , leur mine gasteroit toujours leurs bien-faits : leur mauuaise humeur ruïneroit tout le merite de leurs bonnes actions. Voyez comme ils se remparent, d'une severité affreuse, & inaccessible ; comme ce Fantôme de severité rebute, & espouvente le Monde. Voyez comme ils s'estudient à se défigurer l'exterieur ; comme ils portent ce vilain masque , aux Noces mesmes , & aux Festins , où ils affectent aussi bien qu'ailleurs, de se monstrier terribles & redoutables.

S'il a esté dit autrefois d'un Grec, tres-homme de bien , & tres-vertueux, QU'IL N'AVOIT PAS SACRIFIÉ AUX GRACES ; il se peut dire de ces Espagnols , ou de

ces François, tres gens de bien aussi, & tres-vertueux, que non seulement ils sont plus indeuots que ce Grec ; mais que passant de l'indeuotion à l'Impieté, bien loin de sacrifier aux Graces, ils en ont abbatu les Autels; ils ont mis le feu au Temple de ces bonnes Déesse, ils s'efforcent d'en abolir tout à fait le culte. Acheuons de faire leur Eloge, & de représenter dans l'Espece, les Indiuïdus que vostre Altesse a remarquez, en diuerses Cours, où elle a esté.

Il est impossible de s'approcher d'eux, sans se piquer : Ils jettent des pointes, & des aiguillons, de tout le corps : Leurs loüanges mordent ; Leurs caresses egratignent : Et comme il y a certains Mal-adroits, qui choquent les Visages, qu'il veulent baiser ; eux de mesme ne sçauroient obliger qu'en desobligeant : Ils ne sçauroient promettre, qu'avec des yeux & des sourcils, qui menassent. Ils accordent leurs faueurs, & les courtoisies, du mesme ton que les autres les refusent.



DISCOVRS

SEPTIESME.

IVSQVES icy nous n'auons attaqué, personne, qui ne se puisse deffendre. Et si Vostre Altesse le trouue bon, excusons mesme ceux que nous auons accusez. Ne reprochons point aux hommes les vices de leur naissance. Soyons indulgens à l'infirmité humaine. Donnons quelque chose au temperament du corps, qui peut marquer l'esprit de ses taches. Compâtissons à la foiblesse des Esprits, puis que nous les receuons tels qu'on nous les baille, & que nous ne les prenons pas à nostre choix.

La subtilité de l'intelligence, la solidité du Iugement, la Prudence

courageuse, la Hardiesse considérée, ne sont pas des choses volontaires : Elles ne dependent pas plus de nostre election, que la santé, & la belle taille. Nous sommes responsables de nos fautes, & non pas de celles de la Nature. Il n'y a personne qui soit tenu d'estre Habile; Mais il n'y en a point qui ne soit obligé d'estre Bon : Et si nous ne pouuons fournir, à la gloire du Public, de la Valeur, & de la Sagesse, nous deuons, pour le moins, contribuër de l'innocence, au repos de la commune Societé.

Que dirons-nous donc de ces Heureux Insolens, qui combattent, à enseignes desployées, l'autorité des Loix, & de la Iustice; qui apportent au Gouvernement des Estats, vn dessein formé de les ruïner; qui prennent leur graisse, & leur embonpoint, du suc, & de la substance des Prouinces espuisées; qui bastissent leur Maison, du debris, & de la dissipation de tout vn Royaume?

Que dirons-nous de ces Valets insupportables, qui vangent leurs

moindres querelles, avec les bras & les armes de leur Maistre; qui déclarent Criminels de Leze-Majesté, tous ceux qui ne se prosternent pas deuant eux; qui par vne Paix sanglante & crüelle, noire de deüil, & de funerailles, portent les Peuples au desespoir; reduisent les plus gens de bien, à ne pouuoir se sauuer que dans la Reuolte?

Que dirons-nous enfin de ces lâches Courtisans, qui sont les Triomphateurs, & n'ont pas esté les Victorieux; qui jouïssent dans l'oïsiueté, des peines, & des sueurs des grands Capitaines; qui attendent à la Comedie, & au Bal, les nouvelles du gain des Batailles, & de la prise des Villes, dont il faut que les Generaux leur rendent conte.

Regardez-les dans l'ancienne Histoire, & dans la Moderne. Voyez comme tout leur est butin, & tout leur est proye; comme ils se paissent de tous les corps Morts (ainsi parloit-on autresfois à Rome) & ne laissent que la perte, & l'affliction

aux Familles desolées ; aux Orphelins, & aux Vefves. Car quoy qu'estant sortis de la bouë, ils ne soient, à bien dire, Parens de personne, ils croient estre Heritiers de tout le Monde. Il n'est point d'Officier de la Couronne, point de Gouverneur de Place, dont ils ne pretendent que la succession leur appartienne. Ils ne pensent point estre en seureté, tant qu'il y a vn Trou, & vn Precipice, qui soit en la puissance d'un Autre.

Vostre Altesse me fait signe que cette Description luy a plû : C'est qu'elle aime la verité, quelque negligée, & en quelque desordre qu'elle puisse estre: Elle l'auroit trouuée belle, & les pieces de la Description seroient placées plus justement, si j'auois pris garde, de plus près, aux Reigles de l'Art. Mais la foule des choses rompt souuent les compas, & les mesures. Je represente, sans auoir dessein d'ajuster, ni d'embellir. Le Monde me fournit tout ce que ie debite, qui ne desplaist pas à Vostre Altesse. Con-

sultons encore, Monseigneur, la longue experience de ce vieux Monde, vne experience, qui embrasse tant de siecles, & tant de Pais. Demandons luy des nouuelles plus particulieres de ceux qui l'ont gouverné, en despit de luy; de ces Gens, qui ont regné, sans Couronne, sans Droit, & sans Merite.

Telles Gens s'introduisent ordinairement à la Cour par des moyens bas, & quelquefois peu honnestes: Ils doiuent quelquefois le commencement de leur fortune, à vne farabande bien dancée, à l'agilité de leurs corps, & à la beauté de leur visage: Ils se font valoir par des seruitices honteux, & dont le payement ne se peut demander en public: Ils se metrent en credit, par la seule recommandation du Vice.

Leur dessein n'estant que de faire des propositions agreables, ils ne regardent point s'ils profitent, ou s'ils nuisent: Pourueu qu'ils plaisent, ce leur est assez. Et pour establir cét vicioit commerce, qu'ils meditent,

avec le Prince , ils s'infinuent dans son esprit , par l'intelligence qu'ils tâchent d'auoir, avecque ses passions. Mais s'estant vne fois emparez de son esprit , ils en saisissent toutes les auenües , & n'y laissent pas seulement d'entrée à son Confesseur. Quelque foible & tendre que soit l'inclination qu'il a au mal , ils l'arrosent , & la cultiuent , avec tant de soin, que bien-toft il se forme vn gros arbre , d'une petite semence , & vne habitude violente & opiniastre , d'une legere disposition.

Ce sont des Petrones , & des Tigellins auprès de Neron : Ce sont des Aduocats de la Volupté, qui plaident sa Cause , contre la Vertu , & y reüssissent beaucoup mieux que ne fit la Volupté elle-mesme , quand elle se presenta au jeune Hercule , & le harangua dans le Carrefour.

Il n'est pas croyable de combien de charmes ils se seruent , sans employer ceux de la Magie , dont le Peuple ne laisse pas de les accuser. Bon Dieu ! combien sont-ils inge-

niens à inuenter de nonueaux plaisirs à vne ame saoule , & degoustée! Avec quelles pointes , & quels aiguillons sçauent-ils resveiller la conuoitise endormie , languissante , & qui n'en peut plus! Pour cela ils ne manquent pas d'appetits extrauagans, d'objets estrangers , & de viandes inconnuës. Ils en iroient plutôt chercher , jusqu'au bout du Monde, jusqu'au delà des bornes de la Nature ; jusques dans la licence des Fables. A leur dire , les Sybarites ont esté des grossiers Voluptueux: En matiere des delices, Naples & Capouë, les Corruptrices d'Annibal, n'y entendoient rien.

Toutefois ils ne se rendent pas les Maistres , du premier coup : La Vertu & eux disputent quelque temps de la Faveur , à la Cour d'un Prince de dix-huit ans : Tantost elle a le dessus , & tantost elle leur cede. Ils partagent, avec elle, les affections, l'esprit , & les heurès. Burrhus est escouté; Mais ils empêchent qu'ils ne soit cru. Ils sont comme le con-

trepoids de Seneque ; Mais à la fin ils emportent tout à eux. Les Epicuriens destruisent autant, en trois jours, que le Stoïque auoit basti, en cinq ans. Au moins peut-on dire, qu'ayant pris la place, ils défont les Trauaux piece à piece. Ils attaquent les bonnes parties de leur Maistre, l'une apres l'autre. Des pechez veniels, où ils ont trouué cette jeune Ame, rendant du combat, & faisant de la resistance, ils la conduisent, de degré en degré, à la Tyrannie, & aux Sacrileges.

Au commencement, ils se contentent de luy souffler aux oreilles, qu'il n'est pas necessaire au Prince, d'estre si homme de bien ; qu'il suffit qu'il ne soit pas meschant ; Qu'il auroit trop de peine, à se faire aimer ; qu'il s'empesche seulement de se faire haïr ; Que la probité solide & perpetuelle est trop pesante & trop difficile ; mais que son Image, qui ne change point, a le mesme éclat que l'Original, & produit le mesme effet. Que, de temps en temps, vn acte vertueux,

qui ne couste gueres, fait bien à propos, peut entretenir la raputation. De là ils vont plus avant, & ne le laissent pas en si beau chemin : Apres luy auoir fait passer le Bien, pour indifferent, ils luy font trouuer le Mal raisonnable : Ils donnent au Vice la couleur de la Vertu.

S'il luy prend enuie de se desfaire d'un de ses Parens, contre la deffen-
se expresse de la Religion de l'Estat, qui ne veut pas *qu'on verse le sang de l'Empire*, ils luy conseillent de le fairestrangler, avec la corde d'un arc, afin qu'il ne s'en perde pas vne goutte, & que la Religion soit satisfaite. S'il a un Inceste en teste, & que cet Inceste soit combatu de quelques remots ; ils viennent incontinent au secours de son esprit trauaillé. Ils soulagent ses peines, par vne subtilité merueilleuse ; luy representant, que veritablement il n'y a point de Loy, qui permette au Frere de coucher avec sa Sœur ; mais qu'il y a vne Loy fondamentale de la Monarchie, & Maistresse de toute les Loix, qui

permet au Prince de faire ce qu'il luy plaist.

Pour autoriser les grandes fautes, ils ne manquent pas de grands Exemples. Ce n'est pas en Turquie, luy disent-ils, & chez les Barbares, qu'il faut chercher des exemples : Le Peuple de Dieu, la Nation Sainte, vous en fournira plus qu'il n'en faut. Le Roy qui a basti le Temple, a esté aussi le Fondateur du Serrail, & on ne voit aujourd'huy, à Constantinople, que la copie de ce qu'on a veû autresfois, en Jerusalem. Vous vous contentez d'une seule femme ; Et le Sage par excellence, le Sage Salomon en a eu six cens, que l'Ecriture Sainte nomme legitimes, sans conter celles, qui ne l'estoient pas. Mais vous avez bien oüi parler de la dernière volonté de David son Pere, & des belles choses qu'il ordonna, par son Testament. Je ne veux point vous exagerer ces choses ; Considérez seulement par combien de Morts il conseilla à son Fils d'asseurer sa Vie,

„ Dans la Loy de Grace vous ne
„ trouuerez pas plus de douceur.
„ Vous hesitez , vous apprehendez
„ de chasser vn Frere , de mettre en
„ prison vn Cousin germain. Le
„ Grand Constantin , ce tres-saint ,
„ tres-religieux, & tres-diuin Empe-
„ reur, comme il a esté appellé , par
„ la bouche des Conciles, a bien fait
„ plus , sans deliberer. Ne sçauiez
„ vous pas qu'il fit mourir son pro-
„ pre Fils, au premier soupçon qu'on
„ luy en donna? Il est vray qu'il eut
„ regret de sa mort , & qu'il recon-
„ nust son innocence: Mais cette re-
„ connoissance vint vn peu tard , &
„ son regret ne dura que vingt-qua-
„ tre heures. Il crût en estre quitte,
„ pour faire eriger, au Defunt , vne
„ Statuë, avec cette Inscription, A
„ MON FILS CRISPVS, QUE
„ I'AY FAIT MOURIR INIVSTE-
„ MENT.

„ Faites difficulté , apres cela, de
„ vous descharger d'vn fardeau , qui
„ vous incommode; d'oster de vostre
„ chemin, vn homme qui vous pres-

„ se, dans le Monde, & qui vous
 „ marche, sur les talons; vn Cousin
 „ au troisieme, ou au quatriesme
 „ degré; qui a dessein de sauter tous
 „ ces degrez, pour se mettre en vô-
 „ tre place.

„ Vous avez quelque considera-
 „ tion, pour le caractere & pour la
 „ personne des Ecclesiastiques, qui
 „ ne veulent pas vous rendre vne
 „ obeïssance aueugle. Charlemagne,
 „ qui est vn des Saints de nostre Egli-
 „ se & vn des predecesseurs des Rois
 „ de France, n'eut pas le mesme res-
 „ pect que vous. Il tua de sa propre
 „ main vn Abbé reuestu à l'Autel, &
 „ prest de dire la Messe qui luy auoit
 „ refusé ie ne sçay quoy.

„ Vous espargnez l'Autorité ab-
 „ soluë; Vous n'osez vser de force,
 „ quand le bien de vos affaires vous
 „ le demande; L'exemple du mesme
 „ Charlemagne vous oste tout le
 „ scrupule, que vostre conscience
 „ vous pourroit donner. Quoy qu'on
 „ vous die de ses Capitulaires, il ne
 „ connoissoit point de meilleur, ni

„ de plus grand droit que celuy des
 „ Armes : Le pommeau de son espée
 „ luy seruoit de sceau , & de cachet.
 „ Ne pensez pas que j'en veuille faire
 „ accroire. Cecy est historique , &
 „ doit estre pris à la lettre : On trou-
 „ ue encore aujourd'huy des Priuile-
 „ ges accordez , & des Donations
 „ de Terres faites par ce bon & or-
 „ thodoxe Empereur , presens Ro-
 „ land , & Oliuier , qui sont seellées
 „ du pommeau de son espée , & qu'il
 „ promet de garantir , par le tran-
 „ chant de la mesme espée.

Il y a eu des Fauoris ; ie ne dis pas
 où , mais il y en a eu , qui ont fait au
 Prince ces dangereuses Leçons ; &
 ie le sçay des Docteurs mesmes , qui
 leur auoient recueilli ces belles his-
 toires.

S'ennuyant enfin de deffendre des
 Crimes , qui n'ont point de Iuge , &
 d'exculer vne cruauté toute puissan-
 te , ils ont dit franchement au Prince ,
 que lors qu'il n'y auoit point d'e-
 xemple de quelque chose , il en faloit
 faire ; que ce qui estoit inouï , ne le

seroit plus , quand il seroit fait ; qu'il estoit honteux à l'Autorité souueraine , de rendre raison de quoy que ce soit ; & melleant à qui a des Flottes , & des Armées , pour maintenir ses actions , de chercher des paroles , & des pretextes , pour les deguïser.

Il n'y a point d'homme (c'est le langage des Sejans , & des Plautians) qui soit innocent en toutes les parries de sa vie , & qui en son ame ne haïsse ses Superieurs. Par consequent , le Prince ne scauroit condamner que des Coupables , ni frapper que sur des Ennemis : Par consequent , il gratifie celuy à qui il oste le bien , de ce qu'il ne luy oste pas l'honneur , & de ce qu'il luy laisse la vie. Selon leurs Principes , la Loyauté est vne vertu de Marchand , & non pas de Souuerain. Ils alleguent de ie ne sçay quel Poëte , *que dans le Ciel on met en mesme balance les sermens des Princes , & des Amans ; Que les Dieux se rient également des uns & des autres ; Que Iupiter commande qu'on les iette au vent , comme choses viles ,*

& de nulle consequence.

Ainsi en bouffonnant , & en alleguant les Fables , ils persuadent tout de bon au Prince , qu'il n'est point obligé à sa parole , apres luy auoir persuadé qu'il n'est pas sujet , non plus , aux fantaisies , & aux visions des Legislateurs ; Ils soustienent que c'est à luy à definir de nouveau aux Hommes , ce qui est bon & mauuais : à declarer au Monde , ce qu'il veut qui soit juste & injuste à l'auenir ; à mettre le prix & l'estimation à chaque chose , aussi bien dans la Morale , que dans la Police.

VOilà comme se font les Tyrans. De ce germe , s'engendrent les Monstres. De ces commencemens , on vient à mettre le feu à Rome ; à faire vne boucherie du Senat , à deshonnorer la Nature , par ses debauches , & à luy declarer la guerre par ses parricides. Les Complaisans sont les premieres causes de tant de malheurs ; & si ces Vents ne souffloient point , nous ne verrions point de ces tempestes. Ce n'est donc pas

ſans ſujet, que nous en parlons avec quelque emotion, & qu'eſtant en bon eſtat de ce coſté-là, par la bonne conduire de Voſtre Alteſſe, l'Humanité nous conuie à compâtir aux peines des Eſtats malades, & des Peuples affligez. Mais ne nous contentons pas de les plaindre ; Reuenons de la pitié à l'indignation.

Puis que, dans le Monde, il n'eſt point de bien de ſi grand vſage, & qui ſe communique ſi vniuerſellement, qu'un bon Prince, ni de mal qui s'eſpande plus au long, & qui nuïſe dauantage, qu'un mauuais Prince ; il n'y a point aſſez de ſupplîces en toute l'eſtendue de la Juſtice humaine, pour ceux qui changent ce Bien en Mal, & qui corrompent vne choſe ſi ſalutaire & ſi excellente. Il vaudroit beaucoup mieux qu'ils empoïſonnâſſent tous les Puits, & toutes les Fontaines de leur Pais : Quand ils infecteroient meſme les Riuieres, on pourroit faire venir de l'eau d'ailleurs, & le Ciel en fourniroit toujours quelques gouttes : Mais il faut

boire icy de necessité , soit de l'eau , soit du venin. Contre ces maux domestiques , il n'est pas permis de se servir de remedes estrangers. Nous sommes obligez de demeurer miserables , par les Loix de nostre Religion , & d'obeir aux Furieux , & aux Enragez , non seulement par la crainte , mais aussi par la conscience.

C'est pourquoy , puis que les personnes des Princes , quels qu'ils soient , nous doiuent estre inuiolables , & saintes , & que les caracteres du doigt de Dieu font vne impression , qu'il faut reuerer , sur quelque matiere qu'elle soit grauée ; tournons nostre haine contre leurs Flateurs , qui nous jettent , dans ces miseres sans ressource : Prenons nous-en aux mauuais Conseillers , qui nous donnent les mauuais Princes , & qui excitent les Innocens à tuer , & les Meurtriers à brusler les Temples. Car en effet leurs auis pernicieux encherissent toujours , sur les resolutions qui ont esté prises. Leurs Maximes de feu & de sang assurent

&

& fortifient la Malice , quand elle est encore craintive & douteuse. Ils aiguissent ce qui coupe ; Ils precipitent ce qui panche ; Ils encouragent les Violens , quand ils courent à la proye : Ils eschauffent les Auares , apres nostre bien , & les Impudiques , apres nos femmes.

Que s'ils rencontrent des naturels peu susceptibles de ces fortes passions , & eloignez en pareil degre du Vice , & de la Vertu ; S'il leur tombe , entre les mains , de ces Princes doux , qui n'ont ni pointe , ni aiguillon , & qui ne sçauroient se porter au mal , parce qu'ils ne sçauroient remüer , de sa place , leur inclination paresseuse : Alors encore pis , pour les Peuples , qui ont à viure sous eux : Car , abusant de la simplicité d'un Maistre facile , & de l'auantage que leur esprit a sur le sien , ils regnent eux mesmes à descouuert ; Et ne le gardant que comme le Droit , & le Titre de leur injuste Domination , ils adjoustent à la pesanteur de

la Tyrannie , la honte qu'il y a de la souffrir d'un Particulier.

Vous ne sçauriez vous imaginer les ruses & les artifices , dont ils s'auiſent, pour en venir là, & pour s'asſujettir tout-à fait le Prince. Premièrement la methode eſt de le piquer de gloire, en l'eſtabliſſement de leur fortune. Ils luy font entendre , par diuerſes Sarbatanes , que ſes Predeceſſeurs, qui n'eſtoient pas plus puisſans que luy , ont bien fait de plus grandes Creatures ; Qu'il vaut beaucoup mieux eleuer des Gens nouveaux , qui n'ont point de dependance , & qui ne tiendront qu'à ſa Maieſté, que de ſe ſeruir de Perſonnes de bonne naiſſance, & de probité connue, qui ont déjà leurs affectionſ , & leur Parti: Qu'il y va de ſon honneur , de ne laiſſer pas ſes Ourages imparfaits; de trauailler à leur embelliſſement , apres auoir eſtabli leur ſolidité; Qu'il doit les mettre en eſtat , de ne pouuoir eſtre déſits que par luy. Que s'il cede aux deſirs des Grands , qui ne veu-

lent point de Compagnons; & s'il contente les plaintes du Peuple, qui est ennemi de toutes les Grandeurs naissantes, il n'aura pas à l'auenir la liberté de faire du bien; il sera contraint d'assembler les Estats Generaux, pour disposer de la moindre Charge de son Royaume. Qu'apres tout, il ne peut abandonner vne Personne qui luy a esté chere, sans condamner la conduite de plusieurs années; & rendre vn tesmoignage public, ou de son aueuglement passé, ou de sa legereté presente.

Il est certain qu'ayant commencé d'aimer quelque chose, pour l'amour d'elle-mesme, le Temps adjouste incontinent nostre propre interest, au merite de la chose. Le desir que nous auons, que le Monde croye, que toutes nos elections sont bonnes, apporte de la neccssité à vne action, qui estoit volontaire auparavant. De sorte que ce qui s'est fait, contre la raison, ne pouuant estre justifié que par la constance, nous ne pensons jamais en faire assez: Et

sur cette creance que nous auons ; quand nous serions resolu, de ne continuer pas nostre affection , il semble que nous sommes obligez de deffendre nostre jugement.

Or si ces considerations peuuent esbranler les Esprits fermes , & font quelquefois faillir les Sages , il n'y a pas dequoy s'estonner , si elles renuerlent aisément vn Prince foible, qui n'vse que de raison empruntée , & qui se laissera toujourns persuader , à vne fort mediocre eloquence, pourueu qu'elle fauorise son inclination.

Le voilà donc engagé , dans l'agrandissement du Sujet qu'il aime : Il n'en parle plus que comme de son Entreprise , & de sa Fin. Le voilà Idolatre , sans y penser : Il adore ce qu'il a fait , & fait comme les Statüaires d'Athenes, qui faisoient leurs Dieux de leurs Ourages. Ses pensées, qui ne deutoient s'occuper qu'à la Gloire, & n'auoir pour objet que le salut du Public, aboutissent toutes à ce beau Dessein. Il luy ouure ses coffres, & luy verse ses thresors, au-

tant pour faire dépit aux autres , que pour luy faire du bien. Il luy a desja donné toutes les charges de son Royaume , & tous les ornemens de sa Couronne : Il ne luy reste plus que sa propre personne , à luy donner. Ce qu'il fait finalement, avec vne si absoluë & si entiere resignation, qu'il n'est point d'exemple , dans les Monasteres , d'une volonté plus soumise, & d'un plus parfait renoncement de soy-mesme.

On ne le monstre que quand on a besoin de sa presence, pour autho-
 riser les conseils, auxquels il n'a point eu de part ; & il est content de ne paroistre que pour cela. On l'amuse à de petits diuertissemens, indignes de sa condition, & de son âge ; Mais si on luy bailloit des poupées, pour se joüer , il ne s'en offenseroit pas. On luy change tous les jours ses Domestiques , & il le trouue bon : On oste d'auprés de luy tout ce qui parle, & il ne songe point à quel dessein : On luy fait vne Cour toute

neuve, & il la reçoit : On ruïne sous diuers prétextes, ce qu'il y a d'Eminent & de Vertueux en son Estat, & il y preste son consentement.

Contre les moins endurans, & les plus difficiles au joug, on employe les armes & la force ouuerte : On attaque les Riches & les Paisibles, par des Accusateurs & des Calomnies. A ceux que les seruices maintiennent, & dont la fidelité est sans reproches, on donne des Commissions ruineuses, ou de meschantes Armées, pour aller attaquer de bonnes Places, afin qu'ils perdent leur reputation, ou qu'ils se perdent eux-mêmes. On chasse les vns, par vn commandement absolu de se retirer; On bannit les autres, par vne Ambassade; Et, en la place de tout tant qu'ils sont, le Courtisan ambitieux met des personnes à sa deuotion, qui ne regardent jamais au delà de leur Bienfacteur, & s'arrestent à la plus proche cause de leur fortune.

Ainsi le pauvre Prince demeure à la merci, & à la discretion de son Fa-

uoti, ne jette pas vn souſpir, dont vn Eſpion ne luy rende conte, ne proferre pas vne parole, qui ne luy ſoit rapportée. Si bien qu'au milieu de la Cour, il eſt dans les ennuis de la Solitude. Il ne voit plus rien à l'entour de ſa Perſonne, qui ſoit de ſa connoiſſance, & n'a pas vne oreille fidelle, à qui il puiſſe dire, *le ſouffre*. Mais auſſi il eſt engagé ſi auant, qu'il n'y a point de moyen de ſ'en deſdire. L'autre luy a rendu tout le Monde, ou ennemi, ou ſuſpect, afin qu'il ne ſe puiſſe fier qu'en luy. Par vne longue poſſeſſion des affaires, dont il n'a fait part à perſonne, n'y ayant plus que luy ſeul qu'il les entende, & qui connoiſſe l'Eſtat, il deuient enfin vn mal neceſſaire, & dont le Prince ne ſe peut guerir, que par vn remede dangereux.

De cette façon en pleine paix, eſtant bien avec tous ſes Voiſins; ne paroiſſant aucun Ennemi eſtranger, ſur la Frontiere, ſans auoir donné vn coup d'eſpée, ni s'eſtre hazardé plus loin que du Palais à la Rue, il ſe voit

miserablement tombé en la puissance d'autrui, qui est le pis qui luy pourroit arriuer, apres la perte d'une Bataille. Le moment malheureux auquel il a commencé d'aimer, & de croire plus qu'il ne falloit, l'a réduit à cette déplorable extremité. Et à parler sainement, la Journée de Pauie ne fut pas si funeste à François premier, ni la prise de Rome à Clement septième. Car si leur disgrâce fut grande, pour le moins elle ne fut pas volontaire: S'ils perdirent leur liberté, ils conseruerent, dans leur affliction, la grandeur de leur courage; & s'ils furent faits prisonniers, ce fut d'un grand Empereur leur Ennemi, & non pas d'un de leurs petits Sujets. Il n'est point de si miserable, de si sale, de si infame captiuité, que celle du Prince, qui se laisse prendre dans son Cabinet, & par un des Siens: Il ne scauroit exercer vne plus lasche patience, ni estre malheureux plus honteusement.

Je dis bien d'auantage. Lors qu'un Roy mange son Peuple jusques aux

os , & qu'il vit en son Estat , comme en Terre d'Ennemi , il ne s'eloi-
gne point tant du deuoir de sa Char-
ge , que quand il obeït à vn autre.
La tyrannie est bien differente de la
Royauté; Toutefois elle luy ressem-
ble beaucoup plus , que ne fait la
Seruitude. C'est au moins quelque
forme de Gouvernemenent , & vne
façon de commander aux hommes ,
encore qu'elle ne soit pas la plus
parfaite de toutes. Mais si vn Sou-
uerain se donne en proye à trois
ou quatre petites gens , & ne se re-
ferue , ni la disposition de sa volon-
té , pour suiure ses inclinations , ni
l'vsage de son esprit , pour connoi-
stre les affaires; En ce cas-là , ie ne
sçay pas quel nom luy bailler , & il
n'y a point de plus miserable Inter-
regne que sa Vie , durant laquelle il
ne fait rien , & fait tous les maux
qui arriuent à son peuple.

En cet estat là , il est mort ciuile-
ment , & s'est comme déposé soy-
mesme. Ce n'est plus que son Effigie
que l'on sert en public , à qui on rend

quelques deuoirs de parade , & de coustume ; à qui on fait force reuerencés inutiles. On ne s'attache plus à la puissance legitime & naturelle : On en suit vne autre , qui est estrangere , & vsurpatrice ; qui est née de la premiere , par vne voye violente , & comme par adultere. On quitte la Royauté , pour courir apres la faueur , de laquelle les Arabes disent , *que c'est vne Fille , qui tue bien souuent sa propre Mere.*

La belle chose que c'estoit , de voir autrefois vn Roy de Castille , qui n'osoit aller à la promenade , ni prendre vn habillement neuf , sans la permission d'Alvare de Lune. Il falloit qu'il obtinst de luy , toutes les graces que luy demandoient les autres : Le plus qu'il pouuoit , c'estoit de recommander ses Seruiteurs à son Favori , & de faire office pour ceux qu'il aimoit. La belle chose que ce feroit , de voir vn Courtisan , comme celuy-là , qui reuoquast les Elections du Prince , & redonnast les Charges que son Maistre autoit desja don-

nées ! La belle chose , s'il trouuoit mauuais que son Maistre voulust li-
re, vne fois en sa vie, vn papier, qu'il
luy auroit présenté à signer ; s'il se
plaignoit que c'est offenser sa fideli-
té, & oublier ses seruices !

Mais ce seroit bien vne plus belle
& plus excellente chose, si cét Hom-
me qui regne, dans l'esprit du prince,
& qui commande souuerainement à
ses Sujets, obeïssoit luy-mesme à vne
Maistresse. Que seroit-ce, si l'Amour
gouuernoit la Politique, & si la for-
tune de tout vn Royaume estoit le-
jouët d'une Femme desbauchée ? Car
il est vray que telles personnes se sont
moquées estrangement de l'autho-
rité des Loix , & de la majesté des
Empires. Plus d'une fois elles ont
mis sous leurs pieds les Couronnes
& les Sceptres ; Elles ont pris leur
plaisir, & leur passe-temps du viole-
ment de la Iustice, de l'exercice de
la Cruauté, des miseres & des af-
flictions du Genre humain.

Laissons pour ce coup les Histo-
res qui font horreur, & qui blessent

l'imagination par la memoire : Ne parlons point du sang que ces Femmes ont fait verser : Supprimons le Terrible & l'Espouventable de leurs Tragedies, & ne disons que ce petit mot de leur belle humeur. Il s'en est veû vne il n'y a pas long-temps, montée à vn si haut degré d'insolence, qu'ayant esté sollicitée pour quelque affaire, qu'on luy representoit juste & facile, afin qu'elle s'y employast plus volontiers, elle respondit avec vne fierté digne de sa Nation, & du país d'où nous sont venuës les Rodomontades, *qu'elle n'usoit point si foiblement de son credit, qu'un autre pourroit servir en cette occasion, & faire les choses iustes & possibles ; que pour elle, elle n'auoit accoustumé d'entreprendre que les iniustes, & les impossibles.*

Combien de malheurs, à vostre opinion, en suite de celuy-là ? Combien se commettent de violences à l'ombre de cette injuste Fortune ? Et le Courtisan a-t'il vn Valer, qui ne croye auoir droit de mal-traitter les personnes libres, & d'estre impune-

ment outrageux, en alleguant le nom de son Maistre ? Y a t'il des gens auprès de luy, qui pour le moins ne pillent, s'ils s'abstiennent de tuer; qui ne vendent sa veüe & ses audiences; qui ne s'enrichissent que du rebut de son avarice, & des superfluitéz de sa Maison ?

Cependant le Prince ne peche point, & ne laisse pas d'estre le Coupable : Son ignorance ne luy peut point estre pardonnée : Sa patience n'est point vne vertu ; & le desordre, ou qu'il ne sçait pas, ou qu'il endure, luy est imputé deuant Dieu, tout de mesme que s'il le faisoit. Et partant, avec beaucoup de raison, le Prince, qui a esté selon le cœur de Dieu, luy demande, en termes exprés, & dans la ferueur de ses plus ardentés prieres, QV'IL LE NETTOYE DES CHOSES CACHE'ES; QV'IL LE DELIURE DES PECHEZ D'AVTRVY. Ce dernier mot ne veut-il pas dire que les Rois ne se doiuent pas contenter d'une innocence personnelle, & particuliere; qu'il ne

leur sert de rien d'estre justes , s'ils se perdent par l'injustice de leurs Ministres ?

Et à ce propos, je ne veux pas oublier vne faillie assez bonne, que fit, du temps de nos Peres, vn Religieux Italien, preschant deuant vn Prince du mesme païs. Estant au milieu de son Sermon, où il auoit traitté du deuoir des Souuerains ; & s'enuyant de demeurer trop long temps, „ dans la These generale, il en sortit „ tout d'vn coup, par ces paroles, „ qu'il adressa à celuy qui l'escoutoit. „ I'ay eu, luy dit-il, Monseigneur, „ vne estrange vision la nuit passée. „ Il m'a semblé que la Terre s'est ou- „ uerte deuant moy, & que je voyois „ distinctement, jusques dans son „ centre. I'ay consideré les peines de „ l'autre Vie, & tout ce terrible at- „ tirail de la Iustice de Dieu, dont „ mon imagination n'est pas encore „ bien rassurée. Parmi les Meschans „ des Siecles passez, j'en ay reconnu „ quantité de celuy-cy. Les Calom- „ niateurs, les Meurtriers, les Im-

„ pies, les Hipocrites y accouroient,
 „ à grosses troupes, & se pressoient
 „ au bord de l'Abîme. Mais ayant
 „ obserué en leur vie de visibles mar-
 „ ques de leur reprobation, je n'ay
 „ point trouué estrange de les voir
 „ arriuez, où je les auois veû s'ache-
 „ miner. Ce qui me donna vn estou-
 „ nement extreme, ce fut, Mon-
 „ seigneur, que je vous apperceus,
 „ dans cette malheureuse foule, qui
 „ se perdoit; Et comme tout saisi, &
 „ tout interdit que j'estois, par la
 „ nouueauté d'une rencontre si peu
 „ attendüe, je m'escriay à vostre Al-
 „ tessë; Est-il possible qu'on se dam-
 „ ne, en priant Dieu, & que vous al-
 „ liez en Enfer, vous, Monseigneur,
 „ qui estes le meilleur & le plus re-
 „ ligieux Prince du Monde? Vostre
 „ Altesse me respondit là-dessus en
 „ soupirant, IE N'Y VAIS PAS,
 „ MON PERE, MAIS ON M'Y
 „ MEINE.

LA fertillité de cette matiere est si
 grande, qu'elle nous fourniroit

dequoy parler, toute la semaine prochaine. Mais il faut finir avec celle-cy, & conclurre, Qu'il y a assez de distance, entre le Souuerain & les Personnes priuées, pour les eleuer bien haut, & les laisser toujours au dessus de luy. IL EST BON QUE LE PLUS PROCHE DV PRINCE, EN SOIT EXTREMEMENT ELOIGNE' : IL EST A PROPOS QV'IL Y AIT QVANTITE' DE CHOSES, QUE LE PLUS AIME' NE PUISSE PAS.

La Iustice souffre la Faueur ; nous l'auons auoüé il y a long-temps. La Raison ne destruit point l'Humanité ; ne s'oppose point aux affections honnestes ; ne condamne point la familiarité, & la confiance. La Philosophie, & le Chriſtianisme s'accordent en tout cela avec la Nature ; & le Fils de Dieu, quand il s'est fait Homme, a autorisé tout celà, par son exemple. Qu'il y ait donc vn Fauori, à la Cour ; le Ciel & la Terre le permettent : Qu'il y ait vn Homme, nous le voulons bien,

qui soit le Confident du Prince ;
 Mais qu'il n'y ait point d'Homme,
 qui obsede jour & nuit le Prince ; qui
 se l'approprie, par vne violente vsur-
 pation ; qui voulant auoir, luy seul, vn
 bien qui doit estre à tout le monde,
 exerce la mesme injustice, que s'il ca-
 choit le Soleil à tout le monde ; que s'il
 fermoit les Temples à tout le monde.

Que le Prince enuoye, tant qu'il
 luy plaira, vne reflexion de sa Gran-
 deur, sur les Sujets, qui ont trouué
 grace deuant ses yeux ; Qu'il leur
 communique des rayons de sa puis-
 sance : Mais qu'il ne la transfere pas
 toute entiere, en leur personne :
 Mais qu'il ne se défasse jamais du
 Globle de la lumiere : Que sa libera-
 lité enrichisse les Particuliers, pour-
 ueû qu'elle n'appauurisse pas son
 Royaume : Que ses biens-faits de-
 coulent abondamment, en quelques
 endroits, pourueû qu'il soit Maistre
 de la Source.

Voicy la reponse que me rendit,
 sur ce sujet, l'Oracle des Pais-bas, le
 sçauant & sage Iuste Lipsé, lors que

ie le consultay à Louvain.

„ Faut-il que le Roy , & celuy qui
 „ regne soient toujourns deux Per-
 „ sonnes differentes ? Faut-il corri-
 „ ger tous les Edits , & changer vn
 „ mot , en toutes leurs dattes ? Où
 „ il y a *de nostre regne de dixiesme, le*
 „ *quinzieme* , effacera-t'on *nostre Re-*
 „ *gne* , pour y mettre *nostre seruitude* ,
 „ ou pour le moins , *nostre sujection* ?
 „ Ce n'a pas esté l'intention de Ce-
 „ luy , qui a fondé les Monarchies ,
 „ qu'on abusast si vilainement de la
 „ Souueraineté , qu'on la remüast
 „ ainsi de sa place ; qu'elle ne fust ja-
 „ mais , où elle doit estre. La Puif-
 „ sance Souueraine est de la nature
 „ de ces choses , qui sont à nous de
 „ telle façon , que nous ne les pou-
 „ uons donner à autre , ni les separer
 „ de nous mesmes. Elle est legiti-
 „ me , tant qu'elle demeure dans les
 „ mains de ceux qui l'ont receüe
 „ de la Loy de l'Estat ; Mais la mes-
 „ me Loy veut qu'elle ne puisse
 „ passer d'vne personne à l'autre , que
 „ par le moyen de la naissance ,

5, ou par l'election des Peuples. Icy
 2, finit la réponse de l'Oracle de Lou-
 3, uain.

Nos sages Predecesseurs ont esté
 sages en cecy , aussi bien qu'au resse.
 Comme ils n'ont pas fait la Couron-
 ne electiue, en faueur d'eux-mesmes,
 ils ne l'ont pas voulu rendre pro-
 prietaire, en faueur du Roy , ni la
 luy commettre si absolument , qu'il
 fut en sa puissance d'instituer vn he-
 ritier , comme on en voit des Exem-
 ples , dans les Histoires des autres
 Pais : Ils n'ont pas voulu que le Roy
 peut resigner le Royaume à son
 plaisir , & à qui bon luy sembleroit;
 qu'il le peut leguer en tout , ou en
 partie. Mais au contraire , par vne
 Loy , qui est de mesme âge , & de
 mesme force que la Salique , ils ont
 ordonné qu'il seroit inalienable , &
 indiuisible.

Et les Politiques qui se sont le plus
 licentiez , ces Docteurs insolens &
 temeraires , qui ont fait le procez à
 leurs Iuges , ayant eu la hardiesse de
 toucher, par leurs Escrits, aux Oints

du Seigneur, & de traiter de la disposition des Rois; mettent expressement ce cas, auquel les Sujets ne sont plus tenus de reconnoistre le Prince ; *quand luy mesme*, disent-ils, *reconnoit une autorité Estrangere, & se fait Tributaire de quelqu'un.* Tant ils ont estimé toute sorte de sujétion, & de dependance, peu compatible avecque la Royauté. Et qu'est la Royauté, adjourent-ils, que la vaine magnificence d'une Feste, & qu'une monstre de Ceremonie, si celuy qui l'exerce a un Superieur, ou un Compagnon ?

Pour moy ie ne vay pas si auant. Je me contente de dire, qu'il y a quelque chose de plus noble, dans la Presomption, que dans la Foiblesse ; & que pareils excez sont moins à blasmer que pareils defauts. Ceux qui marchent à l'auanture, dans un País inconnu, & qui s'attachent trop à leur opinion, valent encore mieux que ceux qui suivent des guides aueugles, & qui tombent, par docilité. Il y a dans les Fables, des

Heros qui ont esté Furieux ; Mais il n'y en a point qui ayent esté Imbecilles ; On y voit quelquefois le débordement de leurs passions , mais il ne s'y parle jamais de la stupidité de leur esprit.

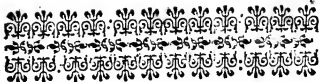
Que seroit-ce en effet , Monseigneur , d'estre en mesme temps au plus haut degré des choses humaines , & au dernier estage des hommes ; de s'appeller Sa Majesté , & Son Altesse , & de n'auoir rien que de petit & de bas ; d'auoir besoin d'un Curateur , sur le Trofne , & d'un Pedagogue , dans le Conseil.

Dieux, enuoyez ce Mal aux Peuples de l'Asie.

Mais il faut parler plus Chrestien-
nement , & plus charitablement.
Finiſſons par vne priere , qui com-
prenne l'Asie , comme l'Europe , &
qui embrasse le bien general du Mon-
de. DESTOURNEZ, SEIGNEVR,
DE TOVS LES ESTATS VN
MAL QVI EST CAUSE DE
TANT D'AVTRES MAUX : NE
REFVSEZ PAS AVX SOVVE-

RAINS CET ESPRIT DE COM-
MANDEMENT , ET DE CON-
DVIITE, QVI LEVR EST NE-
CESSAIRE, POVR GOVVER-
NER: DONNEZ LEVR ASSEZ
D'INTELLIGENCE, POVR SE
BIEN CONSEILLER EVX-
MESMES, OV POVR BIEN
CHOISIR LEVRS CONSEIL-
LERS.

FIN.



AVIS PRONONCE

& depuis ascrit,

O V

EXTRAIT D'VNE CONVER-
sation, dans laquelle il fut parlé des
Ministres, & du Ministère.

A MONSIEUR GIRARD
Official, & Archidiacre d'Angoulême.

Vous aurez ce que vous
auez désiré de moy ; car
qui sçauroit refuser vn
homme qui demande de
si bonne grace ? Quand mesme cét
homme ne seroit pas mon parfait
Ami, ne seroit pas mon Reuerend
pere en Dieu, ne seroit pas le com-
mencement d'un Archeuesque, &
plus de la moitié d'un Monseigneur ?
Quand cét homme (vn peu de pa-
tience, je ne suis pas au bout de la

période) quand cét homme , dis-je, si considerable par son caractere, & par son merite, n'auroit pas sur moy, & sur mes papiers, le droit que luy donne vne affection, & vne fidelité de quarante ans.

Je vous enuoye donc, Monsieur, mon AVIS de l'autre jour, LE FAVORI D'AVGVSTE, de la derniere reuision, & LA LETTRE A LA REINE DE SVÈDE. Vous communiquerez tout cela à Monsieur nostre Gouverneur, puis qu'il cherche du diuertissement, & qu'il croit en trouuer, dans mes papiers. Mais je vous prie de l'auertir, que dans L'AVIS, rien n'a esté adjousté à la viue voix. Si j'y voulois apporter de l'ordre, je falsifierois la chose, qui ne fut point traitée methodiquement, & selon les regles de l'Art. La voycy de la sorte qu'elle se passa, dans la liberté de la Conuersation, apres la lecture qu'on nous fit du premier & du cinquiesmé Discours D'ARISTIPPE.

L ne faut pas que le prince suiue ses inclinations, quand il faut qu'il choisisse ses Ministres. Hors d'ici le caprice & les fantaisies : Ailleurs qu'il se joüe, & qu'il se diuertisse, tant qu'il luy plaira. En ces grands Choix, il doit vser de la seuerité de son jugement, & y apporter premierement l'indifference de sa volonté. Ce doit estre vne pure operation de sa raison, libre & despoüillée d'amour & de haine.

Après vne exacte recherche, & vne serieuse deliberation ; après s'estre pleinement satisfait, sur toutes les difficultez qu'il s'est faites à luy-mesme, & qui luy ont esté faites par autrui ; il conclurra *que le loisir de ce Particulier estoit dommageable à la Republique, & qu'elle perdoit autant de temps, qu'il en mettoit à se reposer.* Mais en suite, ayant esprouué la personne, qu'il a choisie, & ayant receu les ser-uices qu'il a esperez ; s'il veut faire justice, il fera de son Ministre son Fauori, & ne luy laissera rien à desirer, de la reconnoissance d'un

Prince obligé. Il est juste qu'il ne departe pas des honneurs communs à vne vertu extraordinaire; qu'il ne dispense pas ses graces auarement, en vn lieu où le Ciel à versé toutes les siennes.

Mais souuenez vous, Monsieur, que je parlois d'Agrippa, & de Mecenas, qui sont morts il y a long-témps; & qui n'ont point laissé de leur Race. Quoy que la Terre soit grande, & que le nombre des Peuples qui l'habitent ne soit pas petit, Auguste n'eust pas pû trouuer, en toute son estendue, deux meilleurs & plus efficaces instrumens des glorieuses Entreprises qu'il meditoit. Il auoit besoin de ces deux hommes. pour l'establissement de cette Paix eternelle, qu'il auoit dessein de donner à l'Vniuers. Ces gens-là luy estoient nécessaires, pour persuader l'obeissance, aux personnes libres; pour faire reuerer ses armes, par les Vaincus; pour rendre agreable à vn chacun, vne Puissance redoutée de tout le Monde.

Quoy dauantage? C'estoient des Amis dignes d'Auguste: Esclairez des plus pures lumieres de la Sageſſe, quand il falloit deliberer; Bruſſans de zele & d'affection, quand il falloit executer les choses deliberées. Tantost ils ſuiuoient les intentions d'Auguste, tantost ils les preuenoient: Ils n'obeiſſoient pas ſeulement à ſes paroles, & à ſes commandemens, mais auſſi à ſes ſignes, & à ſes deſirs. Tout autre qu'eux n'eust pû ſouſtenir l'éclat d'une vertu ſi viuë & ſi agiſſante que la ſienne; bien loin de la pouuoir appuyer; de la fortifier, comme ils faiſoient, & de travailler avec elle.

N'eſt-il pas vray, qu'un Prince qui a de pareils Miniſtres, peut prendre quelques heures de repos, ſans prejudice du repos public; peut deſtendre la contention de ſon eſprit, ſans que ſes affaires en pâtiſſent? Le m'aſſeure que vous en demeurez d'accord avecque moy: mais vous m'auoüerez auſſi, que tels appuis ne ſe trouuent pas en foule, ſous vn Regne.

222 DES MINISTRES,

ni dans vn Royaume; non pas même dans L'HISTOIRE, qui embrasse plusieurs Regnes, & plusieurs Royaumes. Semblables Aides sont de rares presens du Ciel. On a beau sçauoir choisir; ces sortes d'elections ne se peuuent pas faire tous les jours. Tous les Siecles ne sont pas si heureux que celuy d'Auguste, & l'Homme dont le Monde a besoin, n'est pas quelquefois encor né.

IL y a des Ames capables de peur; (ce fut le second point de nostre Conuersation,) Belles Ames d'ailleurs, & qui ne manquent pas de lumiere: Mais elles n'ont point de feu, où il est si mal allumé, si foible & si languissant, qu'il ne paroist point auoir d'action. Ces Ames ne sont propres qu'à exercer les vertus aisées; elles ne sçauent agir, que quand elles ne trouuent point de resistance. Pareils Ministres n'ont garde de rien donner au Hazard. Ils voudroient vn Dieu, pour caution, & plus d'un

Oracle, pour assurance, dans les moindres choses qu'ils entreprennent. Leur Maistre peut auoir du courage; Mais la timidité de leurs conseils emousse toujours la pointe de son courage: Ils le retiennent toujours, & ne le poussent jamais.

Prenez garde, je vous prie, à ces habiles Poltrons, dont Aristippe nous vient de parler: Voyez comme vne nouvelle experience met leur sagesse en desordre; comme vn simple bruit sans auteur, & sans fondement, les jette hors de leur assiette ordinaire. Quelques graues & dissimulez qu'ils soient, à la premiere alarme, le masque leur tombe à terre. *On apprend toutes les affaires, sur leur visage; On y lit l'apresdisnée les Depeschés, qu'ils ont reçus le matin* (nous disoit vn jour le bon & sage Monsieur Conrart.) Quoy qu'ils taschent de se couvrir; par vn silence contraint, l'émotion de leur esprit paroist toujours, dans le trouble de leurs yeux.

Quand nostre Philippes de Com-

mines apprit, par la bouche du Duc de Venise, la Ligue, qui auoit esté concludë, contre le Roy Charles son Maistre, entre la Seigneurie, le Pape, le Roy des Romains, &c. cette Nouuelle, dont il ne s'estoit point douté, durant le temps de son Ambassade, le surprit de telle sorte, s'il en faut croire le Cardinal Bembe, qu'il faillit à perdre subitement l'esprit. Et quand il fut sorti du Senat, avec vn Secretaire de la Seigneurie, qui auoit eu ordre de l'accompagner, *Mon amy*, luy dit-il, *ie te prie de me redire ce que le Prince m'a dit, car j'ay oublié toutes choses : ie ne sçay qu'est deuenue, ni ma memoire, ni ma raison.*

Cët Exemple est singulier, soit du Secret gardé, entre tant de Senateurs, & tant d'Ambassadeurs; qui auoient traité la Ligue; soit de la surprise du Nostre, qui les voyant tous les jours, ne sentit jamais rien de leur Traitté. Néantmoins il ne doit pas perdre, pour cela, la bonne reputation, qu'il auoit meritée d'ailleurs.

Vn coup de foudre, en temps serain, peut estonner vn homme, qui ne songe pas à la tempeste. Mais il y a des hommes, & j'en ay connu quelques-vns, à qui tous les bruits sont des coups de foudre, & qui s'estonnent de tout. Il y a des gens que la confiance, & le desespoir prennent & laissent plusieurs fois, en vn mesme jour.

Vne si vilaine agitation; & si mesleante à la dignité du Sage (je parle du Sage du Monde, & non pas du Sage des Stoïques) est bien éloignée de cette égalité d'esprit, qui doit paroistre, dans les diuers changemens des choses humaines; dans les flux & reflux de la Cour. Ce n'est pas la constance qu'il faut tesmoigner, parmi les legeretez & les bizarreries de la Fortune. Le Pilote tremblera-t'il, & pâlera-t'il, à la premiere vague qui s'eleuera, laissera-t'il tomber de ses mains le gouuernail? Quittera-t'il sa place? Abandonnera-t'il le vaisseau, à la tempeste, si elle ne cesse pas si tost qu'il le veut?

Il peut arriuer vne funeste nouuelle, qui causera vn estonnement vniuersel. On crierà, par tout, que tout est perdu ; On viendra dire qu'Annibal est aux portes de la Ville ; qu'une Prouince s'est reuoltée, & qu'une autre branle. En cette consternation publique, le Ministre s'iroit-il cacher, au fonds du Palais, pour pleurer les miseres de l'Estat, & faire des vœux, avecque les Femmes ? Au contraire, s'il me croit, il se fera voir dans les Places, & aux autres lieux plus frequentez : Il se presentera, par tout, à la mauuaise Fortune ; & parce qu'il ne craindra point, il méritera d'estre respecté. Vn Poëte a dit plus que moy, MERVITQVE TIMERI NON METVENS.

Ni l'audace des mauuais Sujets, ni la foiblesse des gens de bien, ni les murmures du Peuple ignorant, ni les discours qu'il entendra, de sa chambre, de ceux qui parieront sa perte, dans sa basse-cour, ne seront pas capables de troubler cette serenité de

visage, qui deriue, au dehors, de la
paix, & de la tranquillité du dedans.

Il rassurera, par sa bonne Mine,
les Coeurs Effrayez. Il se tiendra
droit sur les ruines, qui fondront
sous luy. Il ne desesperera point de
la Republique: Mais considerant

QV'ON SE TROMPE AVSSI BIEN
DANS LE DESESPoir, QVE
DANS L'ESPERANCE, ET QVE
LES MALADIES DONT ON
MEURT, ET CELLES DONT ON
GVERIT, ONT LE MESME COM-
MENCEMENT; apres auoir em-
ployé, en celle-cy, tous les remedes
possibles, & n'auoir rien oublié des
secrets de l'Art, il se jettera, entre
les bras de la Prouidence, & recom-
mendera à Dieu les affaires: Je tiens
encore cecy du bon & sage Monsieur
Conrart.

IL faut bien que cette assurance,
parmi des Estonnez, & ce calme
dans l'orage, procede de la forte con-
stitution de l'Ame, qui n'est point
sujette aux desordres qu'excitent les

passions, & ne branle point, de quelque impetuosité que la Fortune la choque : Mais quoy que puissent dire les Barbares de la Cour, ou si vous aimez mieux les nommer, les Courtisans ennemis des Lettres, l'estude de la Sagesse n'est pas vn secours inutile à la Magnanimité, & au Jugement.

La véritable, la bonne Philosophie, (car il y en a vne fausse, & vne mauuaise,) nous rend la Mort familiere par vne frequente Meditation: Elle nous ôste la peur, & nous diminue le mal: Elle nous apprend que les seules fautes que nous faisons, sont les seuls malheurs qui nous arriuent; & que la consolation que reçoit vn homme, qui ne perd point, par son imprudence, mais par l'infidelité d'autrui, est preferable aux bons succez de celuy qui gaigne, par son crime, & non pas par sa vertu.

Le Ministre dont vous vous imaginez que j'ay fait le PORTRAIT, mais que je le garde dans ma cassette, estant appelé au Gouvernement, en

ces temps fascheux, se doit appuyer, sur ces principes : Il doit passer , de la Philosophie des paroles ; à celle des actions : Vn accident impreueü ne renuersera point ses regles, & ses maximes ; patce qu'il n'y aura point d'accident, qu'il ne preuoye, & qu'il ne sente venir de loin. Il n'apprehendera, ni le danger de sa personne, ni la ruine de sa fortune ; Il n'apprehendera que le blasme, & la mauuaise reputation : Et quoy que la Prudence soit vne vertu, principalement occupée à la conseruation de celuy qui la possede, la Prudence n'empeschera pas qu'il n'y ait plusieurs biens, qu'il estime dauantage, que la Vie.

Mais quand les choses s'adouciront, & que le Temps sera deuenu moins mauuais, il ne s'endormira pas, pour cela, dans la bonace, ni ne se relaschera de sa premiere vigueur. Nostre Sage ira au deuant de tous les Desordres, non seulement avec des yeux vifs & penetrans, mais aussi avec vn cœur ferme & intrepide. S'il

voir paroistre quelque signe de changement, & le moindre presage de Guerre ciuile, il taschera d'estouffer le Monstre, auant qu'il soit né. On aura beau luy représenter les inconueniens qui le menassent, en son particulier, s'il se veut opposer à la Faction naissante, il passera, sur toutes les considerations, qui arrestent la plupart des autres Sages, & songera seulement à faire son deuoir, sans se soucier avec combien de peril il le fera.

Quand il y aura, ou vn Fils, ou vn Frere de Roy, qu'on voudra porter dans les broüilleries, il n'aigra point ce Fils, ou ce Frere; mais il le flatera encore moins. Il donnera des conseils au Pere, ou au Frere aîné, qui ne seront, ni timides, ni cruels. Et si on tasche d'eloigner de luy l'affection de ces jeunes Princes, il aimera mieux les seruir, sans qu'ils luy en fassent gré, que de leur plaire, en les desseruant: Il ne regardera pas tant, à ce qu'ils sembleront vouloir alors, qu'à ce qu'ils voudront à l'a-

uenir ; ni tant aux interets d'autrui, dans lesquels on les embarque, qu'à leurs vrais & naturels interets, qui ne peuuent estre separez de ceux du Roy, & de la Couronne.

De cette sorte il entreprendra la Cause publique, avec vne probité courageuse, & ne tesmoignera pas de zele indiscret : Sa force sera, sans rudesse, & sans aspreté : Sa fidelité pour son Maistre sera, sans haine pour le Frere, ou pour le Fils de son Maistre. Il apportera vne hardiesse respectueuse, & pleine de modestie, en des occasions où les autres gasteroient tout, par leur violence, ou par leur mollesse. En tout cas, comme il a esté dit d'abord, il faut qu'il soit resolu, au pis qui luy scauroit arriuer. Que pour sauuer l'Estat, il soit prodigue de soy-mesme, cét Homme du Roy ; Qu'il ne s'engage pas simplement, dans vne action hazardeuse, & dont l'euénement puisse estre douteux ; mais qu'il se deuoue à vne mort assurée, si le seruice de son Maistre l'exige de luy.

C'est cette qualité si necessaire au Ministre, *d'aimer la Personne du Prince, aussi bien que son Estat.* L'une & l'autre passion doit également posseder son ame, & l'une, sans l'autre, est deffectueuse. Nous allasmes plus auant; & apres auoir respondu à ce qui fut allegué de l'Histoire de Daubigné, sur le sujet des Ducs, de Joyeuse, & d'Espernon, je reuins ainsi à nostre matiere.

ON a dit autrefois, de deux Macedoniens, *que l'un aimoit Alexandre, & que l'autre aimoit le Roy.* Il n'est pas bien de partager vne chose, qui doit demeurer entiere. Pourquoy separer le Roy d'auec Alexandre, & mettre en pieces ce pauvre Prince? Cette diuision est violente, & outrage la Nature. C'est couper vn corps en deux. Les interests du Roy sont inseparablement vnis à ceux de l'Estat. Et je vous auoüe, que je ne puis approuuer la bassesse du Cardinal de Birague, qui disoit ordinairement, *Je ne suis pas*

ET DV MINISTÈRE 233

Chancelier de France ; I suis Chancelier du Roy : Il pouuoit ajoûter ; & de la Reine sa Mere ; de laquelle il estoit Creature. Pour ne rien dire de pis, il me semble qu'il ne doit point estre loué de ce mauuais Mor.

Les bons Princes protestent eux-mesmes *qu'ils sont à autrui, & qu'ils se doient à la Republique* A plus forte raison luy doiuent-ils les Magistrats, & les autres Officiers. Ils n'ont donc garde de donner & d'offer en-mesme temps vne mesme chose : Ils ont l'ame trop noble, pour estre capables d'une si vilaine auarice. Se repentiroient-ils de leur liberalité ? Voudroient-ils reprendre en secret, vn Present qu'ils ont fait solennellement à tout le monde ? L'appelle ainsi l'administration de la Justice, les bons Iuges, & les bonnes Loix.

Sans doute, cét Homme de Milan contoit la France pour rien : Il ne pouuoit pas luy mieux faire voir, que par là, qu'il estoit Estranger, & qu'elle luy estoit indifferente. Mais n'en déplaise au Cardinal de

Birague, le Ministre aimera tout ensemble le Roy & l'Estat. Et, s'il aime encore quelque autre chose, ses secondes affections se rangeront toujours, sous la sujétion, & sous les ordres de la premiere.

S'il se marie, il ne prendra point d'alliance, qui soit suspecte à l'Estat, & qui donne de la jalousie au Prince. Mais c'est trop que cela : Il renoncera à sa Patrie ; Il rompra toutes les chaines de la Nature ; Il sacrifiera tout au bien de l'Estat, si le bien de l'Estat le desire ainsi. Il fera voir que dans vne Monarchie il peut y auoir vn jeune Brutus, qui prefere son deuoir à ses enfans, & les sçait perdre, quand il est besoin, pour le seruice du Roy. Ce sera vn autre Marquis de Pisani, qui dit vn jour sur le sujet de sa Fille vnique ; de cette Fille, qui a esté depuis, & qui est encore aujourd'huy, la merueille de son Siecle. *Si ie sçauois qu'après ma mort, elle deust estre femme d'un Homme, qui ne fut pas seruiteur du Roy, ie l'estrangerois, & tout à*

cette heure , de mes propres mains.

Mais si le Ministre n'est point marié, & s'il garde mesme continence, ce sera vn aduantage aux Affaires de son Maistre, encore plus assésuré, & sujet à moins d'inconueniens. Ce ne sera pas peu, que celuy qui doit perpetuellement agir, soit du courage, soit de l'esprit, ne connoisse point les voluptez defenduës, qui ont abruti tant de Sages, & mené tant de Victorieux en triomphe : Mais la bonne chose qu'il n'ait pas mesme de legitimes passions, qui amusent pour le moins, & diuertissent, si elles ne desbauchent, & ne corrompent. Les soins domestiques, qui vsurpent tant de temps, sur les affaires, n'emporteront pas vne heure de ce Ministre. Il ne pensera point à la durée de sa Famille; Il n'aura de pensée que pour l'eternité de l'Estat. Son affection qui eust esté diuisée entre vne Femme, des Fils, & des Gendres, qui se fut écoulée en d'autres suites, & d'autres dependances du Mariage, & dont la moindre partie fust venuë

à son Maistre, sera vnice & ramassée en ce seul Objet. Son Ame, estant vuide des petits soins, se remplira toute de ceux du Public, &c.

A Pres quoy, il ne sera point en peine de chercher des Langues venales, & des Plumes mercenaires. Il sera bien mieux loué, par la Voix publique, que par celle des Particuliers. Ce ne seront pas quelques Orateurs affamez, & mendians; quelques Poëtes crottez, & mal vestus, qui diront du bien de luy: Ce seront des Prouinces entieres, soulagées de Tailles, & des Subsistances: Ce seront de grandes & bonnes Villes, conseruées dans leurs anciens Priuileges. Les benedictions, les Applaudissemens le suiuront par tout. On l'appellera, en mesme temps, le Port des Miserables, & l'Escaleil des Violens; la Consolation du Peuple, & l'effroy des Estrangers, à cause qu'il les mettra à la raison, par sa prudence, & ne les offensera pas, par sa vanité.

ET DV MINISTÈRE. 237

Ainsi les Ennemis de l'Estat admireront la Vertu, dont ils auront sujet de se plaindre. Et que ne donneroient-ils alors pour vn Homme, qui leur donnera tant de peine? De combien de leurs Millions voudroient-ils acheter nôtre Ministre? Quelles promesses, quels artifices n'emploieroient-ils, & s'il y auoit moyen, ie ne dis pas de le desbaucher tout à fait, mais de l'adoucir le moins du monde? Il n'est rien qu'ils ne fissent, pour amollir la fermeté de ce cœur, & pour empescher cette bouche, de dire la verité. Mais celui qui croit posseder *la source des Perles & la racine de l'Or*; Ce Roy qui se vante, d'auoir le prix de toute chose, en ses coffres, n'est pas assez riche, pour payer seulement le silence du Ministre, que ie me figure. Nôtre Conference finit par vne Digression; qui ne fut pas desagréable à la Compagnie, & par deux Exemples, qui sont bien éloignez l'un de l'autre, mais qui tous deux vous plurent également. Il ne faut pas que

238 DES MINISTRES,
j'oublie ce dernier point de L'AVIS
de l'autre jour.

VNe Femme & des Enfans sont
de puissans empeschemens,
pour arrester vn Homme, qui court
à la Gloire. Quiconque en a, a baillé
des gages à la Fortune, & n'entre-
prend rien qu'avec retenue, de peur
de perdre ce qu'il a baillé. La triste
representation du deuil de sa Vefue,
& du bas âge de ses Enfans, luy pas-
se continuellement, deuant les yeux;
Elle entre, en toutes ses delibera-
tions. Et quand son esprit s'eschap-
pe, par vn mouuement genereux,
cette seconde pensée vient incont-
inent, qu'il le remet, dans le train ordi-
naire des ames communes, Il ne mar-
che à la Campagne, que selon qu'on
luy fait signe de la Cour: Il leue le
siege de deuant vne Place, qui n'en
peut plus, pour obeir aux ordres se-
crets qu'il a receus de sa Femme.
Dans les plus honorables occa-
sions, il regrette la fumée d'Ithaque:
Il soupire l'absence de Penelope: Il

prefere les rides d'une Vieille, qui l'attend au logis, à l'Immortalité qu'on luy promet, s'il veut demeurer à l'Armée.

Cet Homme qui s'est marié, est deuenu vn autre dans le mariage. Auparauant il croyoit que c'estoit pitié, de se hazarder, pour la Patrie; & il croit à cette heure que c'est cruauté, de ne se pas conseruer, pour sa Maison. Il ne songe plus à la Vertu, parce qu'il ne la peut pas laisser, par son Testament: Il ne se soucie que des Richesses & des Charges, qui peuuent passer de luy aux Siens; pour lesquels il a des desirs si dereglez, & vne ambition si auetue, qu'il ne connoist plus, ni Dieu, ni Roy, & ne s'arreste, ni aux Autels, ni aux Trosnes, quand il s'agit de leur intérêt.

Si Stilicon n'eust point esté marié, sa fin eust esté aussi heureuse, que la première partie de sa vie auoit esté éclatante. L'Empereur Theodose, à qui il auoit rendu de tres-vtiles, & de tres-signealez seruices, le jugea di-

ne **ET DV MINISTERE. 271**
m permet pas seulement le mariage,
m mais qui l'ordonne, & qui le com-
lu ande, il n'a jamais neantmoins vou-
n le marier. Soit qu'il ait crû qu'il
e feroit pas des Enfans, qui luy res-
semblassent, soit qu'il ait apprehen-
dé que s'il en auoit, la consideration
de leur fortune le pourroit porter à
entreprendre quelque chose, au
prejudice de la Liberté publique; soit
qu'il n'ait pas voulu partager son af-
fection, qu'il pensoit deuoir toute
entiere à la Patrie.

VOilà à peu près mon A V I S de
l'autre jour. Puis que vous n'a-
uez pas trouué bon qu'il se perdît,
en l'air, avec le son des paroles, &
que Monsieur nostre Gouverneur ne
fera pas fasché de le voir, sur le pa-
pier, vous m'obligerez de le luy por-
ter, & de luy en faire, de ma part, vn
petit present. Si j'estois en estat de
sortir, je vous soulagerois de cette
peine, & vous espargnerois vne ha-
rangue. Mais je sçay que les peines,
que vous prenez, pour moy, vous

bien traité des autres Illustres de nostre Siecle. Celuy-cy à mon auis, ne vous traittera pas moins favorablement que ceux-là. Il a besoin de se diuertir, & vous viendrez, pour cela, tout à propos. Apres tant de fascheuses affaires, & tant de tristes objets, dont nostre Prouince a esté remplie, depuis quelque temps, il pourra se delasser l'esprit, & se réjouir les yeux, sur les Crayons que vous luy mettrez entre les mains.

Pour le PORTRAIT que vous luy auez promis, c'est vne autre chose. Il n'a garde d'estre dans ma cassette, comme vous-vous imaginez. Il est encore dans l'Idée du Peintre, & par consequent, il seroit difficile que vous puissiez vous acquiter de vostre promesse. Pareilles pieces demandent du loisir, & de la meditation. Vn vieux Artisan, comme moy, a quelque honneur à perdre, & doit auoir soin de conseruer la bonne opinion qu'on a de luy : Il doit respecter le jugement du Public, &

274 DES MIN. ET DV MINIST.

n'abuser pas des faueurs qu'il en a receües. Je ne veux plus peindre, mais je veux encore moins barbouiller.

FIN.



T A B L E

DES MATIERES

ET DES CHOSES PLUS

REMARQVABLES CON-

tenuës dans ARISTIPPE.

A

ACTI O N. Il est aisé de se trom-
per, dans le jugement qu'on fait
des actions des hommes, puis que
ceux qui les font, y sont les premiers
trompez, *page 78. & suivantes.*

Affaires publiques. La speculation
en est plus honnestes que le mani-
ment, 111

D'Agrippa, Ministre d'Estat de
l'Empereur Auguste, 220. 221

D'Alcibiade, & de la viuacité de
son esprit, 116

L'Ambition dereglee a souvent
esté cause de la perte de grands Per-
sonnages, 240

T A B L E

Del'Amitié. Sans elle la felicité est imparfaite, & defectueuse, & la Vertu foible & impuissante. 19

Les Amis font les plus vtils, & les plus desirables des biens estrangers. 19

Amour extratuagant & ridicule de certaines Reines hipocondriaques, 48.

De l'Amour qui gouuerne la Politique, lors qu'une femme s'empare de l'esprit d'un Fauory, 205. 206

Aristippe, nom de l'Autheur de cet Ourage, qui il estoit, *pag. 9. & suiv.*

Artisan fameux, dont parle l'Histoire d'Alexandre, 96

Assemblées Politiques. L'esprit y doit agir librement & sans contrainte; & la Prudence y exercer ses operations en repos, 110

De la lascheté de ceux, qui fremissent au moindre recit qui leur est fait du peril, & qui les retient & empesche de dire leur sentiment avec liberté, 110. 111

De l'Autheur de cet Ourage, *page 9. & suivantes.*

DES MATIERES.

D'une autorité aveugle & muette,
47

Il y a des Grands qui ne sont remarquables que par leur Grandeur,
47.

Semblables à ces hautes montagnes infructueuses, qui ne produisent ni herbe, ni plante,
47. 48

B

de **B** Arberousse, qui avoit intelligence avec André Doric, 127

Du Cardinal Birague. Bassesse remarquable,
133. 134

C

Caton estoit vn austere Republicain, mais hors d'usage, qui ne sçauoit pas s'accommoder à la portée de son Siecle, p. 158. & suivantes.

Application d'un Vers de Virgile bien à propos,
160.

De Christine, Reine de Suède. Bel Eloge,
17. 18

Ciceron estoit courageux & vaillant, pour le moins dans le Senat,
112.

Vn braue Citoyen doit estre semblable à Ciceron,
112. 113

T A B L E

Cleon Gouverneur de la Republique d'Athenes, mocqué pour son extrauagante probité, 172

Philippes de Commynes. Estonnement & surprise remarquable, 223

Conference. Quelque connoissance naturelle que nous ayons, & quelque lumiere qui nous vienne d'en haut, nous ne deuons point mépriser ce surcroist de raison, & ce plus grand esclaireissement de verité, qui se tire de la Conference, p. 23. & suivantes.

La Conqueste de la Grece proposée à vn des plus petits Princes d'Italie, 97

Du Conseil. C'est le grand Element de la vie ciuile, il n'est gueres moins necessaire que l'Eau, & le Feu, 21

Les Iugemens les plus vifs manquent de clarté en leurs propres interests, 22

Celuy qui prend & reçoit conseil, ne doit pas estre estimé moins sage, 31. 32.

Conseillers. Il y en a qui par vne humeur chagrine & fantasque, opi-

DES MATIERES.

nent ordinairement à la mort, & qui
s'endormēt quelquefois sur les Fleurs
de Lys, 175

Tels Conseillers ne sont pas ceux
qui doiuent estre appellez auprès des
Rois, 176

De la Cour, & du commerce des
piperies que l'on y exerce, *page* 130
& *suivantes.*

D

Deliberation. Comment s'en-
tend ce que les Romains di-
soient, *qu'on deuoit deliberer avec l'oc-
casion, en la presence des Affaires*, 93

Demosthene parut par trop poin-
tilleux dans le Conseil d'Athenes sur
le sujet d'une petite Isle, qui estoit
contestée entre les Atheniens & le
Roy Philippes, 167

Des Dialogues, 16

De Dieu. Il n'y a que luy seul qui
soit pleinement content de soy mes-
me, 20

Des Discours de cét Ouvrage, de
leur Autheur, & la grande approba-
tion qu'ils ont eüe, deça & delà les
Monts, *pag. 13. & suivantes.*

T A B L E

André Dorie auoit intelligence
auec Barberouffe, quoy qu'il fust
bon seruiteur de l'Empereur Char-
les-Quint, 128

E

Equiuoques plaisans, d'un Hom-
me de longue robbe, qui auoit
peu de connoissance des bonnes Let-
tres, 59. 60

Du Duc d'Espernon, 7.8

L'Esprit prend vn merueilleux plai-
sir dans le raisonnement, 90

Ce qui luy paroist ami & fauora-
ble dans la pensée, se réuolte & de-
vient contraire dans l'operation, 91

Euenemens. Les plus grands ne
sont pas touiours produits par des
grandes causes, *pag. 73. & suivantes.*

F

la. Faueur est vne Fille, qui tuë
bien souuent sa propre Mere,

204.

Des Fauoris, & leur description,
page 179. & suivantes.

Comment, & par quels moyens
ils s'introduisent & s'eleuent à la
Cour; & comment peu à peu ils

DES MATIERES.

s'emparent de l'Esprit d'un Prince ,
pag. 182. & suivantes.

De quelles ruses & de quels artifices ils se seruent pour s'assujettir tout à fait le Prince, afin de regner eux-mêmes à decouvert, pag. 195.

& suivantes.

De la captiuité malheureuse, en laquelle sont reduits les Princes par leurs Fauoris, pag. 198. & suivantes.

Il n'y a point de plus malheureux interregne, que la Vie d'un Prince, qui se laisse gouverner, de la sorte, par ses Fauoris, 201. 202.

Vn Prince, en cet estat là, est mort ciuilement, & s'est comme depose soy-mesme; ce n'est plus que son Effigie que l'on sert en public, 203. 204.

Exemple d'un Roy de Castille, qui n'osoit pas mesme aller à la promenade, ni prendre vn habillement neuf, sans la permission de son Fauori, 204. 205.

De l'estat malheureux, auquel est reduit vn Estat ou Royaume, lors qu'un Fauori obeit luy-mesme à vne

T A B L E

Maistresse, & que l'amour gouuerne
la Politique, 205. 206

Belle Leçon aux Rois & Princes,
touchant le choix & l'elevation de
leurs Fauoris ou Ministres, pag. 208
& suivantes,

Fauoris. Les Rois ne sçauroient
presque viure sans Fauoris, 41

Ce seroit vne tyrannie d'empes-
cher les Rois d'en auoir, 42

Ce n'est pas vn crime d'auoir vn
Confident, 42

Dans le Ciel il y a des regards bien-
faisans, & des inclinations fauora-
bles, plutôt pour ceux-cy, que pour
ceux-là, 43. 44

Le Fils de Dieu a eu mesme en ce
monde des Fauoris, 44. 45

De la prudence & discretion que
doit apporter vn Prince au choix
de ses Fauoris. & Ministres d'Estat,
45. 46.

Souuent les Princes se trompent
dans le choix qu'ils en font, eleuant
des personnes de neant, sans vertu,
sans science, & sans aucune experien-
ce, au Gouvernement, & à l'admi-

DES MATIERES.

nistrat[i]on des Affaires d'Estat, *pag.* 46. & *suiuantes*. Belles pensées, touchant ces Grands-là, qui ne sont remarquables que par leur grâdeur, 47

De la cause de cette nouuelle Faueur, & de la naissance de cette mauuaise Authorité, *pag.* 49. & *suiuantes*.

Cette Faueur n'est point vne Creature de la Vertu, non pas mesme de la Vertu du Sang, 51

Ces nouueaux-agrandis se trompent, s'ils se persuadent que Dieu soit obligé de leur enuoyer de l'esprit, pour bien gouverner, & de faire valoir l'election du Prince, par la subite illumination de ses Ministres, 54. 55.

Pour bien gouverner, il faut de l'instruction, & de l'experience, 56. 57.

La bonne opinion qu'a de soy-mesme vn ignorant Fauori, le jette dans vn perpetüel danger de se perdre, & de perdre le pais, *pag.* 57. & *suiuantes*.

Vne Femme se voyant mesprisée,

TABLE

par son Roy, jette de dispit son mary,
dans la reuolte, pour se vanger, sans
qu'il sceust par quel mounement il
estoit poullé, 76. 77.

Foiblesse d'Esprit. C'est vn sujet de
consolation, pour nostre pauvre Hu-
manité, de voir qu'il y ait eu de
l'homme dans les Heros, 171.

De la fortune, & de ses productions
estrauagantes & ridicules, 48. 49.

La Fortune est estimée Maistresse
des euenemens, & Arbitre des batail-
les, 110.

Cette Puissance aueugle n'a point
d'entrée, ni de pouuoir, dans les As-
semblées Politiques, *là mesme.*

La Fortune veut que ceux qu'elle
fauorise, se fient en elle, 104.

Math. **G**ilberti, Euesque de Veron-
ne, & Dataire du Pape
Clement VII. parut trop pointilleux
parlant de la reconciliation du
Royaume de Bohême avec l'Eglise, 165.

Guerres. Les passions des Valets
mettent souuent en feu toute la Ter-

DES MATIERES.

re, non pas les intereſts des Maîtres,
pag 74. & ſuivantes.

La guerre que le Roy de Perſe entreprit contre la Grece, ne fut que pour conduire vn Charlatan en ſon païs,
74. 75. 76

I

IAlouſie. Vne jalouſie d'Amour entre des perſonnes particulieres, a eſté la matiere d'une guerre generale,
pag 73. & ſuivantes.

L'Ignorance eſt fort dangereuſe, en vne perſonne, qui a le gouvernement & l'adminiſtration des Affaires d'un Eſtat, *pag. 46. & ſuivantes.*

L'Ignorance audacieuſe a ſouvent preſidé à la conduite des choſes humaines , 54

De l'intéreſt. Il l'emporte toujours ſur l'Honneur, ſur la Raiſon, 106.

Vn homme trop attaché à ſon intéreſt, n'eſt pas capable du Gouvernement & de l'Adminiſtration de l'Eſtat, *pag. 105. & ſuivantes.*

Ioseph, le Patriarche, grand Miniſtre d'Eſtat, merueilleuſement honoré par Pharaon ſon Maître, 39.

T A B L E

L'Italie fournit d'excellens Trompeurs , 137. 138

Quand on nous fait justice, il faut s'imaginer qu'on nous fait grace, sans s'amuser à pointiller, 168

Il vaut mieux n'auoir pas la veüe si bonne & si penetrante, dans la discussion des droits, de peur d'y trouuer trop de Iustice , 169

L

le **L**'Angrau de Hesse va aux Eaux de Spâ, & de là vient à Mets visiter le Duc d'Espèrnon, 7. 8

Alvare de Lune, Fauori d'un Roy de Castille, à quel point d'insolence paruint sa faueur, & sa puissance, à l'endroit de son Maistre, 204

M

Mariage. Vne femme & des enfans sont de puissans empeschemens pour arrester vn homme qui court à la gloire, 238.

Maximes pour gouuerner heureusement, & pour bien traualler au bien de l'Estat, auéc succez, 161. 162

Il y a des maximes qui ne sont pas justes de leur nature, mais que leur

DES MATIERES.

vsage justifie , 163

De Mecenas Ministre d'Estat , &
Fauori de l'Empereur Auguste ; & de
la facilité de ses mœurs , 220. 221

Le Medecin de la Reine de Perse fut
cause de la guerre que le Roy Xer-
xes fit en Grece , 75 . 76.

Vn Medecin se glorifie d'auoir tué
vn homme , avec la plus belle me-
thode du monde , 85

Meleagre , à la suscitation de sa
femme , se jette dans la reuolte , &
s'embarque dans le parti du Tyran ,
contre le Roy son Maistre , sans sça-
uoir au vray , par quel mouuement
il y estoit poussé , 76. 77

Memoire heureuse , 12. 13
Ministres d'Estat. Les Rois &
Princes ne sçauroient regner sans
Ministres , pag. 24. & suivantes.

Les Princes à faire ne peuvent se
passer de ces gens-là , & les Princes
faits en ont grand besoin , 26. 27

Explication de ce que dit Platon.
Que Dieu donnoit deux Esprits aux
Rois pour gouverner , là-mesme.

Dixers degrez de Seruiteurs , qui

T A B L E

trouuent tous leur place dans l'admini-
stration de l'Estat 28. 29

Beaux Eloges d'un vray & parfait
Ministre d'Estat, *là mesme.*

Outre les Dieux & les Demons,
dont les Anciens ont accompagné
leurs Heros, ils leur ont encore
donné des Hommes pour les assister
en leurs entreprises, 30

Le Prince qui au besoin, se sert du
conseil d'un Ministre; ne doit pas
estre estimé moins sage, ni moins
souverain, 31

Le Ministre sage & fidelle se peut
dire *le temperament de la puissance
d'un seul, & le bien commun de la Re-
publique,* 34. 35

En Grece les Ministres d'Estat re-
gnoient avec les Rois, 35

En Perse ils estoient nommez *les
Yeux du Roy,* 35

Les Empereurs Romains les hon-
oroient du titre, *d'Amis, & de
Compagnons,* 36

Ils leur ont fait eriger des Statuës,
vis à vis des leurs, & leur ont rendu
de grands honneurs, *pag. 36. & suiv.*

DES MATIERES.

Vn homme sans vertu, sans science, & sans experience, n'est pas capable du gouvernement & de l'administration des affaires d'un Estat, *pag. 46. & suivantes.*

Pour bien gouverner, il faut de la science & de l'experience, 56. 57

De la bonne opinion qu'a de soy-mesme vn Ministre d'Estat, qui est ignorant; Elle est fort dangereuse, & d'une consequence tres-pernicieuse, *pag. 54. & suivantes.*

Il n'est pas necessaire qu'un Ministre d'Estat ait une si grande subtilité. Voyez Subtilité. Vn Ministre ne doit point estre trop attaché à son interest, *pag. 105. & suivantes.*

La consideration de son interest luy cause de la timidité, & celle-cy luy tient captiue la liberté de parler & d'agir, *là mesme.*

Il s'en trouue, qui, pour paroistre vertueux & incorruptibles dans leurs Charges, se rendent ridicules, par une extrauagante probité, *pag. 172 & suivantes.*

Des Ministres d'Estat, & du Mi-

T A B L E

nistere, pag. 217. & suivantes.

Des soins qu'un Prince doit apporter au choix d'un Ministre, 219

Deux vrais & parfaits Ministres d'Estat, 220. 221

C'est une chose bien rare qu'un brave Ministre, ou un Fauori, 221

Portrait d'un vray & parfait Ministre d'Estat, 222

Il doit avoir une egalité d'Esprit, qui doit paroistre dans les diuers changemens des choses humaines, dans le flux & reflux de la Cour, 225

Il doit estre constant & resolu, sans s'estonner d'aucune mauuaise nouvelle, ou d'aucun mauuais succez, *la mesme, & suivantes.*

L'Estude & la Sageffe n'est pas un secours inutile à la magnanimité, & au jugement d'un Ministre, 228

Il doit aimer la personne du Prince, aussi bien que son Estat, & l'un & l'autre également, 232

Bassesse du Cardinal de Birague, 232. 233.

Si le Ministre se marie, il ne prendra point d'alliance qui soit suspe-

DES MATIERES.

ête à l'Estat, ni qui luy donne jalou-
sie, 234

Il doit renoncer au Sang, & à sa
Parenté, *là mesme.*

S'il ne se marie point, cc sera vn
auantage aux affaires de son Mai-
stre, 235

Vn Ministre Espagnol ne pût ja-
mais se refoudre à reconnoistre pour
Roy de France, le feu Roy Henry le
Grand; il ne le pût jamais appeller
que le *Bearnois*, ou le *Prince de Bearn*.
l'ors qu'il luy vouloit faire faueur, 146

Mucien, Ministre d'Estat de l'Em-
pereur Vespasien, 25

N

NEstor bon Ministre d'Estat. Sou-
hait d'Agamemnon, 30. 31

Nuit. Pourquoy les Poëtes Grecs
luy ont donné le nom de *Sage*, & de
Conseillere, 29

O

Occasion est sujette au change-
ment, 93. 94

Du Prince d'Orange, Maurice. Il
n'a jamais voulu se marier, pour di-
uerses considerations, 240. 241

TABLE

P

la **P**Einture à beau représenter la chose, ce n'est pas elle pourtant, il y a toujours de la différence ;
92.

De Phocion, & de la solidité de son esprit, 116

Le Marquis de Pisani grandement affectionné pour le service du Roy ;
234.

Les Poètes ont esté les anciens Precepteurs du genre humain, 30

La Politique ne laisse pas d'estre malheureuse, sans que le Ciel s'en mesle, 95

Presomption. Il y a quelque chose de plus noble, dans la Presomption, que dans la Foiblesse, & pareils excez sont moins blasmables que pareils defauts, 245

Probité extrauagante, 195

Probité passionnée, ridicule, & impetueuse; que l'on peut autrement appeller *Vertu brutale*. 141. 142.

Ceux qui ont cette obstination naturelle, & qui ne connoissent & ne veulent connoistre d'autre raison

DES MATIERES.

que la leur , ne sont pas fort propres
à gouverner vn Estat , *pag* 142. &
suivantes.

Ils tombent souuent dans des abyf-
mes , au milieu du chemin , & heur-
tent sans cesse , contre des Escueils ,
pour auoir l'honneur de ne point
gauchir , 143. 144

Ils ne s'expriment qu'en termes
affirmatifs , & decident les matieres
les plus douteuses , & les plus em-
broüillées, par vn *Cela est* , 148. 149

Ils sont à preferer aux Timides ,
149.

Cette audace & cette fierté ont eü
de l'approbation en quelques ren-
contres , & ont quelquefois reüssi ,
150.

Ces gens-là qui sont de ce natu-
rel , difficilement s'entendent avec
l'Ennemy , mais ils se cabrent facile-
ment contre leur Maistre , 151

Ils ne sont pas propres auprès de
la personne d'un Prince ; leur em-
ploy reüssit mieux en estant éloignez ,
153. 154.

Ils aiment l'Estat & la Patrie ;

T A B L E

mais ils haïssent la dépendance , &
la sujertion , 154

Dans les Affaires où il se peut
prendre diuers partis , & où de plu-
sieurs qui s'offrent , l'on doit choisir
le plus propre pour les bien manier ,
on les voit toûjours dans l'vne , ou
dans l'autre extremité , 155

Ils sont ennemis de tout accom-
modement , & ne connoissent point
ces temperamens , ou ajustemens
qu'on employe si vtilement pour
la perfection des Affaires , 157

Dans vn Estat qui meurt de vieil-
lesse , ils voudroient faire la mesme
chose , que s'ils gouvernoient dans
vne Republique nouvellement esta-
blie , 157. 158

Semblables à Caton , opinant dans
la cause de Cesar , 158

Maximes qu'ils deuroient appren-
dre pour bien gouverner , pag. 161.
& suivantes.

Il ne faut estre ni trop seuer , ni
trop rigide , & faut quelquefois s'ac-
commoder au temps , & à la saison ,
là mesme.

DES MATIERES.

Il n'est pas necessaire de pointiller, sur les formes, ni sur les paroles. Grands Personnages blasmez pour ce sujet, *page 165. & suivantes.*

Il vaut mieux n'auoir pas la veüe si bonne & si penetrante, dans la discussion des Droits, de peur de decouurir trop de Iustice, *169*

Il s'en trouue, qui, pour paroistre vertueux & incorruptibles, dans leurs Charges, se rendent ridicules par vne extrauagante probité, *172*

Il y en a, qui de peur de fauoriser quelqu'un, desapprouuent, blasment & condamnent tout le monde, & le plus souuent sans sçauoir pourquoy, *174. 175.*

Telles gens ne sont pas ceux qui doiuent estre appelez aux Conseils des Rois, *176*

Prudence. On peut estre imprudent du consentement de la Prudence, *page 102. & suivantes.*

R

la **R**aison, mesme la plus droite, & la plus esclairée, s'egare souuent; & les hommes les plus ha-

TABLE

biles, & les plus intelligens sont sujets à se tromper, *page 89. & suivantes.*

Remedes. Il y en a de sales, ce sont neantmoins remedes; 163

La Royauté n'est point compatible avec la sujettion, 213. 214

Rois. Estat malheureux auquel sont reduits les Princes par leurs Fauoris. *Voyez Fauori.*

Les Rois ne se doiuent pas contenter d'une innocence personnelle & particuliere; & il ne leur sert de rien d'estre justes, s'ils se perdent par l'injustice de leurs Ministres, 207
Saillie assez bonne, & bien à propos que fit vn Religieux Italien, prestchant deuant vn Prince du mesme país, 208. 209

Belle instruction aux Princes, pour ce qui regarde le choix & l'elevation de leurs Ministres ou Fauoris, 210.

Response du sçauant & sage Lipse sur ce sujet, 211. 212

Sur le Sage

Sageſſe. Refutation de ce que disent certains Philosophes, *que le Sage*

DES MATIERES.

*Sage n'a besoin de personne, & que tout
ce qui est séparé de luy, ne luy sert de rien,*
19. 20.

Des Sages de la Cour, qui se con-
seillent eux-mêmes, au lieu de con-
seiller leur Maistre, pag. 105. & sui-
uantes.

Vn homme sage ne peut pas garan-
tir les succez; mais doit répondre de
ses intentions, & de ses auis, 110

Nos Prudens politiques deuroient
imiter le Courage & la Magnanimi-
té de Cicéron, 112

La Timidité s'empare de leur Es-
prit de sorre, qu'ils desesperent auant
qu'il faille craindre, 113. 114

Ils reglent leurs deliberations,
comme si tous les accidens qui sont
douteux, deuoient auenir; & d'or-
dinaire ils n'agissent point, pour vou-
loir agir trop seurement, 114. 115

Ils doiuent considerer, que tout
le mal qui peut arriuer, n'arriue pas
là mesme.

Ils n'enfoncent gueres les Affaires,
& ne les conduisent que rarement à
leur dernier point, 115

TABLE

Leur sagesse se gaste dès la sortie
de leur Ame, & sans en venir à l'a-
ction, 116

C'est vne erreur, de s'imaginer
que la Sagesse ne puisse jamais estre
courageuse, qu'elle doive toujors
craindre, & toujors trembler, 116

Il faut appeller le peril, au secours
du peril, & sortir d'un mal, par un
autre mal, 117

Mauuaise conduite de ces Sages
Ministres, lors qu'il arriue quelque
mauuaise affaire, quelque trouble,
ou quelque rebellion dans l'Estat,
pag. 117. & suivantes.

Ils sont aussi le plus souuent amis
des Estrangers; & apprehendent
beaucoup plus de desplaire au Roy
leur voïnn, que de deffervir le Roy
leur Maistre, 123

Si quelque injure sensible, & qui
ne se peut dissimuler, oblige l'Estat
à un ressentiment public, alors ils
blasment la chose, non dans son prin-
cipe, mais dans les suites, & par ses
effets, 124

Ils sont semblables aux Ministres

DES MATIERES.

de Carthage, qui ne pouuoient se
consoler des Victoires d'Annibal en
Italie, 125

Pareils Ministres ont esté cause de
la fin de deux Empires, & ont per-
du Rome & Constantinople, 125

Ils ne voudroient pas vendre &
liurer leur Maistre; mais ils ne sont
pas faschez que le monde sçache
qu'ils le peuuent faire, 126. 127

Ils ont mesme quelquefois intel-
ligence avec les Ministres des autres
Princes, quoy qu'en pleine guerre
127. 128

Dans les affaires particulieres, ils
ne donnent que de belles paroles, &
de bonnes réponses en general, sans
jamais obliger precisement; & sça-
uent ainsi lasser la patience des Solli-
citeurs, & les mettre souuent au de-
sespoir pag. 129. & suivantes.

Rien ne se peut imaginer de plus
doux, ni de plus tranquille, que leur
malice; Ils frappent (comme on dit)
sans leuer le bras, pag. 129. & suiv.

Secret. Exemple singulier du se-
cret gardé, 224

TABLE

Societé. Les hommes ne peuuent,
ni bien viure, ni estre hommes, ni
estre heureux, les vns sans les autres,
pag. 20. & suivantes.

Auantage qu'a la Societé sur la So-
litude, *là mesme.*

Des auantages de la Societé sur la
Solitude, *Voyez Societé.*

De la Solitude. Il n'y a que Dieu
seul, qui jouïsse d'une Solitude bien-
heureuse, *pag. 20. & suivantes.*

Stilicon finit mal-heureusement sa
vie, pour auoir eu trop d'ambition
pour ses enfans, 239. 240

Subtilité. De ceux qui ont l'intel-
ligence trop vague, & trop esten-
due, & qui raisonnent avec excez. 67

Semblables à des Tireurs d'Essen-
ces, 67

Ce sont des Heretiques d'Estar,
68.

Il y a eu de ces Speculatifs en tout
Païs, qui ont donné plus de liberté
qu'ils ne doiuoient à leurs conjectu-
res, & à leurs soupçons, 69

Visions estranges & ridicules que
produit en eux vne fausse subtilité, 70

DES MATIERES.

Ils presument trop auantageusement d'un Homme, qui est souuent moins que mediocre; qui n'a que le quart, ou la moitié de la partie Raisonnable,

72

Les grands euenemens ne sont pas toujours produits par les grandes causes. *Voyez Euenemens.*

La mauuaise Subtilité est cause que les choses ne se font point, *pag. 80. & suivantes.*

Il n'est pas necessaire qu'un Ministre d'Estat ait tant de subtilité, *pag. 84. & suivantes.*

Vn grand Esprit, tout seul, est vn grand instrument à faire des fautes, 86.

La sobriété de sçauoir & de connoistre, est vne bonne chose, 86

T

de la **T**imidité. Elle est dangereuse & prejudiciable en vn Ministre d'Estat ou Fauori, 222. 223

Les Timides sont mis au nombre des Empoisonneurs, & des Assassins; Comment cela s'entend, 109

Ce sont les derniers & les pires de

TABLE DES MATIERES.

tous les Lasches,	109
Vn homme sage, doit attendre, sans s'estonner, que la mauuaife For- tune soit venuë,	112
Traité. Il seroit expedient de quit- ter quelque chose de la Raison, & de l'Honneur, plutôt que de man- quer à faire vn bon & honneste ac- commodement,	170
Des Tyrans, & comment ils se font & se forment peu à peu, pag. 182 & suivantes.	

F I N.

Extrait du Privilege du Roy.

D A R Lettres Patentes du Roy, données à Paris le septiesme Avril mil six cens cinquante-cinq ; Il est permis à VALENTIN CONRART, *Conseiller & Secretaire de sa Majesté*, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de son obeïssance ; *l'Aristippe de feu Monsieur de Balzac* ; & ce par tel Imprimeur ou Libraire, en telles marges, en tels caracteres, en vn ou plusieurs Volumes, & autant de fois qu'il voudra, durant Neufans entiers, à compter du jour que ledit Liure sera acheué d'imprimer pour la premiere fois, avec deffences à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de l'imprimer, vendre, ni debiter, sous quelque pretexte que ce soit, pendant ledit temps, sans le consentement dudit sieur Conrart, ou de ceux qui auront son droit, à peine de six mille liurs d'amende, de confiscation des

Exemplaires contrefaits, & de tous despens, d'ommes & interets, comme il est porté plus au long par lesdites Lettres Patentes; à l'Extrait & aux copies collationnées desquelles, sa Majesté veut que foy soit adjoustée, comme à l'Original. Signé, Par le Roy en son Conseil, PELISSON FONTANIER. Et Seellé du grand Seau de cire jaune, sur simple queue.

Et ledit sieur Contrart a cedé & transporté son droit à Augustin Courbé, Marchand Libraire à Paris, pour imprimer & vendre ledit *Aristippe* conformément aux clauses, & pour le temps porté par ledit Priuilege, suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 30. Novembre 1657. à ROVEN, par L. MAURRY.

Registré sur le liure de la Communauté, le 16. Octobre 1657. suiuant l'Arrest du Parlement du 8. Aueil 1653.









